

Histoire de l'origine de la médecine ... / traduite de l'anglais par M. H*.**

Contributors

Lettsom, John Coakley, 1744-1815.
M. H.

Publication/Creation

Londres ; Paris : Widow of Hérissant, & T. Barrois, Jnr, 1787.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/tmxfwnxh>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



33325/A

B. W

18/2

HISTOIRE
DE L'ORIGINE
DE LA MÉDECINE.



Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b28763877>

HISTOIRE

DE L'ORIGINE

DE LA MÉDECINE,

Par M. COAKLEY LETTSOM, M. D.,
Membre du Collège Royal de Médecine
& des Sociétés Royale & des Antiquaires;

TRADUITE DE L'ANGLOIS

PAR M. H***.

*Diligentes homines notasse, quæ plerumque meliùs
responderent; deindè ægrotantibus ea præcipere cæpisse: sic
Medicinam ortam: subindè aliorum salute, aliorum interitu,
perniciosa discernentem à salutariùs. (Cels. Præf. l. 1. p. 10).*



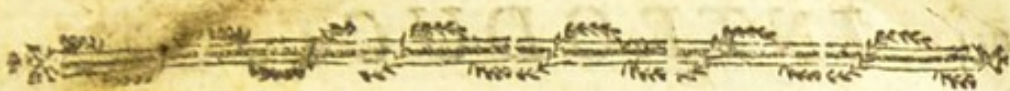
A LONDRES, & se trouve à PARIS,

Rue des Cordiers, N^o. 4;

Et chez { La V^e HÉRISSANT, Imprimeur-Libraire,
rue Neuve Notre-Dame, à la croix d'or;
THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire,
quai des Augustins, N^o. 18.

1 7 8 7.





INTRODUCTION.

LA Médecine est, en général, si étroitement liée avec les arts & les sciences, que l'histoire de son origine & de ses progrès, doit nécessairement renfermer les progrès successifs de l'homme dans la connoissance des beaux arts. En suivant & en fixant cette gradation, on doit nécessairement parler de ces génies heureux qui, par leurs découvertes, sont devenus les bienfaiteurs de l'humanité. Dès-lors, toutes les recherches qui ont contribué à étendre les connoissances de la Médecine, deviennent une partie essentielle de son histoire.

vj *INTRODUCTION.*

Pour mettre plus d'ordre dans l'extrême variété d'objets qu'un plan de cette espèce doit renfermer, il est indispensable de le diviser en périodes qui forment des époques certaines dans la Médecine. Elles auront assez communément rapport à quelques circonstances importantes de l'histoire générale du monde. Chacune d'elles formera quatre divisions.

De la Médecine en général.

Histoire des découvertes en médecine.

Histoire des savans auxquels la Médecine est redevable.

Histoire des arts & des sciences en général.

INTRODUCTION. vij

Première Période.

La première période commence à la création & finit à la guerre de Troie, 1184 ans avant J. C. : nous la nommerons *Médecine naturelle & fabuleuse*.

Seconde Période.

La seconde période commence à la guerre de Troie, & finit à celle du Péloponèse, au tems d'Hippocrate, environ 400 ans avant J. C., & 50 ans avant la naissance d'Alexandre-le-Grand. Celle-ci doit avoir pour titre *l'empirisme*.

Troisième Période.

D'Hippocrate à la destruction de Carthage, au tems de Sérapion,

viii *INTRODUCTION.*

146 ans avant l'ère chrétienne. C'est le règne du *dogmatisme*.

Quatrième Période.

De Sérapion à la naissance de J. C., environ du tems de Thémison, sous le règne d'Auguste, c'est le règne de l'*empirisme de pratique*.

Cinquième Période.

De Thémison jusqu'au tems de Gallien, médecin & philosophe péripatéticien, qui fleurit sous l'empereur Marc-Aurèle, environ 160 ans après la naissance de J. C., Thémison fonda la *Théorie pratique*.

Sixième Période.

De Gallien jusqu'à Paracelse, contemporain de l'empereur Charles-

INTRODUCTION. ix

Quint : période que l'on peut distinguer par *dogmatisme péripatéticien*.

Septième Période.

De Paracelse à Harvey, qui vécut sous le règne de Charles I^{er}, vers le milieu du 17^e siècle. Il découvrit la circulation du sang (a); *dogmatisme chymique*.

Huitième Période.

De Harvey à Boërhaave, qui fleurit dans le commencement du 18^e siècle; le *dogmatisme mécanique*.

Neuvième Période.

De Boërhaave, créateur d'un nouveau système qui renferme tous

(a) Voyez Servet.

x INTRODUCTION.

les autres , jusqu'à ce jour ; le *dogmatisme général*.

Comme les opinions des hommes sont aussi peu uniformes que leurs constitutions physiques , on ne peut supposer que chacun de ces systèmes ait universellement prévalu dans aucun tems. Il suffira de faire connoître le tems où chacun d'eux s'est établi , & les avantages qu'en a retiré l'art de guérir.

J'ai cru , par cette raison , devoir faire usage de tous les secours que fournit l'histoire moderne sur l'état des nations grossières qui ont succédé aux anciens. Les progrès de l'esprit humain , depuis l'état d'ignorance jusqu'à celui des lumières , ont eu , chez toutes les nations , une ressemblance remarquable , quoique

INTRODUCTION. xj

souvent accélérés par des circonstances différentes.

Divers usages de l'antiquité, qu'on a peine à concevoir lorsqu'on les considère d'une manière isolée, cessent de paroître bizarres lorsqu'on les compare à ceux de quelques peuples grossiers nouvellement découverts. Cette analogie frappante m'a fait naître l'espoir & facilité les moyens de donner l'Histoire de la Médecine avec un degré de précision & de certitude dont elle ne sembloit peut-être pas susceptible.

DE la Médecine naturelle & fabuleuse, qui commence à la création du monde & finit à la guerre de Troie.

Un savant écrivain (a) commence

(a) Le Clerc Hist. de la Méd.

son histoire de la Médecine au déluge , croyant que les arts & les sciences ont dû périr avec le genre humain. Cette hypothèse paroît plus naturelle que celle d'un auteur moderne , qui entre si minutieusement dans les détails de la Médecine avant le déluge , qu'il donne une liste des médecins qui existoient alors. Sans avoir égard à aucune de ces opinions , j'ai supposé que la Médecine a existé dans tous les tems , par des raisons que j'expliquerai par la suite.

Les hommes , avant le déluge , avoient fait quelques progrès dans les sciences : la construction de l'arche en est une preuve non équivoque , de même que l'emploi des métaux , l'association de quelques

INTRODUCTION. xiiij

animaux aux travaux de l'homme, &c. tout annonce qu'on étoit dès-lors parvenu à un certain degré de civilisation.

Noé & sa famille ont donc conservé quelques-unes des connoissances antérieures au déluge. La conduite que ce patriarche tient immédiatement après la retraite des eaux, annonce un esprit très-éclairé; il donne à ses enfants les instructions les plus utiles; il plante la vigne au bas du mont *Ararat* (1), *Baris* ou *Liban*, où il réside pendant un tems assez long. L'écriture ne dit point que Noé ait jamais quitté ce lieu, ni qu'aucuns de ses enfants s'en soit éloigné jusqu'à la transmigration générale.

J'ai fini la première période à la

xiv INTRODUCTION.

guerre de Troie , non seulement à cause de l'ordre que cela conserve dans l'histoire , mais aussi par rapport à l'état de la Médecine dans ces tems ; ce qui admet une division vraiment particulière , & peut-être appelée *Médecine fabuleuse & naturelle* , ainsi que je l'ai déjà observé.

Il ne nous reste aucune notion sur l'état de la Médecine depuis la guerre de Troie jusqu'à celle du Péloponèse , ce qui renferme un espace de 753 ans ; mais l'état florissant où nous la voyons peu de tems après cette guerre , nous porte à croire qu'elle avoit fait des progrès rapides pendant cet intervalle , dans les temples d'Esculape , sur-tout à Cos , à Cnide & à Rhodes. Ce fut à Cos

que naquit Hyppocrate : les annales de cette ville font croire qu'il avoit beaucoup profité des connoissances de ceux qui l'avoient précédé. Mais les écrivains contemporains de ce père de la Médecine, & ceux qui ont vécu peu de tems après lui, gardent là-dessus le plus profond silence. Au surplus, les grandes connoissances contenues dans les livres qui lui sont attribués, fort supérieures à ce qui est répandu dans Homère, motivent notre seconde division de la guerre de Troie à celle du Péloponèse.

Plusieurs découvertes, devenues très-familières dans le cours de la seconde période, paroissent avoir été inconnues pendant la première : sur-tout celle de la saignée. On dis-

xvj *INTRODUCTION.*

séquoit alors les animaux pour étendre les connoissances de l'Anatomie ; ce qui ne se pratiquoit point avant la guerre de Troie : on n'avoit pas adopté généralement l'art de la Médecine par les voies internes. D'autres arts étoient dans un pareil état d'ignorance ; par exemple, l'économie domestique. On savoit, il est vrai, apprivoiser les animaux : on en avoit dompté l'espèce la plus noble qu'on atteloit aux chars ; car il n'y avoit point de cavalerie à la guerre de Troie, & l'on ignoroit l'art de ferrer les chevaux (2).

Une autre circonstance nous a encore plus fortement engagé à établir ces deux périodes. Environ deux cents ans avant Hyppocrate (3), Thalès (4) & Pythagore (5) appor-

INTRODUCTION. xvij

tèrent la Philosophie en Grèce. Le premier étudia la nature des animaux par le secours de l'Anatomie; Le second fit servir la Philosophie à l'étude de la Médecine, & introduisit une espèce de raisonnement dans cette science purement pratique jusqu'alors. Hyppocrate profita de ce double essai, & fonda le *dogmatisme*.

NOTES

DE L'INTRODUCTION.

(1) **L**E mont Ararat, Baris ou Liban : (voyez l'analyse de Briant sur sa situation, vol. 3. p. 20). Tournefort qui a visité le mont Ararat, fait une description de cette vallée comme de la plus belle qui soit en Perse. Les peuples qui l'habitent, croient que leurs vignes sont de la même espèce que celle que Noë a plantée. En général elles produisent d'excellent vin : (voy. dans le levant, vol. 3. p. 178.)

(2) *On ignoroit l'art de ferrer les chevaux* : (Voyez *l'Archæologie*, v. 3. p. 35, par C. Roger Eq., & les observations de M. Pegge, p. 39.) Ce dernier observe qu'il y avoit peu de chevaux chez les Hébreux avant Salomon, & qu'il n'y avoit point de cavalerie dans leurs armées (*Diction. de Calmet*, art. cheval) : ceux qu'ils avoient vinrent d'Egypte (*Deut.* 17. 16). Dans ce sol gras & nullement pierreux ; il étoit peu nécessaire de ferrer les chevaux.

Les Canaanites & les Syriens atteloient aussi des chevaux à leurs chars (*Deu.* 20. 1. *Josh.* 55. 6. 17. 16. 2. *Sam.* VIII. 4.) Il est à croire que les Canaanites ne ferroient pas leurs chevaux. (*Jug.* v. 22.)
 « Alors les chevaux en se cabrant se brisèrent la
 » corne des pieds, sur-tout les chevaux les plus fou-
 » gueux ». Si les chevaux avoient été ferrés en fer ou en cuivre, ils n'auroient pu se briser la corne des pieds en se cabrant. (*Polyd. Virg.* 15. c. 12. *Stewech & Veget.* p. 132.)

(3) Hyppocrate mourut 361 ans avant J. C., âgé de 99 ans. Il fleurit du tems de Periclès, de Socrate, de Démocrite & de Themidide : Période fameuse par la seconde peste d'Athènes, tems où il étoit permis à un homme d'épouser deux femmes. Socrate fut un de ceux qui profitèrent de ce privilège.

(4) Thalès mourut 548 ans avant l'Ere chrétienne, âgé de 96 ans. Il fut célèbre lorsque solon étoit législateur d'Athènes : Période fameuse par le succès de Nabucodonosor contre Jérusalem & Tyr, 587 ans, & 572 ans avant J. C.

(5) Pythagore mourut 597 ans avant l'Ere chrétienne. Il fleurit environ 538 ans avant J. C. : Période fameuse par la prise de Babylone , par Cyrus qui détruisit cet empire.

E R R A T A.

Pag. 21, lign. 11; vaisseau ombilical, lisez cordon ombilical;

Pag. 97, lign. 13; on le visite, lisez on visite le mari.

Pag. 103, lign. 13; Δοχαιοι διφφοι. lisez Δοχαιοι διφφοι.

Pag. 124, lign. 14; marinus deus, lisez marinus deus.

Pag. 124, lign. 29; Πδολαμειν, lisez Πευταμειν.

Pag. 129, lign. 2, Ptolémée Lagus, lisez Ptolomée Lagus.

DE L'INTRODUCTION

(1) Pythagore mourut 57 ans avant l'ère chrétienne. Il fleurit environ 55 ans avant J. C. 1752. Il est célèbre par la découverte de l'harmonie, par l'extension de l'empire.

ERRATA

Page 12, ligne 1 : vanité au lieu de vanité.
Page 13, ligne 1 : on la vint, l'été on vint le mal.
Page 103, ligne 1 : l'été au lieu de l'été.
Page 104, ligne 1 : l'été au lieu de l'été.
Page 105, ligne 1 : l'été au lieu de l'été.
Page 106, ligne 1 : l'été au lieu de l'été.



HISTOIRE

DE L'ORIGINE

DE LA MÉDECINE.



DE LA MÉDECINE EN GÉNÉRAL.

L'HOMME, le plus noble des ouvrages du Créateur, est naturellement doué de facultés propres à lui faire acquérir les connoissances les plus étendues, & à lui faire atteindre le plus haut degré de perfection. On le voit cependant n'y arriver qu'à pas lents, & par des gradations presque imperceptibles, depuis l'enfance des connoissances jusqu'à cet état de philosophie, qui le rend non seulement susceptible d'idées & de jouissances les plus variées, mais aussi capa-

ble de les faire partager aux autres : cette communication d'intérêts réciproques , en créant une confiance mutuelle , établit parmi les nations un accord solide & permanent.

Tant que le cours de la nature est uniforme & tranquille , les hommes jouissent de ses faveurs sans en rechercher la cause : mais, ce cours semble-t-il se déranger , cette mutation apparente les éveille & les étonne. Survient-il quelque événement auquel ils ne soient point accoutumés , ils recherchent ce qui peut y donner lieu avec une violente curiosité. L'intelligence humaine n'étant pas capable de le trouver tout-à-coup , l'imagination , faculté de l'esprit plus vive & plus empreffée , décide sans hésiter : elle attribue les événements extraordinaires à l'influence d'êtres invisibles , & suppose que les maladies & les autres phénomènes de la nature (1) sont les effets de leur colère. De-là il étoit naturel d'avoir recours aux dieux & à leurs ministres , suivant l'observation de Celse : « *MORBOS verò ad iram deorum immortalium relatos , & ab iisdem opem posci solitam* (2) ».

Tant que les hommes conservèrent de pareilles opinions, la Médecine dut être très-respectée, sur-tout lorsque les moyens qu'on employoit pour recouvrer la santé réussissoient. Les Egyptiens & les autres nations orientales qui, les premiers, cultivèrent les sciences, eurent pour la Médecine la même vénération religieuse. Les anciens Grecs, qui étoient moins civilisés & moins avancés dans la connoissance des arts que les Troyens (3), ne parlèrent de même jamais de leurs professeurs de médecine qu'avec le plus grand respect. L'expédition des Argonautes ne fut point entreprise sans l'aide d'un Médecin ; ce fut Esculape, surnommé *le divin*, & l'un des premiers élèves du Centaure Chiron. L'histoire de Machaon, son fils, annonce un esprit orné des qualités les plus sociales : lorsqu'il fut blessé par Paris, au siège de Troie, toute l'armée parut s'intéresser à sa guérison. Achille même, pendant que Machaon est éloigné de l'armée, envoie Patrocle s'informer des blessures du fils du dieu de la Médecine (*a*). Machaon

(*a*) Iliade, L. II.

est même confié spécialement à la garde du sage Nestor, sur la demande d'Idoménée, à qui Homère fait dire très-judicieusement :
 « Qu'un sage Médecin, habile à guérir nos
 » bleffures, est plus utile au bien public
 » qu'une armée (a) ».

Podalire, frère de Machaon, revenant de la guerre de Troie, fut jetté par la tem-pête sur les côtes de Carie. Le roi Damete, apprenant qu'il étoit Médecin, l'envoya chercher pour secourir sa fille qui étoit tombée du haut d'une maison; l'histoire rapporte qu'il la guérit en la saignant aux deux bras (b) : le roi, en reconnaissance de ce service, lui donna la princesse en mariage avec la Cherfonèse.

La fable nous dit que les filles de Proétus, roi d'Argos, se croyoient métamorphosées en vaches (c); ce que l'on attribuoit à la colère de Bacchus ou de Junon (d). Melampe, prince qui menoit une vie pasto-

(a) Iliad. L. II.

(b) Stephan. in voce *συστα* p. 625.

(c) Virg. Eclog. 6. v. 48.

(d) Appol. L. 2. p. 68.

rale, remarqua que, lorsque les chèvres mangeoient de l'hellébore, elles étoient violemment purgées ; d'où lui vint l'idée de la purgation. Il envoya le lait de ses chèvres aux filles de Proétus, ou, comme quelques-uns le rapportent, leur fit administrer l'hellébore seul, à quoi il ajouta quelques remèdes superstitieux (a). Il réussit à les guérir, & demanda pour récompense un tiers du royaume d'Argos pour lui, & un autre tiers pour son frère Byas (b).

Quoique l'histoire de Podalire soit fabuleuse, ainsi que celle de Mélampe, l'usage de la saignée étant postérieure à la guerre de Troie (4), la supposition même est une preuve de l'estime que les Anciens avoient pour la Médecine, puisqu'on y voit un Royaume être le prix d'une guérison.

En vérité, lorsque nous réfléchissons au grand nombre de victimes que l'art de la Médecine a racheté de la mort ; lorsque nous considérons que le bonheur & la vie

(a) *Ibid.* L. 2. p. 69. Mét. d'Ovide, L. 15. v. 325.

(b) Hér. L. 9. n. 33. Ap. L. 2. p. 69. Diod. L. 4. p. 313.

même des hommes sont confiés à ceux qui l'exercent , pouvons - nous nous former une idée d'un état plus noble & plus recommandable (5) ? « *Neque enim ullâ aliâ re homines* » *propiùs ad deos accedunt , quàm salutem* » *hominibus dando* », a dit Cicéron « : Rien » ne rapproche plus l'homme de la divinité » que de donner la santé aux hommes ».

§. I.

De la Pratique de la Médecine.

Dans la simplicité des premiers tems , l'homme n'étoit ni accablé de travail , ni énérvé par le luxe , ni troublé par le chagrin : on peut supposer que sa vie étoit alors presque exempte de souffrances & de maladies jusqu'à ce qu'il fût parvenu à une extrême vieillesse , où la nature se trouve insensiblement épuisée. Mais, dans quelque état que l'homme soit placé, il est fait pour souffrir ; & , dès que les maladies & la douleur se sont emparées du corps , l'intérêt de sa propre conservation , sentiment si naturel à l'homme , a

forcé l'esprit à rechercher des moyens de soulagement. Le hasard, l'expérience & ses propres opérations les lui ont procurés (a).

Quelques maladies se guérissent naturellement; beaucoup ont des symptômes qui indiquent les remèdes; d'autres, d'une nature plus cachée, ont dû porter les hommes à rechercher les moyens capables de les en préserver. Telle fut probablement l'origine de la Médecine, lorsqu'elle étoit exercée par tout le monde indistinctement (b), & avant qu'on l'eût divisée en différentes classes (c). Les expériences que chacun faisoit, étoient communiquées à d'autres personnes qui devoient s'occuper des mêmes maladies, & ces connoissances passaient des pères aux enfants (d). Les Babyloniens, les Egyptiens & quelques autres nations qui adoptèrent cet usage, exposoient leurs malades dans les places publiques; &, s'il passoit quelqu'un qui eût été attaqué

(a) Histoire générale des Voy. t. 9. p. 264. Incas. t. 2. p. 35 & 47.

(b) Plin. L. 9. Mœurs des Sauv. t. 2. p. 364.

(c) Hérod. L. 2. p. 84.

(d) Diod. L. 1. p. 3. Garcill. hist. des Incas. t. 2. p. 48 & 49.

& guéri des mêmes indispositions, il en rendoit compte & y joignoit ses conseils : personne, par cette raison, ne passoit près du malade sans s'informer de sa maladie (6).

Dans ces tems d'ignorance, les peuples qui étudioient la Médecine avec plus de succès qu'aucune autre nation (a), n'avoient d'autres manières de se rappeler les événements, que par des caractères hiéroglyphiques, dont tout le monde n'avoit point l'intelligence : mais, depuis l'invention de l'écriture alphabétique, ceux qui avoient été atteints de quelques maladies, indiquoient par écrit les remèdes qu'ils avoient employés avec succès. Ces mémoires étoient placés dans les temples pour l'instruction du public ; chacun avoit la liberté de les lire, & de choisir la recette qu'il croyoit la plus propre à sa maladie, ou de se composer même un remède particulier (b). Le nombre de ces remèdes ayant beaucoup augmenté, il fut nécessaire

(a) Odyss. L. 4. v. 231. Hésiod. p. 329. Woodward, sur la sagesse des anciens Egyptiens, publiée dans l'Archéologie de la Société des Antiquaires, v. 4. p. 212.

(b) Plin. L. 29. ch. 2. p. 493. Paus. Strab.

de les ranger par ordre ; de-là les prêtres & les prêtresses qui sacrifioient dans ces temples , acquirent une plus grande connoissance dans la Médecine : c'étoit à eux qu'on avoit recours dans les circonstances critiques (a).

Toutes les fois que l'homme , dans cet état d'ignorance , se trouve dans une circonstance assez critique pour que l'esprit , sentant sa propre foiblesse , n'ait d'autres ressources que dans la protection d'une puissance supérieure , il est très-porté à attribuer les événements de la nature à des causes surnaturelles. Peu accoutumé à des recherches exactes , il rapporte facilement à des causes extraordinaires tout ce qui passe les bornes de sa sagacité ; ce qui , en relâchant les facultés de l'esprit , a empêché les progrès dans les sciences.

Mais les plus grands obstacles aux progrès de la Médecine , en Egypte , venoient de ce que les loix prescrivoient l'administration des remèdes. Les mémoires que l'on avoit accu-

(b) Galen, de Subf. Emp. Philos. in vitâ Apoll. Tacit.

mulés dans les temples, étoient écrits dans les livres sacrés (7). Il n'étoit pas permis aux Médecins de changer de route; s'ils fuivoient l'usage prescrit, ils n'étoient point responsables des événements; mais, s'ils s'en éloignoient & que le malade mourût, ils étoient eux-mêmes punis de mort (a). La pratique & la théorie étant établies sur de pareils fondements, il ne pouvoit y avoir aucune émulation; la mémoire leur devenoit plus utile que le génie.

L'état de Médecin étant si facile & si bien récompensé (b), sur-tout dans un climat mal sain (c), il est à croire, & l'histoire l'atteste, que, dans aucun autre pays, il n'y eut plus de Médecins qu'en Egypte. Leur grand nombre fit naître l'idée d'assigner (8) à chacun d'eux le traitement particulier de telle ou telle autre maladie (9). Cependant nous ne lisons point que la Médecine ait été divisée par classes dans cette période,

(a) Diod. L. 1. p. 74. Arist. L. 3. ch. 15.

(b) Diod. L. 1. p. 74. Exod. c. 4. v. 19.

(c) Voy. en Egyp. par Granger, Maillet, Plut. t. 2. p. 367.
Plin. L. 26. c. 1.

comme nous voyons qu'elle le fut ensuite ; nous n'avons aucun détail des remèdes dont on se servoit alors (10).

Tandis que les Médecins étoient asservis à ces usages , beaucoup de maladies résistoient aux connoissances déjà acquises dans la Médecine ; le malade accablé par une douleur qu'il ne pouvoit soulager , & n'attendant de secours que d'une main invisible , avoit naturellement recours à des pratiques qui avoient quelque ressemblance avec celles de la religion. Un esprit , livré à la crainte , s'abandonne plus facilement à l'impatience : de-là naquirent les charmes , les préservatifs , les enchantements & les autres moyens superstitieux de prévenir les maladies (a).

Dans les premiers tems de la Grece , cet abus d'attribuer la cause des maladies aux dieux , & de n'en espérer la guérison qu'après avoir apaisé leur colère , avoit généralement prévalu. Ainsi Homère , parlant des progrès de la peste , ne dit point que l'on

(a) Schol. in Ptolem. L. 1. Curing. de Hermet. Méd. L. 1. c. 12. Herod. le Clerc.

ait cherché les moyens d'en faire cesser les ravages. « Que nos prêtres & nos sages, » dit-il, recherchent la cause de la colère » d'Apollon, qu'ils apprennent par des songes à défarmer sa vengeance ; (car les » songes viennent de Jupiter). Si des vœux » mal accomplis font la cause de cette calamité, que les autels fument, qu'on immole des victimes : alors les cieux seront » apaisés, la Grèce se relevera, & Apollon » ne lancera plus ses flèches brûlantes (11) ».

Dans la description que le poète nous fait des remèdes employés pour guérir Ménélas & plusieurs héros Grecs, blessés au siège de Troie, il n'est question que de topiques (12). Le seul Machaon y fait employer un remède interne, & encore est-il de nature alimentaire (13).

Ils étoient si éloignés d'avoir de la confiance dans les remèdes internes, que, dans plusieurs circonstances, ils fondoient leur espoir sur l'articulation de certains mots qu'il étoit très-en usage dans ces tems-là de porter en forme d'amulettes (14).

§. I I.

De la Chirurgie.

Il existe dans l'homme un instinct naturel qui lui fait rechercher sa propre conservation. Les passions qui tendent à la destruction de l'espèce humaine, ont régné de tout tems (a); & ces passions, jointes aux accidents dont elles sont la cause, ont dû nécessairement donner naissance à la Chirurgie long-tems avant que l'esprit fût capable de connoître les causes & les remèdes des maladies internes, qui demandent une connoissance que l'on ne pouvoit avoir dans ces siècles reculés.

J'ai déjà observé qu'un phénomène, dont les causes étoient au-dessus de l'intelligence humaine, étoit attribué à l'influence d'êtres invisibles; que l'on se soumettoit en silence, & qu'on n'attendoit de secours que des ministres des dieux regardés comme la cause de ces malheurs. On ne parle point de la Médecine dans l'histoire des patriarches,

(a) Genèse, ch. 4. v. 8.

quoiqu'on y parle des maladies de personnages remarquables , sur-tout de Jacob. Joseph son fils ne lui envoya point de Médecins ; cependant il ordonna d'embaumer son corps après sa mort (*a*). Lorsque Job, qui étoit probablement contemporain de Jacob , environ 1764 ans avant J. C. (*b*) , fut attaqué de la plus terrible des maladies , il ne s'adressa point aux Médecins ; sa maladie étoit regardée comme venant de Dieu , & ses amis la croyoient une punition de ses crimes. Ce raisonnement est encore appuyé par l'exemple d'Aza , roi de Juda , qui fut attaqué de la goutte : on lui reprochoit de s'être plutôt adressé aux Médecins qu'au Seigneur (*c*). Les remèdes que Moïse donne contre la lèpre , prouvent encore davantage combien les Anciens étoient portés à consulter les ministres de Dieu dans les circonstances qui passoient les bornes de leur intelligence (*d*).

(*a*) Genes. ch. 5. v. 2. Gog. orig. des Loix. t. 1.

(*b*) L'an du déluge d'Ogygès.

(*c*) 2. Chron. 16. 12.

(*d*) Lev. ch. 13. 14. 15.

Mais pour les plaies & les autres opérations chirurgicales , dont les causes & les effets étoient également dangereux à l'extérieur , & occasionnoient une douleur subite & violente , tout nous prouve qu'on cherchoit un prompt soulagement ; ainsi la Chirurgie est antérieure à la Médecine , quoiqu'il y eût des Médecins dans le camp des Grecs devant Troie. J'ai déjà observé qu'Homère ne dit point qu'on les ait employés lors de la peste qui affligea l'armée , ni dans aucune autre maladie interne ; on les appelloit seulement pour les blessures (*a*). Nous voyons d'ailleurs que les peuples les plus sauvages pratiquoient la Chirurgie , & que même ils avoient fait quelques progrès dans cet art : ils en distinguoient & respectoient les professeurs (*b*). D'après les circonstances multipliées où les Chirurgiens étoient utiles , il n'est pas étonnant qu'on se soit appliqué à l'étude & à la pratique de cette science (*c*).

(*a*) Celse, L. 5. Apol. L. 3. p. 172. Plin. L. 29. v. 5.

(*b*) Serv. ad Eneid. L. 12. Le Clerc, hist. de la Méd. p. 5. ch. 15.

(*c*) Exod. ch. 21. v. 19. Diod. L. 5. p. 74.

Nous n'avons cependant aucun détail certain sur la maniere de traiter dans ces premiers âges du monde, ni sur ce dont on se servoit pour laver les plaies avec de l'eau chaude (15), pour faire sortir le sang (a), pour y appliquer le suc des végétaux (16). Nous ignorons aussi s'ils trempoient dans le vin, l'eau, l'huile ou la résine, l'écorce & les racines des arbres, ainsi que leurs bandages (17).

Lorsque Ménélas reçut une flèche dans le côté, Machaon, fils d'Esculape, lava la plaie, fit sortir le sang, & appliqua, pour appaiser la douleur, un appareil (b) composé avec le suc de quelques racines qu'il avoit pilées (18), unique remède qu'ils connoissent alors; car, dans cet âge fertile en héros, on ignoroit la composition des emplâtres & des onguents.

Dans ces tems les armes offensives & défensives n'étoient que de cuivre & d'airain (19); & les blessures qu'elles faisoient étoient probablement moins difficiles à guérir

(a) Iliad. L. 4. v. 218. Le Clerc, L. 5. p. 49.

(b) Iliad. L. 4. v. 259. Plat. L. 3. p. 613.

que ne le font aujourd'hui celles faites avec des armes d'une autre espèce ; c'est du moins ce que les auteurs disent depuis long-temps (*a*). L'histoire rapporte qu'Achille guérit Thélephe avec la rouille de sa lance dont la pointe étoit de cuivre : de-là ce héros passe pour avoir découvert le premier les bons effets du vert-de-gris sur les bleffures (*b*).

Quoiqu'on attribue la découverte du fer aux éruptions du Mont-Ida , environ 1432 ans avant J. C. , on ne se servoit pas généralement de ce métal dans cette période (20) ; les pierres & les os des bêtes & des poissons ont été probablement les premiers instrumens dont on se soit servi en Chirurgie (21). Chez les Egyptiens , ceux qui embaumoient les corps , faisoient usage d'une pierre d'Ethiopie extrêmement tranchante pour ouvrir les cadavres & ôter les intestins (*c*). On se servoit pareillement de ces pierres pour cir-

(*a*) Arist. Plut. Journal des Savants.

(*b*) Plin. L. 25. S. 19. p. 365.

(*c*) Hérod. L. 2, n. 86. Diod. L. 1. p. 102.

concire (22), & l'histoire des nations les plus sauvages nous fournit de pareils exemples (23).

Si l'on considère les querelles multipliées & les combats sanglants qui ont ravagé la terre dans ces premiers siècles, on doit présumer que la Chirurgie a fait des progrès rapides par les fréquentes occasions qu'elle eut de s'exercer. On avoit à panser ses propres blessés ; on avoit à donner les mêmes soins aux prisonniers : ceux-ci toutefois n'excitoient pas le même degré d'intérêt. On fait trop que, dans ces tems encore voisins de la barbarie, les hommes n'étoient que foiblement attachés aux obligations & aux liens de la société : on avoit fort peu d'égards pour les captifs qui n'étoient considérés que comme les esclaves des vainqueurs.

Les Grecs ne connurent point l'usage d'échanger leurs prisonniers (24) ; & la manière avec laquelle ils traitoient les morts de leurs ennemis, est également cruelle & barbare. Le ressentiment d'Achille, après la mort de Patrocle, se manifesta inhumainement en

traînant autour des murs de Troie & du tombeau de son ami le corps déchiré d'Hector (25). Le traitement fait à Léonidas de Sparte, qui succomba sous les forces supérieures de Xercès, ne fut pas moins atroce (26). Les Romains, du tems de la République, n'échangeoient jamais leurs prisonniers sous quelque prétexte que ce pût être (27) : ainsi les occasions les plus propres à étendre les connoissances de la Chirurgie & à faire le bien de l'humanité, étoient presque universellement perdues. Il faut le dire : la façon de combattre des Anciens n'étoit pas moins inhumaine que dangereuse. L'invention des armes à feu (28) a prévenu la destruction du genre humain, & a plus contribué à l'avancement des sciences qu'aucune autre découverte (29), si l'on en excepte celle de la bouffole (30).

Mais, quand tous ces obstacles ne se feroient pas rencontrés, les progrès de l'art ne pouvoient être que lents par le défaut de connoissances dans l'Anatomie d'où ils dépendent principalement. Je parlerai de l'état de l'Anatomie dans les premiers âges du

monde , après que j'aurai parlé d'une autre partie de la Chirurgie.

§. I I I.

Des Accouchements.

L'arrêt porté sur la première femme fut : « Tu enfanteras avec douleur (a) ». L'origine des accouchements remonte par conséquent à l'origine du monde.

Les circonstances particulières qui accompagnent l'enfantement , & la délicatesse du sexe , ont porté naturellement les femmes à s'affister les unes les autres dans ces moments critiques ; & les mères , d'après l'expérience qu'elles ont acquises , sont plus capables de remplir ce devoir important envers leurs filles. Il n'est rien sur quoi l'influence de l'air agisse plus que sur le travail de l'enfantement. Dans les pays chauds l'homme naît sans peine & sans douleur ; le contraire a lieu dans les pays froids & montagneux. Lors de la loi portée à

(a) Genès. III. 16.

Gosen contre les enfants mâles des Juifs (31), les Sages-femmes étoientaffranchies de son exécution , parce que les femmes des Hébreux étoient délivrées avant qu'elles vinssent à leurs secours (a).

Un membre de cette Société , qui a demeuré quelque tems dans l'Amérique méridionale , observe qu'on y voyoit à peine un accouchement pénible. Il n'est nécessaire que de recevoir l'enfant qui se présente de lui-même , & de couper le vaisseau ombilical ; ce qu'ils font avec un tison ardent qui cautérise l'orifice & rend la ligature inutile. Lorsque la femme est délivrée , la mère & l'enfant sont plongés dans l'eau , & , le jour d'après , l'accouchée reprend ses occupations ordinaires (32).

Un voyageur moderne , qui date ses mémoires de Palerme en Italie , observe que ,
« dans ces heureux climats , la grossesse est
» exempte de toute espèce d'incommodité ;
» on la regarde comme une partie de plaisir.
» Nous ignorions cette circonstance jus-

(a) Genès. ch. I. 15.

» qu'à hier, que le duc de Verdura, qui
» nous fait les honneurs de la place avec
» beaucoup d'attention & de politesse, vint
» nous dire que nous avions une visite indis-
» pensable à faire. La princesse Paterno,
» dit-il, est accouchée cette nuit, & il est
» absolument indispensable que vous alliez
» lui rendre vos hommages ce matin. Je crus
» d'abord qu'il plaisantoit; mais il m'assura
» qu'il parloit sérieusement, & que ce seroit
» manquer essentiellement à l'honnêteté que
» de n'y pas aller. Nous sortîmes dès le lever
» du soleil; nous trouvâmes la princesse
» assise sur son lit, dans un déshabillé élé-
» gant & environnée d'un grand nombre
» de ses amis; elle parloit à son ordinaire.
» Cette assemblée se renouvela toutes les
» nuits pendant la convalescence, qui dure
» en général à-peu-près onze ou douze jours.
» Cette coutume est universelle; &, comme
» les dames sont ici très-fécondes, il y a
» pour l'ordinaire trois ou quatre de ces
» assemblées dans le même tems: le Marino
» peut avoir contribué beaucoup à cet
» usage (33).

« Dans une autre conversation avec la
» princesse Paterno , elle parut fort surprise
» d'apprendre que nous perdions plusieurs
» de nos plus belles femmes pendant leurs
» couches , & que l'enfantement le plus
» heureux & le plus facile étoit accom-
» pagné de douleurs violentes & aiguës.
» Elle déplora le sort de nos dames , &
» remercia le ciel de l'avoir fait naître en
» Sicile (a) ».

Cependant l'instant critique n'a pas toujours des suites aussi heureuses dans les climats tempérés. La mère de Benjamin est une preuve de cette fatalité , puisqu'elle expira immédiatement après avoir nommé son fils (b). Le Chantre de l'Iliade compare la douleur qu'Agamemnon ressentit , lorsqu'il fut blessé par une des flèches de Coon , aux douleurs de l'enfantement (c). « Alors des
» douleurs aiguës lui déchirèrent les entrail-

(a) Bryd. Taur. loc. cit.

(b) Gen. ch. 35. v. 18.

(c) Iliad. Voyez aussi la note sur la Botanique & la Pharmacie.

» les ; les traits que lance la fière Illitye font
 » moins perçants (34) ».

Théocrite, dans son Eloge de Ptolomée, regarde comme une faveur extraordinaire que sa mère Bérénice l'ait mis au monde sans douleur (35). Les Anciens en étoient si persuadés (36), qu'ils croyoient que les Dieux ne l'accordoient qu'aux femmes sages & vertueuses ; ce qui ensuite devint une preuve regardée comme authentique de la pureté d'une femme. Ainsi nous voyons dans Plaute (a) que, lorsque Amphitrion fit éclater sa jalousie contre Alcmène, on lui dit pour appaiser sa colère : « Votre femme a
 » enfanté sans douleur puisque aucun de
 » nous ne l'avons entendue ni se plaindre ni
 » gémir : *Uxorem tuam neque gementem ,*
 » *neque plorantem nostrorum quisquam audi-*
 » *vimus , ita profectò sine dolore peperit* ».

Vu les douleurs de l'enfantement, il seroit nécessaire de faire une étude des accouchements, & de réduire en pratique un art si important par ses suites (37). Cet art exis-

(a) Amphi. art. 5. §. 1. Ant. Grec. de Potter. v. 2. p. 322.

toit certainement du tems de Moyse dans plusieurs parties de la terre où les sciences étoient cultivées. Ce soin fut seulement confié aux femmes ; & il paroît , d'après les accidents qui accompagnèrent la naissance de Pharès & de Zarah, jumeaux de Tamar, qu'elles s'étoient livrées avec zèle & succès à cette étude si essentielle (*a*).

Il a dû être difficile de changer l'usage d'employer les femmes à des fonctions auxquelles une sorte de décence & la sensibilité de leur caractère sembloit particulièrement les appeler (38). Cependant les Athéniens ne se servoient point de femmes dans les accouchements ; soit, comme l'observe le Docteur Potter, à cause de leur ignorance, soit pour quelque autre cause (*b*). Il étoit même défendu chez eux, par la loi, aux femmes & aux esclaves d'étudier & de pratiquer la Médecine. Cette loi fut fatale à plusieurs femmes qui, par modestie, se refusoient d'être secourues par des hommes. Une femme,

(*a*) Génès. ch. 38. v. 29. & 30.

(*b*) Antiq. Grec. v. 2. p. 324.

nommée *Agodice*, se déguisa en homme, & apprit la Médecine sous le professeur Hérophile. Lorsqu'elle eut acquis des connoissances suffisantes dans cet art, elle se fit connoître aux personnes de son sexe pour ce qu'elle étoit; & dès ce moment les femmes lui promirent de n'employer qu'elle. Les Médecins, piqués de manquer d'occupation, la citèrent au tribunal de l'Aréopage, à titre de *Suborneur*; elle détruisit cette accusation en déclarant son sexe. Alors les Médecins changèrent de marche; ils la poursuivirent avec acharnement pour avoir violé les loix & usurpé les prérogatives des hommes. Alors aussi les femmes vinrent à son secours: les plus distinguées s'adressèrent aux Juges, & leur reprochèrent d'être moins des pères que des ennemis qui alloient condamner la personne à qui leurs enfants devoient le jour. Les Athéniens changèrent la loi & permirent à trois femmes d'étudier cette partie de la Médecine (a).

(a) Hygen. Fab. 274.

§. I V.

De l'Anatomie.

Dans les premiers âges du monde on a dû s'appliquer à l'Anatomie plus tard qu'aux autres parties de la Médecine dont on a déjà parlé. Le massacre des animaux n'étoit point généralement en usage ; les anciens Egyptiens l'avoient en horreur , ainsi que les anciens Grecs (29). Mais, à mesure que cette averfion a été vaincue par le besoin, les hommes se font accoutumés à tuer les animaux & à se nourrir de leur chair. Ce ne fut qu'alors que l'Anatomie put prendre naissance.

L'usage où étoient les Anciens de sacrifier des animaux aux dieux , & de tirer des présages de l'état de leurs entrailles , a dû contribuer beaucoup à étendre les connoissances de cette branche de la Médecine. Cet usage n'étoit pas particulier à une nation , il étoit reçu chez presque tous les peuples ; les Chaldéens, les Grecs, les Péruviens y étoient asservis , & croyoient découvrir par ce

moyen les décrets du Ciel , & pouvoir appaifer sa colère.

On examinoit certaines parties du corps des animaux pour les augures & les facrifices (*a*). La manière de l'ouvrir a dû étendre les connoissances de l'Anatomie ; mais ses progrès ont dû être encore plus accélérés par le cruel usage d'immoler des victimes humaines (*b*) ; usage admis chez plusieurs nations de l'antiquité. Quoiqu'on dise que les Egyptiens ne rougissoient point leurs autels du sang des animaux , il n'en est pas moins certain que , pendant quelque tems , ils ont immolé des victimes humaines (*c*). Les Crétois ont eu le même usage (*d*), & l'ont conservé beaucoup plus long-tems. On trouve les mêmes horreurs chez les peuples de l'Arabie (40). Les Perses enterroient des hommes tout vivants (41). Les habitants de Chypre (*e*), de Rhodes , les Phocéens , les

(*a*) Suid. Ezékiel. Plin. Plat.

(*b*) Lamb. Hist. des peuples, L. 13. p. 294.

(*c*) Euf. Prep. Evang. L. 4. c. 56.

(*d*) Porph. de Abst. Hérod. 44.

(*e*) Clem. d'Alex. Potter. Porph.

Ioniens, les peuples de Chios, de Lesbos, de Ténédos, sacrifioient des victimes humaines. Ceux de la Chersonèse Taurique offroient à Diane (*a*) les étrangers que le fort jetoit sur leurs côtes. Les Pélagiens, dans un tems de disette, firent vœu d'immoler le dixième de ce qui naîtroit chez eux, afin d'obtenir l'abondance (42). Aristomène de Messène immola sur l'autel de Jupiter, à Ithôme, trois cents nobles Lacédémoniens, parmi lesquels étoit Théopompe, roi de Sparte. Les Romains étoient accoutumés aux mêmes sacrifices (43). Il y a lieu de croire que tous les principaux captifs qui ornoient leurs triomphes, étoient mis à mort sur l'autel de Jupiter Capitolin, pour finir ce cruel trophée. Caius-Marius immola sa propre fille aux dieux Avernunci (44), pour leur demander le gain d'une bataille contre les Cimbres (*b*). Ce ne fut que vers l'an de Rome, 657, qu'on y défendit d'immoler des hommes (*c*). Cet usage cependant fut renou-

(*a*) Eurip. Iphig. en Tauride.

(*b*) Cicéron.

(*c*) Plin. Hist. Nat. L. 30. c. 1.

vellé par Auguste César à la reddition de Pérouse , sous le second Triumvirat : il immola vers les ides de Mars , sur un autel dédié aux Manes de son oncle Jules , trois cents personnes qu'il choisit parmi les sénateurs & les chevaliers (*a*). Héliogabale offrit des victimes aux dieux de la Syrie , dont il introduisit le culte à Rome (*b*). On dit la même chose d'Aurélien (*c*).

Les peuples des Gaules & de la Germanie étoient si dévoués à cet usage affreux , qu'ils ne formoient aucune entreprise sans auparavant répandre le sang humain (*d*). Le même usage existoit chez tous les peuples du nord (*e*). Les Massagètes , les Scythes , les Gètes , les Sarmates , les Suèves & ceux de la Scandinavie , avoient pour principe qu'ils ne pouvoient obtenir le bonheur & la sûreté de leur pays qu'en versant le sang des

(*a*) Suéton. in August. Porph. Tertul.

(*b*) Xiphil. in Héliog.

(*c*) Vospic. in Aurél. Euf. Porph.

(*d*) Lucan. Pharf. César , guerre des Gaules , Tacit.

(*e*) Jornand. de Reb. Gest. Proc. de bello Goth. Tacit. &c.

autres peuples (a). Upsal (45), que Linnæus a éclairé du flambeau de la science, fut autrefois le théâtre des sacrifices les plus cruels.

Les peuples de Chanaan croyoient, en immolant leurs enfans & ce qu'ils avoient de plus cher, faire le sacrifice le plus agréable aux dieux. Les Carthaginois, Colonie Tyrienne, apportèrent avec eux la religion de leur mère-patrie. Ils instituèrent le même culte dans les pays qu'ils habitèrent : ce culte consistoit à adorer plusieurs divinités, sur-tout Chronus, à qui ils immoloient des victimes humaines, & particulièrement des enfans (46). Les Egyptiens choisissoient pour leurs sacrifices les plus beaux hommes & les plus belles femmes. Les Grecs appeloient la divinité à laquelle ils immoloient ces victimes, *Agraulos* ; c'étoit le *Moloch* des Tyriens & des Chanaanites, le *Mélech* des Orientaux & l'*Alorus* des Egyptiens.

La manière d'égorger les victimes n'étoit

(a) Hachemb. Germ. media. Tacit. Olaus magnus. Adam. Bremensis de Situ Daniæ, &c.

pas la même chez tous les peuples : dans quelques endroits on ufoit de la dernière cruauté (47), ce qui ne conduisoit nullement à la connoissance de l'Anatomie. Les Cimbres leur déchiroient les entrailles & en tiroient des présages (a). Ailleurs on examinoit seulement quelques parties des entrailles. Chacune de ces manières devoit fans doute accélérer la connoissance de l'Anatomie. La curiosité des sacrificateurs a dû bientôt être excitée par l'admirable construction des animaux. Les peuples du Pérou, qui, même dans le quinzième siècle, ne paroissent pas avoir acquis beaucoup de connoissances dans l'Anatomie & dans la Médecine, avoient appris à enfler le poulmon des animaux par le moyen d'une incision à l'*arteria aspera*, & tiroient leurs présages pendant le gonflement de ce viscère (48). Les Hottentots, qui sont encore le peuple le moins civilisé & le plus paresseux, regardent attentivement le mouvement du cœur des animaux lorsqu'ils expirent, & en tirent

(a) Strab. L. 7. 451.

des conjectures soit heureuses soit défavorables. Les peuples du Chili traitoient leurs prisonniers avec la plus grande barbarie ; ils faisoient de leurs os des instruments de musique (49).

Plusieurs raisons nous engagent à croire que , dans ces tems , l'on avoit fait des progrès rapides dans l'Anatomie. Cette opinion se trouve confirmée par Homère ; l'exactitude avec laquelle il décrit plusieurs parties du corps , dans un tems où l'Anatomie n'étoit pas un art & où les dissections ne se faisoient que dans les cérémonies religieuses , porteroit à croire que ce poète célèbre avoit encore été sacrificateur. Il est de même probable que plusieurs des connoissances de l'Anatomie sont dues à l'usage barbare de manger de la chair humaine ; usage qui existoit dans plusieurs parties du monde , & qui existe encore chez quelques nations sauvages (50).

L'historien sacré , qui vécut jusqu'à l'âge de 110 ans , & mourut cinq ans avant la fondation de Troie par Scamandre , & un demi-siècle avant le déluge de Deucalion ,

nous donne une preuve frappante des connoissances des Hébreux dans l'Anatomie. Lorsqu'il prescrit des loix relativement à la Pâque , il dit : « L'agneau sera difféqué sans » qu'on lui brise un seul os (*a*) ».

Plusieurs événements ont dû concourir aux progrès de cette science. Les occasions fréquentes de pratiquer la Chirurgie ont dû familiariser avec la structure & le mécanisme du corps humain (*b*). Des circonstances purement accidentelles ont dû de même augmenter ces connoissances ; plusieurs cadavres ont été amenés à l'état de squelette par la putréfaction , par la voracité des animaux carnivores (*51*), & des insectes qui ont dépouillé de la chair les os & les cartillages (*c*). Ces squeletes ont été conservés dans les temples (*52*) , qui furent d'abord l'école des sciences & de la Médecine en particulier.

Je ne crois pas que l'ancien usage des

(*a*) Exod. ch. 12. v. 46.

(*b*) Houfer. Iliad. L. 5 , 8 , 13 Odyss. L. 9.

(*c*) Voyage d'Adanson au Sénégal. Descrip. phil. de la créat. des anim.

Egyptiens, d'embaumer les corps, ait beaucoup étendu les connoissances de l'Anatomie (*a*) ; leur manière d'opérer devoit y mettre obstacle. Celui qui s'acquittoit de cet office, prenoit la fuite aussi-tôt après l'opération. Ceux qui étoient présents le poursuivoient & lui lançoient des pierres, comme s'il eût encouru la malédiction publique. Ces peuples regardoient avec horreur ceux qui commettoient quelque violence envers le cadavre d'un homme (*b*) : on ne remettoit point les entrailles dans le corps ; mais, par un motif religieux, on les jettoit dans le Nil (*c*) : cela devoit certainement plus avancer les connoissances en Botanique & en Chimie, qu'en Anatomie.

- Cependant l'Egypte à qui l'on attribue la découverte de beaucoup d'autres sciences, est regardée comme le berceau de l'Anatomie & de la Chirurgie : Apis, un de ses rois, passe pour en être l'inventeur (*d*). Les

(*a*) Herod. Diod. de Sic.

(*b*) Diod. L. 1. p. 102.

(*c*) Plut. Porph.

(*d*) Agrip. Alex. Strom. Théodoret.

Egyptiens assurent qu'Atholis, un de leurs premiers souverains, a écrit plusieurs livres sur l'Anatomie, où il traitoit de la dissection des corps (*a*). Parmi la grande quantité de livres attribués à Hermès, il y en avoit six sur la Médecine; le premier parloit de l'Anatomie (53) : mais si l'on considère quels étoient ces personnages, le mérite de l'invention paroîtra incertain & supposé.

Quelques-uns de leurs rois (*b*), sans doute, ont ordonné la dissection des corps pour l'utilité de l'Anatomie; mais cela ne se rapporte point aux anciens rois de ce pays. Cette époque est postérieure à celle dont je parle maintenant. Alexandre, après avoir détruit Tyr, jeta les fondemens d'Alexandrie, en Egypte, sur les ruines de l'ancienne capitale de la Phénicie; il commença alors à protéger ceux qui s'appliquoient à l'étude de l'Histoire Naturelle, & sur-tout Aristote, son précepteur. Ptolomée Soter, ou Ptolomée, fils de Lagus, succéda à Alexandre: il hérita de cette partie de son

(*a*) Afric. & Euseb.

(*b*) Goguet, orig. des Loix, v. 5. p. 204.

empire & de ses dispositions favorables pour toutes les connoissances utiles. Ptolomée étoit un homme de génie ; & son fils Ptolomée Philadelphe , qui lui succéda , fut le protecteur des sciences à Alexandrie ; il y fonda une école de Médecine , & cette immense bibliothèque qui a été détruite depuis. C'est de cette période dont parle Pline , lorsqu'il dit que les rois d'Egypte (*a*) ordonnèrent que les criminels fussent disséqués : c'est aussi à cette période qu'on doit attribuer les découvertes des Egyptiens dans l'Anatomie.

§. V.

De la Botanique & de la Pharmacie.

L'homme, en naissant, a eu la faim en partage. Les productions de la terre , qui lui furent connues dès la création , lui suffisoient à peine. Il étoit réduit aux herbes & aux arbres à fruits , avant qu'il eût connu l'agriculture , & qu'il eût dompté les animaux (*b*).

(*a*) Loc. citat.

(*b*) Genès. ch. I. v. 29. ch. II. v. 9.

Les anciens Egyptiens , descendants de Mizraim (*a*) , furent un des premiers peuples de l'orient. Leur principale nourriture fut les tiges les plus basses du Papyrus , & sur-tout le Lotos du Nil dont ils faisoient une espèce de pain. Des cabanes , ouvrage de leurs mains , & couvertes des roseaux de la rivière , leur servoient d'abri (54). Il se passa probablement plusieurs siècles avant qu'ils pussent quitter ce genre de vie. Cet état a été celui de toutes les nations ; plusieurs peuples récemment découverts , n'en font pas encore sortis (*b*).

Cet usage des végétaux a dû conduire insensiblement à la connoissance de leurs propriétés. La fragilité du corps de l'homme l'a obligé d'avoir recours aux remèdes pour soulager & prévenir les maux qui lui sont propres. Dans l'antiquité la plus reculée , l'art de guérir les maladies & les blessures consistoit dans l'application des plantes &

(*a*) Mizraim , frère de Chanaan & père des véritables Egyptiens. Voy. l'Analyse de Briant , v. 1 , 2 & 3.

(*b*) Plut. Isis & Osiris. Diod.

dans l'usage de leur suc (55). Des découvertes aussi utiles à l'humanité que celles des vertus des végétaux qui couvrent la terre, ont dû être précieuses pour un peuple sans connoissances. Rien ne fait naître plus de gratitude & de plaisir dans le cœur d'un homme malade que la fin de ses maux ; son bienfaicteur devient son Dieu : l'esprit qui n'est point conduit par les vérités de la Philosophie, tient naturellement au merveilleux. Dès-lors, dans les premiers âges du monde, tout événement extraordinaire devoit être regardé comme l'effet d'un agent surnaturel. Ces opinions une fois prises sur la cause & sur les effets, des découvertes telles que celles dont j'ai parlé devoient être attribuées aux dieux, aux déesses & aux héros (a). Plusieurs productions de la terre ont reçu leur nom de ces dieux ou des prêtres qui sacrifioient dans leurs temples (56). De-là aussi la grande réputation de Mercure Trismégiste (b) chez les Egyptiens, qui passent

(a) Plin. Plut. Isis & Osiris.

(b) Gall. Anal. de Briant.

pour s'être livrés les premiers à l'étude de la Botanique (a).

Ces peuples & beaucoup d'autres nations de l'orient consacroient à quelque divinité ce qu'ils croyoient salutaire ou de beaucoup de valeur. Le lierre étoit consacré à Osiris & à Bacchus (57); la mercuriale l'étoit à Hermès (b); le pin, à Neptune (c); l'hellébore noir, à Mélampe (d), & la centaurée à Chiron, qui fut, dit-on, guéri par cette plante de la blessure qu'il reçut d'une des flèches d'Hercules (e). Le laurier étoit consacré à Alorus (58); les baies furent appelées *Baccha* de Bacchus; la myrrhe, de Ham-Ourah; la casse, de Chus; le camphre, de Camp-phour; l'opium, d'Opion; l'extrait thébaïque, de Théba (59); le cinnamome, de Cham-amon; l'armoïse fut consacrée à Diane (60); l'olive à Pallas, & le bled à Cérès (61).

(a) Plin. L. 25. f. 5. Odyss. L. 4.

(b) Plin. L. 25. c. 18.

(c) Plut.

(d) Plin. L. 25. c. 21.

(e) Plin. L. 25, n^o. 50.

Les Egyptiens, qui défigurèrent la sublime vérité de l'immortalité de l'ame, par la doctrine de la transmigration (62), croyoient aussi qu'elle restoit attachée au corps jusqu'à ce que la corruption vînt l'en séparer (a). Cette idée fit naître l'art d'embaumer les corps, afin de prévenir la transmigration de l'ame (63) de leurs amis dans le corps de différents animaux (64).

Ces opinions, quoique fondées sur des principes superstitieux, ont dû étendre les connoissances de la Botanique, sur-tout celles de ces productions que l'expérience a fait reconnoître pour les plus grands antiputrides (b) : de-là la myrrhe, les corps résineux & les aromates ont été du nombre de ces végétaux dont on a connu les qualités dès les premiers âges du monde, & pour lesquels on a encore la plus haute estime.

Ces productions ont dû former une branche considérable de commerce, d'après cette

(a) Serv. ad Æneid. L. 3. v. 67.

(b) Voy. la section de la Chimie pour la conservation des momies.

vive description de Tyr (65), la gloire de l'ancienne Phénicie (a), que nous a laissée un Ecrivain sacré, qui vivoit en Judée du tems de Solon à Athènes. Cet historien nous apprend encore (b) que l'on y apportoit de Tarsis, ou Carteia (66), l'argent, le fer, l'étain & le plomb; le cuivre venoit de Juvan, Tubal & Meshech : le corail, de Syrie; le miel, l'huile & le baume, de Judée; le roseau & la casse, de Dan & Juvan; les épices enfin venoient de Shéban & de Baamah. Lorsque nous considérons que, même dans l'âge de la Philosophie, plusieurs découvertes sont dues à quelques accidents (67), on ne peut s'empêcher de croire que les mêmes circonstances ont dû produire les mêmes effets, & augmenter peu-à-peu les connoissances des hommes dans la Médecine. Telle a été, dans des tems moins reculés, la découverte des vertus fébrifuges du quinquina (68) & de plusieurs

(a) Voyez l'orig. de son nom & des peuples qui l'habitoient. Anal. de Briant, vol. 5. p. 319.

(b) Ezek. ch. 27.

autres remèdes (a), dont l'expérience a prouvé les succès.

L'instinct des animaux, quoique borné par le petit nombre de leurs nécessités absolues, & incapable de faire aucuns progrès, est probablement plus exact que le raisonnement de l'homme (69), & peut avoir fourni aux découvertes de cette partie de la Médecine ; du moins quelques auteurs ont donné beaucoup de preuves qui appuient cette opinion (70).

Il paroît que la Botanique a été cultivée avec beaucoup de soin dans les tems les plus reculés ; dans plusieurs endroits on avoit des jardins, & l'on y mettoit une variété élégante. Homère donne une description pittoresque des jardins d'Alcinoüs ; il dit : « Des lits d'un gazon toujours vert » terminoient agréablement la plaine (71).

Les végétaux ont été les premiers remèdes des Anciens ; & l'expérience a confirmé les qualités & les vertus qu'ils leur connoissoient. Le desir que Rachel avoit d'obtenir

(a) Celse. Arét. Athén. Gall.

de sa sœur une partie de la Mandragore (a), que Ruben avoit apportée des champs, ne venoit que de la persuasion où elle étoit que cette plante étoit efficace contre la stérilité (b). Le célèbre poète de Chio parle fréquemment des succès des végétaux appliqués sur les blessures qui paroissoient dangereuses (72). Le récit qu'il fait des effets du Moly (c), que Mercure donna à Ulysse pour le prévenir des enchantements de Circé, & de celui du Nepenthès (d), employé par Hélène, donnent lieu à cette conjecture.

Le célèbre mythologiste que je me plais à citer, dit que les peuples de la Colchide & de Pont étoient fort avancés dans la connoissance des simples (e). Ce pays abondoit en herbes médicinales, dont les peuples se servoient suivant qu'ils desi-

(a) Mandragon. *Atropa Mandragora* Linnæi.

(b) Genès. chap. 30. v. 14.

(c) Odyss. L. 50. Homère parle des qualités du Moly contre les enchantements.

(d) Id. L. 4. Il parle des effets du Nepenthès contre le chagrin & le désespoir.

(e) Nouveau système de l'ancienne mythologie, v. 3. pag. 507 & suiv.

roient faire du bien ou du mal. On voit dans la fable de Médée le caractère de ce peuple ; cette princesse paroît connoître toutes les productions de la nature, & douée de pouvoirs surnaturels. L'Ibérie, voisine de la Colchide, étoit remarquable par ses plantes utiles & dangereuses. Horace en parle dans ces vers :

« *Herbasque quas & Colchis, atque Iberia*
» *Mittit venenorum ferax* (73) ».

Strabon dit que les Soannes connoissoient parfaitement les poisons, & qu'ils trempoient leurs flèches dans un suc mortel (74). Les peuples de *Thé bath* passaient pour donner la mort, même à une grande distance (75).

Le mont Caucafé (*a*), le mont Pangée en Thrace (*b*), le Promontoire de Circé en Italie (*c*), étoient fameux par les plantes rares qu'on y cueilloit : tel fut le mont Pélion en Thessalie, dont on a fait une belle description (*d*). Chiron le Centaure passe

(*a*) Autor de Flumini. Phasif.

(*b*) Ibid. Hebrus.

(*c*) Schol. in Apollon. Argon. L. 3. Theoph. de Plant.

(*d*) Georg. Gr. minor. v. 2. p. 27.

pour y avoir semé les premières plantes médicinales (76). Circé , Calypso avoient de grandes connoissances en Pharmacie & en Botanique. L'histoire donne le même caractère aux prêtresses qui sacrifioient dans des temples particuliers sur les côtes de la mer , & dont les charmes & les chants avoient un pouvoir surprenant. Les nymphes qui les suivoient , avoient dans ces temples des emplois moins importants ; mais elles étoient instruites , par les prêtresses , de leur art & de leurs enchantements. Ovide fait un beau portrait de Calypso & de ses nymphes , qui toutes avoient les mêmes occupations.

« *Nereides nymphæque simul, quæ vellera motis*
 « *Nulla trahunt digitis, nec fila sequentia ducunt,*
 » *Gramina disponunt, sparsosque sine ordine flores*
 » *Secernunt calathis, variasque coloribus herbas.*
 » *Ipsa, quod hæ faciunt, opus exigit: ipsa quid usûs*
 « *Quoque sit in folio; quæ sit concordia mistis,*
 » *Novit, & advertens pensas examinat herbas».*

L. 14. V. 264.



§. V I.

De la Chimie.

Quoique la Chimie n'ait été cultivée que très-tard par rapport à la Médecine, cependant elle n'étoit pas inconnue avant le déluge , & l'on y avoit fait des progrès dès la huitième génération des hommes (77), puisqu'il y avoit, dans ces tems (78), des ouvriers en cuivre & en airain (79).

L'histoire de plusieurs nations de l'antiquité prouve que la Métallurgie est une des découvertes les plus anciennes (80), quoiqu'il soit difficile de dire par quels moyens les hommes en ont acquis la connoissance (81). Les Anciens, il est vrai, regardoient cet art comme si surprenant & si merveilleux qu'ils l'attribuoient aux êtres célestes (a). Les Egyptiens attribuoient l'honneur de cette découverte à leurs souverains (b), dont un a donné le nom à la

(a) Syncell. p. 14.

(b) Vulcain, un des premiers souverains d'Egypte. Cerdren. Suid. Plin. Diod.

Chimie (82). Cet art avoit fait beaucoup de progrès chez ces peuples (*a*) & dans plusieurs parties de l'Asie (83), même du tems d'Abraham (84).

De même les Phéniciens, qui étoient une colonie des Egyptiens, en attribuent l'invention à leurs dieux & à leurs héros (*b*).

Quoiqu'il semble que la fonte, l'affinage & les autres parties de la Métallurgie aient exigé une expérience de plusieurs siècles avant d'être portées à une certaine perfection, cependant plusieurs accidents naturels ont dû donner aux hommes une connoissance particulière des métaux (*c*). Dans quelques pays, après une pluie violente, les ruisseaux roulent parmi leurs eaux des parcelles métalliques & des pierres précieuses (85); ou bien on les trouve dans les cavités que causent ces inondations (86), & les torrents déposent sur le sable & dans les vallées l'or qui tombe avec eux des montagnes (87).

(*a*) Diodor. L. 5. p. 59.

(*b*) Sauch. apud Euseb. p. 35.

(*c*) Alon. Barb. Johnston, Thaum. Class. &c.

Dans le royaume d'Achem, il n'est pas nécessaire de chercher ce métal précieux jusques dans le sein de la terre.

Mais les connoissances Chimiques & Métallurgiques ont dû être long-tems retardées, faute du principal agent dont ces sciences ont besoin. On n'avoit pas encore fait la découverte du feu (88) : découverte que les Anciens crurent si importante, qu'ils conservèrent les noms de ceux à qui ils croyoient en être redevables (a). Quoique les pierres à feu nous soient très-connues, il s'est passé bien des siècles avant que l'on ait supposé que Prométhée en ait connu l'usage.

Quelques accidents auront découvert aux peuples qui n'avoient pas de ces sortes de pierres, que le frottement de deux morceaux de bois donnoit du feu (89). Les Phéniciens (90), les Chinois (91) & les Grecs (92) ont conservé des traditions d'une semblable origine. Plusieurs phénomènes de la nature peuvent aussi y avoir donné lieu ; l'éclair seul nous fournit des preuves fréquentes de

(a) Sauch. Ap. Euseb. Diod. Hist. de Chim. Paus.

l'existence de la matière ignée. Les Egyptiens crurent d'abord qu'elle venoit de cette source (a). Les volcans en donnent une preuve plus évidente & plus permanente, de même que le naphte & d'autres matières inflammables que l'on trouve en abondance dans plusieurs pays (93).

La teinture étoit une partie de la Chimie des Anciens (94). La beauté de la pourpre de Tyr l'a fait passer en proverbe (b); elle fut spécialement affectée aux rois. Moyse s'est servi d'étoffes de cette couleur pour les ouvrages du tabernacle & pour les ornements du grand-prêtre. Parmi les présents que les Israélites firent à Gédéon, l'Ecriture parle d'habits de pourpre trouvés dans les dépouilles du roi des Madianites. Homère donne à ses héros des habits de la même couleur (c).

L'espèce de murex qui fournissoit la pourpre de Tyr, se trouve dans plusieurs parties de l'Europe : telles que les côtes d'Angle-

(a) Diod. L. 1. p. 17.

(b) Arist. Plin.

(c) Iliad. L. 4. v. 144.

terre (a) , de Poitou (b) & de Provence (c) , & maintenant on a établi une manufacture de cette couleur à Panama , dans l'Amérique méridionale (96) ; mais la cochenille y supplée avec avantage (97).

La découverte de la pourpre de Phénicie est attribuée à un chien de berger (98), qui , pressé par la faim , brisa un coquillage. Le sang de ce poisson teignit la gueule du chien : la couleur frappa le berger. D'autres cependant lui donnent une plus noble origine , & l'attribuent à Hercule de Tyr , qui accompagna Jafon dans l'expédition des Argonautes (99).

Un célèbre écrivain , qui a pris autant de peine à relever les connoissances des Egyptiens , que le Docteur Woodward en a pris à les déprécier , croit que les momies, qui se sont conservées pendant un espace de tems aussi long , prouvent que la Chimie étoit parvenue chez ces peuples au plus haut

(a) Journal des Savants.

(b) Acad. des Sciences , an. 1755.

(c) Id. an. 1736.

degré de perfection. Il y a dans la préparation de leurs momies une telle suite d'opérations , que plusieurs sont encore inconnues , malgré le soin que quelques savants modernes ont apporté à découvrir les moyens qu'ils employoient. On a , par exemple , absolument perdu l'art d'embaumer les corps & de les conserver pendant plusieurs siècles. Toutes les expériences que l'on a faites jusqu'ici pour y parvenir , ont été infructueuses ; les analyses réitérées des momies pour connoître les matières dont on s'est servi , n'ont pas eu plus de succès. Les momies de Louis de Bill (a) , qu'on regardoit comme supérieures , sont déjà presque dans un état de corruption. On peut remarquer , dans les momies , d'Egypte les traces de plusieurs préparations qui tenoient à la Chimie ; leur dorure (100) , par exemple , qui est aussi fraîche que si l'or venoit d'être posé ; leurs soies teintes dont les couleurs sont encore vives , quoique après un espace de trente siècles. Il y a dans le Musée de Lon-

(a) Lewis de Bill , (Bilsius) de Copenhague.

dres une momie absolument couverte de filets de verre grainu , peint en diverses couleurs ; ce qui prouve que ce peuple favoit non seulement faire le verre , mais encore y adapter la peinture. Les ornements de verre de cette momie font teints des mêmes couleurs , & offrent un éclat presque égal à celui des momies dorées : ainsi il est probable que cette espèce d'ornements étant très-chère , elle étoit réservée aux personnes du premier rang , pendant que les autres qui ne pouvoient pas faire la même dépense , se contentoient de les imiter en peinture.

Ce fut certainement dans ce tems que l'on fit une découverte bien importante en Chimie ; celle de la fermentation. Dans tous les pays , les hommes ont cherché à se procurer des liqueurs plus agréables que l'eau , & plus propres à fortifier le corps & à ranimer l'esprit. Chez les peuples policés , dit un historien célèbre (a) , où une suite de fonctions & d'amusements occupe l'esprit ; le desir de boire est réglé en partie par le

(a) Robertson. Hist. de l'Amér. Goguet Gumilla. Lozan. Ribas. Ulfa.

climat, & augmente ou diminue suivant la différence de sa température. Dans les pays chauds, le corps des habitants sensibles & délicats n'exige pas des liqueurs fermentées; dans les pays froids, la constitution de l'homme, plus robuste & plus engourdie, a besoin de liqueurs spiritueuses qui l'animent & l'excitent. Chez les Sauvages, le desir de se procurer quelque boisson enivrante, est par-tout le même : pendant qu'ils font la guerre, ou qu'ils sont dans une situation critique, la nature fait les efforts les plus grands; mais à ces scènes forcées succède un long repos, pendant lequel le Sauvage ne trouve rien qui fixe son attention; il languit dans cet état d'indolence, & l'état de son corps est celui de son esprit. Ici, il reste dans sa cabane autour du feu; là, il végète assis à l'ombre d'un arbre & passe son tems à dormir, ou dans une oisiveté constante, ou à des occupations qui ne s'éloignent guère de cet état de paresse. Les liqueurs fortes le tirent de cet assoupissement, donnent de l'activité à son esprit, & rendent à son corps le mouvement dont il

étoit en quelque sorte privé. La passion pour ces liqueurs devient excessive en lui ; & leur usage le fait passer de cette mélancolie à une gaité vive , emportée & quelquefois furieuse (a).

Le jus de la vigne est la première liqueur fermentée qu'on ait connu. Le patriarche qui habita le mont Baris ou Liban (101), le même que le mont Ararat de Moyse (b), planta la vigne (c), la cultiva, & sentit le premier les effets de cette liqueur (102). Si l'on en croit les Egyptiens (d), Osiris fut le premier qui cultiva la vigne, & qui apprit aux hommes l'art de faire le vin (e). Les habitants de l'Afrique l'attribuent à Bacchus (103) : ces deux personnages paroissent être les mêmes que Noë (104). Melchisédec, roi de Salem, offrit un sacrifice de pain & de vin pour la victoire qu'Abraham avoit remportée (105).

(a) Géorg. de Virg. L. 5. p. 24. Voya. & Découv. de Dacugna. p. 59.

(b) Gen. ch. 8. v. 4.

(c) Id. ch. 9. v. 20.

(d) Banier. Briant.

(e) Diod.

Dans les pays peu propres à la culture de la vigne, on a d'autres productions. La bière, qui est un résultat d'un procédé plus difficile que celui du vin, étoit connue dans les premiers siècles (*a*), où celle-ci manquoit (*b*), plusieurs nations se sont habituées à boire, pendant qu'il étoit chaud, le sang des animaux qu'ils égorgeoient (106); usage qui est encore pratiqué chez quelques peuples sauvages (*c*), qui prétendent que cela les fortifie (107).

Plusieurs peuples de l'antiquité, avant de connoître le vin, prenoient du miel sauvage; &, par la fermentation, en faisoient de l'hydromel (108). Cette liqueur est encore commune dans l'Abyssinie, la Pologne & la Moscovie. les Tartares (109), les Moskites & plusieurs peuples de l'Amérique (110), ceux d'Othaïti (111), de Sibérie & du Kamchatka (112), ont découvert l'art de la fermentation, ou quelque autre manière de se faire des liqueurs fortes (113).

(*a*) Diod. L. 5.

(*b*) Hist. Nat. de l'Islande.

(*c*) Hist. de l'Isan. Hist. Nat. de Buffon. Voy. de Cook.

§. V I I.

De la Médecine mystique.

Les causes de la superstition paroissent avoir été les mêmes chez toutes les nations grossières & ignorantes, soit qu'elles vinssent du desir de lire dans l'avenir, soit de celui de se délivrer des maux qu'on souffroit ou qu'on redoutoit. L'esprit humain, dit un Auteur célèbre (a), est d'autant plus enclin à cette vaine curiosité, que son intelligence & ses facultés sont foibles & languissantes. Étonné des événements dont il ne comprend pas la cause, il se persuade naturellement qu'il y a quelque chose de mystérieux & d'incroyable. Alarmé par des accidents dont il ne peut connoître l'issue & les conséquences, il a recours à d'autres moyens qu'il croit capables de suppléer à sa propre pénétration pour en deviner les suites. Toutes les fois que la superstition est établie de manière à former un système, ce desir de pénétrer dans l'avenir en fait la base ; il n'est guère

(a) Robertson.

de peuples chez qui la prophétie n'ait été liée aux institutions religieuses : les prêtres & les ministres du ciel ont prétendu donner des oracles aux hommes ; ils ont été les seuls devins , les seuls augures & les seuls magiciens.

Mais, parmi les nations grossières , continue le même Auteur , qui ne reconnoissent aucune puissance supérieure , & qui n'ont aucun usage religieux qui soit fixe (114) , cette envie de lire dans l'avenir a un principe différent. Les maladies des hommes , dans le premier état de grossièreté , sont , comme chez les animaux , rares , mais violentes. L'impatience & le desir de recouvrer la santé ont fait naître chez eux un respect extraordinaire pour ceux qui ont prétendu connoître la cause de leurs maladies & pouvoir en prévenir les effets ; cependant ces ignorants connoissoient assez peu la structure du corps humain , pour n'être capables ni de dire la cause de ces maladies , ni de donner la manière de les faire cesser. L'enthousiasme , aidé d'un peu de ruse , suppléoit au défaut de connoissances ; on prescrivait &

l'on mettoit en usage des cérémonies mystérieuses, qu'on supposoit avoir assez de pouvoir pour les chasser. La crédulité & l'amour du merveilleux, naturels aux esprits peu cultivés, prêtoient de la force à l'illusion & faisoient des dupes de l'imposture. Parmi les Sauvages, les premiers Médecins étoient une espèce de forciers & de magiciens qui se faisoient gloire de savoir ce qui étoit passé & de prédire les événements futurs ; les incantations, les sortilèges & les charlataneries de toute espèce, aussi étranges que frivoles, étoient les moyens pour faire cesser les causes prétendues des maladies (115). Se reposant sur l'efficacité de ces remèdes, ils prédisoient avec assurance quel devoit être le sort du malade. On voit par-là que la superstition a tiré son origine de la Médecine & non de la religion (116).

Chez tous les peuples peu éclairés, les usages qui ont eu quelque ressemblance avec les actes religieux, avoient pour objet d'éloigner les maux qu'on souffroit ou qu'on redoutoit. Même chez les nations où le système de religion étoit mieux établi, & qui

avoient une idée d'êtres bienfaisants & aussi d'êtres méchants, la superstition paroissoit venir de la crainte, & l'on y avoit recours pour éviter les calamités (117). On étoit persuadé que les dieux bienfaisants accorderoient aux hommes toutes les faveurs, sans qu'il fût nécessaire de les prier ni d'être reconnoissans ; l'unique desir étoit d'appaîser la colère de ceux que l'on croyoit les ennemis du genre humain (118).

J'ai rapporté sur ce sujet le sentiment d'un historien célèbre (a). Il donne une juste idée de l'état primitif de plusieurs nations, lorsque l'ignorance & la superstition s'emparoit de l'esprit, & influoient sur les actions qui avoient dans chaque pays & dans chaque siècle un cours si uniforme, que les passions dominantes avoient les mêmes suites. Il n'est donc pas étonnant que, dans les maladies dont on attribuoit la cause à des êtres invisibles, l'on ait employé les charmes, les amulettes, les incantations & d'autres sortes de magie. Ces remèdes devinrent familiers

(a) Dr. Robertson.

dans les royaumes de Chaldée, de Babylonie, d'Égypte & de Perse, dans les tems qui ont précédé celui de l'Écriture (*a*). Les colonies qui se sont formées de ces peuples, ont apporté cette superstition dans les pays qu'elles ont habités. Elle s'étendit le long des côtes de l'ancienne Phénicie & en Grèce (119); en Phénicie, on eut Esculape & les Aruspices; dans la partie septentrionale de l'Europe, on eut les Druides (*b*). De l'extrémité septentrionale de l'ancien monde, elle passa dans le nord du nouveau Continent (120), & de-là s'étendit en Amérique, qui eut les Chémis, les Okkis (*c*) & plusieurs autres divinités (121). Nombre de ces usages se rapprochoient plus ou moins de ceux de l'ancien Continent (*d*).

Il y eut une espèce de Mages (122) qui furent en grande réputation (123); les philosophes & les personnages les plus vertueux

(*a*) Exod. ch. 8 & suiv.

(*b*) Auson. Od. 50.

(*c*) Divinités des peuples de l'Amérique, & sur-tout des Hurons.

(*d*) Lafitau. Mém. de l'Acad. des Inscr.

se croyoient honorés d'être initiés à leurs mystères : de-là probablement dérive la franc-maçonnerie (124). Quelques Mages cependant dégénérèrent & devinrent odieux & méprisables (125). L'appareil des cérémonies augmenta l'aversion que les personnes sensées avoient pour cette magie. On choisissoit les lieux souterrains & l'obscurité de la nuit ; on immoloit des victimes noires : des os de morts & des cadavres ornoient ces caves ; on égorgeoit des enfants pour chercher dans leurs entrailles la connoissance de l'avenir : enfin tout tendoit à rendre cette magie odieuse (a).

Jamblique dit que ces deux espèces de magiciens employoient des mots auxquels ils attribuoient une certaine vertu. Quelquefois ces paroles ne produisoient pas l'effet qu'on en attendoit (b) ; quelquefois il falloit y ajouter la composition de certaines herbes. Il falloit de même observer exactement le tems des sacrifices, les jours, les

(a) Voy. la sect. seconde & les notes.

(b) Voy. la sect. prem.

heures, l'aspect des astres, la qualité (126) & le nombre des victimes, & plusieurs particularités minutieuses (127).

Les Druides aussi étoient fort adonnés à la magie (a) & à toutes les erreurs qui l'accompagnent; mais, de toutes ces superstitions, la plus cruelle a été celle qui les a portés à immoler des victimes humaines à leurs dieux (128); usage qui n'a cessé qu'à la destruction totale de cette secte (129).

Dans les temples dont l'entrée étoit défendue aux hommes, les femmes présidoient aux sacrifices & aux autres cérémonies religieuses. Il y avoit des Druides dans presque toutes les isles qui bordent les côtes de Galice & celles d'Angleterre. Dans les isles où il y avoit des Druides, il n'y avoit point de femmes, & celles-ci avoient seules la possession des autres isles (b). Les empereurs romains consultoient fréquemment ces femmes; Alexandre Sévère (130), Dioclétien (c),

(a) Mith. de Briant. Banier.

(b) Mit. de Ban. L. 6. c. 4.

(c) Vopisc. Mit. de Ban.

& même Aurele (131), le protecteur du célèbre Galien, furent du nombre de ceux qui y eurent recours.

Les Druides faisoient usage de la Botanique ; mais ils y ajoutoient plusieurs cérémonies superstitieuses : par exemple, pour cueillir une plante que l'on croit être l'hellébore noir, il ne falloit pas se servir d'un couteau ; on l'arrachoit avec la main droite ; il falloit encore que la main fût couverte d'un bout de la robe, on la mettoit ensuite secrètement dans la main gauche, comme si elle eût été volée : il y avoit enfin une préparation nécessaire, la personne devoit être en blanc & avoir les pieds nuds ; elle offroit un sacrifice de pain & de vin (a). Les Druides ne cueilloient jamais la verveine (plante dont on se servoit beaucoup dans la magie), sans y mêler plusieurs usages superstitieux (132). On s'en sert encore en Angleterre comme d'une amulette ; une personne d'Halsted, en Essex, l'employoit fréquemment.

(a) Plin. L. 24. c. 55.

De toutes les cérémonies des Druides, la plus solennelle étoit celle de cueillir le *gui*. Ils se persuadoient que les dieux avoient apporté cette plante du ciel pour la félicité des hommes (133); Virgile en parle dans ces vers élégants.

« *Quale solet silvis brumali frigore viscum*
» *Fronde virere nova quod non sua seminat arbos,*
» *Et croceo fœtu teretes circumdare truncos* ».

Les Druides croyoient que cette plante étoit un spécifique contre l'épilepsie, l'apoplexie & les vertiges; ils en tiroient une eau qui passoit pour un remède dans toutes les maladies. Ils la cueilloient avec une vénération superstitieuse qui subsiste encore dans quelques endroits de ce royaume (134).

Je pouvois, il est vrai, traiter ce sujet à l'article de la Botanique; mais les cérémonies religieuses qui accompagnoient l'usage de certains végétaux m'ont engagé d'en parler ici. On pourroit citer mille autres charmes inventés par l'ignorance & la superstition (135); soit que l'on ne connût pas les causes des maladies, ou qu'on ne sût de quels remèdes faire usage. De-là les charmes em-

ployés pour guérir la coqueluche (136), la fièvre, les maux de dents, les convulsions, l'épilepsie (137) & plusieurs autres maladies. De-là aussi tous les charmes employés pour prévenir quelques infirmités (138), usage qui subsiste encore chez les gens peu instruits, qui ont pour ces sortes de remèdes la même vénération que l'on avoit autrefois pour l'attouchement du Roi dans les maladies scrophuleuses (139), qui, de-là, ont reçu le nom de *Mal-de-Roi* (140).

En vérité on ne peut plus s'étonner de la crédulité des peuples sans connoissances, puisque même les personnes instruites adoptent les opinions les plus absurdes, & cherchent à les faire passer à la faveur de leur nom. Celle de Plin est excusable (141); mais quand Fulgose (142), Amate Lusitan (143), Parré (144) & Donat (145), dans le quinzième siècle, dégradent leur état & la science en général, au point d'admettre l'incroyable métamorphose des sexes, nous pouvons passer sur les ruses des Sybilles (a), des aruspices, des devins, des astro-

(a) Baniere.

logues & des autres imposteurs de l'antiquité (146). Vers la fin du seizième siècle, Donat, écrivain en Médecine de quelque réputation, dit qu'une femme, après avoir accouché d'un fils, fut métamorphosée en homme (147). Turner, qui rapporte ce trait dans son histoire des choses remarquables, paroît hésiter sur la vérité du fait. Cette circonstance cependant est si connue par rapport à un Chevalier célèbre, qu'il est étonnant qu'on n'en ait pas dit la même chose que du fait précédent.

Il seroit trop long de rapporter ici tous les exemples de magie, d'astrologie, de forcellerie qui se répandirent dans l'Assyrie, en Grèce & dans presque toutes les parties du monde; mais maintenant les planètes ne sont plus soupçonnées de diriger nos actions; le bélier ne gouverne plus la tête; le taureau ne préside plus à l'estomac; les gemeaux, à la poitrine; le scorpion, aux entrailles; & les poissons, aux pieds. La Sagesse infinie n'a pas voulu qu'on pût lire dans l'avenir:

*Prudens futuri temporis exitum
Caliginosâ nocte premit.* Horace.

Quel n'auroit pas été le chagrin de Priam, dit Cicéron, s'il avoit connu le sort qui l'attendoit ! Pompée eût-il été sensible à la gloire de trois consulats & de trois triomphes, s'il eût pu voir, ce que, nous-mêmes, nous ne pouvons rapporter sans verser un torrent de larmes, que, dans le même jour, il perdrait une bataille, son armée seroit entièrement défaite, & que, lui-même, il seroit assassiné dans les déserts d'Egypte ?

Que César auroit-il pensé, s'il eût su qu'au milieu du sénat, qu'il avoit rempli de ses amis & de ses créatures, près de la statue de Pompée, à la vue même de ses gardes, il seroit couvert de blessures par ses meilleurs amis, & que son corps seroit abandonné du peuple romain ? *Certè igitur ignoratio futurorum malorum melius est, quàm scientia.* Cicero, de div., L. 2.

F I N.

HISTOIRE

DE L'ORIGINE

DE LA MÉDECINE.

N O T E S.

DE LA MÉDECINE EN GÉNÉRAL.

(1) **P**ENDANT que Cortez étoit à Tlascala, dans son premier voyage au Mexique, en 1519, il arriva un phénomène, qui est si fort la preuve de cette observation, que je le rapporterai ici.

Les peuples de Tlascala furent fort alarmés par une éruption du volcan de *Popocatepec*, montagne éloignée de huit lieues de la ville. Ils se persuadoient que c'étoit le présage de nouveaux malheurs ; ils croyoient aussi que les étincelles étoient les ames des tyrans envoyés par les dieux irrités, pour les punir.

Tandis que Magiscatzin, un des sénateurs de Tlascala, & quelques-uns des principaux de la ville rapportoient ces folles idées à Cortez, Diego d'Ordaz demanda la permission d'aller sur la montagne, afin

de satisfaire sa curiosité. Les Indiens étonnés de sa demande , tâchèrent de le détourner d'une entreprise aussi dangereuse ; ils observèrent que les hommes les plus intrépides de leur nation n'avoient jamais osé passer au-delà de la demeure de leurs dieux (à-peu-près le milieu de la montagne) , & que les terribles mugissements & les tremblements défendoient d'approcher du sommet. Ce récit augmenta la curiosité de Diégo , & Cortez lui accorda sa demande , afin de donner aux Indiens une preuve du courage supérieur des Espagnols. Lorsque ceux-ci approchèrent du haut de la montagne , ils furent tout-à-coup couverts d'une nuée de cendres chaudes , qui les obligea de chercher un abri dans le trou d'un rocher où ils perdirent presque courage. Ordaz cependant, voyant que le tremblement étoit passé , engagea , par son exemple , ses soldats à continuer leurs découvertes , jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à la bouche du volcan , qui avoit environ un quart de lieue de circonférence. Ils virent une grande quantité de matière inflammable qui bouilloit comme un métal brillant en fusion. Ils revinrent sains & saufs de leur expédition , au grand étonnement des Indiens. Cette aventure augmenta beaucoup leur estime pour les Espagnols qui en retirèrent un grand avantage ; car Ordaz ayant trouvé beaucoup de soufre , Cortez s'en servit pour faire de la poudre à canon , dont l'armée avoit besoin lors de sa seconde entrée dans le Mexique. (Herrera, t. 2. p. 454. De Solis. Conq. du Mex.). Cette découverte du soufre, dans la montagne de Popocatepec, fut si utile dans la conquête du Mexi-

que, que l'empereur donna à Ordaz une montagne brûlante pour ses armes. *Ibid.* p. 320.

Le même Magiscatzin, qui mourut pendant que les Espagnols étoient à Tlafcala, fut la première personne de distinction dans l'Amérique méridionale qui fut baptisée. Plusieurs Caciques suivirent son exemple; & le général Xicotencal fut baptisé par le père Olmedo: mais l'empereur Montézume, qui mourut au camp des Espagnols, ne voulut jamais souffrir cette cérémonie; & de Solis dit, dans sa conquête de l'Amérique, que le diable prit une éternelle possession de l'ame de l'Empereur.

Voyez le rapport d'Uloa sur les cloches de Caloto, dont on se servoit comme un préservatif contre les effets du tonnerre. (V. 5. L. 6. ch. 3. p. 341).

Les peuples du Brésil étoient si effrayés par le tonnerre, qui est fréquent & terrible dans leurs pays de même que dans les autres endroits de la Zone torride, qu'il n'étoit pas seulement l'objet d'un culte religieux, mais encore que le nom le plus expressif de la divinité, dans leur langue, est *Toupan*, nom qu'ils donnoient aussi au tonnerre: (Piso da medec. Bréf. p. 8. Nieuhoff, Church. Coll. v. 2. p. 532).

(2) L. 1. préf. & L. 2. préf. Voyez aussi l'histoire des maladies de Job, qui étoient regardées comme un coup du ciel. (Voy. de Franç. Pyrard. C. 9. p. 62. 63. 121. 132. 282).

(3) Dans plusieurs endroits de l'Iliade, Homère parle de la supériorité des Troyens dans leurs ma-

nières & de la perfection de leurs arts. Leur architecture étoit plus belle , leurs armes étoient plus riches ; puisque Glaucus changea un bouclier d'or contre celui de Diomède qui étoit de cuivre. Leur grand attachement pour les femmes est une preuve qu'ils étoient plus civilisés ; ce qui n'étoit jamais plus apparent que lorsqu'il s'agissoit d'exprimer & de prouver leur passion : sujet qui a fait faire des observations élégantes & philosophiques aux Auteurs des Recherches périodiques. (V. 57. p. 50. 51). Homère , ajoutent-ils , « qui est peut-être le meilleur copiste » de la nature , & un des premiers peintres des » mœurs , fait voir à cet égard la différence qu'il y » avoit entre les Grecs & les Troyens ». La barbarie des Grecs ne paroît jamais davantage que dans leurs opinions sur les femmes. La querelle d'Achille & d'Agamemnon , qui est le fondement de l'Iliade , roule sur les femmes ; mais c'est une affaire d'honneur & non pas une affaire d'amour. Chaque fois que les héros de la Grece parlent de leurs maîtresses ou de leurs femmes , on voit qu'elles sont humiliées & opprimées. Les Troyens , au contraire , sont peints comme un peuple différent ; chez eux les femmes ont le caractère élevé , & leur état paroît préférable. La galanterie de Paris envers Hélène , la tendresse d'Hector & d'Andromaque annoncent une nation civilisée & polie. Le panégyrique d'Hélène fait par les vieillards qui étoient à regarder le combat , lorsqu'elle passoit sous la porte Scée , est le compliment le plus honnête qui ait jamais été fait aux femmes : « Quel miracle ,

» disent-ils, que tant de rois & de nations prennent
» les armes pour la défense d'une telle beauté » !
En faisant la description du ceste de Venus, la plus
belle fiction de l'Iliade, Homère exprime ses propres
idées & ses sentiments sur la beauté & sur les char-
mes de l'amour. « Elle laissa tomber de son sein sa
» ceinture bigarrée qui renfermoit les appas de la
» beauté, l'amour, les desirs, les vœux d'une pas-
» sion réciproque & les tendres accents qui s'échap-
» pent du cœur des Sages ».

Ce respect pour les femmes paroît aussi dans l'his-
toire de la découverte de l'Amérique, & augmente
à proportion que les peuples sont plus ou moins ci-
vilisés. Les Indiens les plus grossiers traitoient les
femmes comme des esclaves ; mais ceux du Mexique
& du Pérou, qui étoient plus policés, avoient plus
d'égard pour le sexe.

Quand Sandoval prit Gatimozin, le dernier empe-
reur du Mexique, le 13 août 1525, l'empereur s'a-
dressa au conquérant, & lui dit : « Je suis ton pri-
» sonnier & prêt à aller par-tout où tu voudras me
» conduire ; la seule grace que j'aie à te demander,
» est d'avoir pour la princesse & les femmes de sa
» suite tous les égards qui leur sont dus ». C'est ce
même Gatimozin que Julien d'Aldérete fit griller sur
des charbons ardents avec son ministre. Pendant qu'ils
étoient tous les deux dans cet état, le ministre jetta
les yeux sur l'empereur & laissa échapper des cris
perçants. Gatimozin lui dit avec beaucoup de modé-
ration : « Crois-tu que je sois sur un lit de fleurs ».

Le ministre fut si frappé de ce discours, qu'il expira sans proferer la moindre plainte. Cortez, entendant ces cris, courut dans l'appartement & relâcha l'empereur avant qu'il fût trop tard; cependant il ternit cet acte d'humanité en le faisant pendre en 1527. Amér. d'Herrera. (V. 2. c. 17).

Peu de tems après, Atahualpa ou Atabaliba, incas du Pérou, fut prisonnier de Pizarre; son attachement pour sa femme fut une des causes de sa mort. Pizarre avoit amené avec lui de Thumbéz, en 1520, un interprète nommé *Philippillo*. Cet interprète étoit devenu amoureux d'une des femmes d'Atahualpa, de la famille des incas. L'empereur en fut si choqué, qu'il dit à Pizarre que l'interprète méritoit la mort; le général au contraire ne fit qu'en rire. L'interprète, pour se venger, accusa l'empereur de projeter la destruction des Espagnols. Ce rapport ridicule devint une accusation en forme. On donna des preuves, & on le condamna à être brûlé; mais, s'étant soumis à recevoir le baptême, il fut seulement pendu. Peut-être le mépris marqué d'Atahualpa ne contribua-t-il pas peu à précipiter la perte de cet incas? En effet, ne pouvant concevoir comment les Espagnols savoient lire & écrire, &, ne sachant si c'étoit un don de la nature ou une science acquise, il demanda à un soldat Espagnol s'il pourroit tracer le nom de Dieu sur l'ongle de son pouce; le soldat lui répondit qu'il le pouvoit, & l'écrivit sur le champ. L'incas fut ensuite trouver plusieurs capitaines; &, en leur montrant son pouce, il leur demandoit s'ils savoient ce que cela

signifioit. D'après leurs réponses, il crut que l'art d'écrire & de lire étoit naturel à la nation ; mais ayant ensuite trouvé Pizarre, il lui fit la même question. Pizarre ne savoit ni lire ni écrire; il rougit & le quitta sans lui faire la moindre réponse : ce qui non seulement changea l'idée d'Atahualpa sur l'art d'écrire, qu'il voyoit clairement n'être que le fruit de l'éducation, mais encore lui donna une très-mauvaise opinion de Pizarre, qui avoit moins de connoissance que le dernier de ses soldats. L'ignorance de Pizarre, qui, dans sa jeunesse, avoit gardé les cochons, n'étoit pas un crime. Dans le quinzième siècle, un criminel, condamné à être pendu, obtint sa grace parce qu'il savoit lire : ce qui, suivant la remarque de Voltaire, est une preuve frappante de la stupidité de ces tems. (*Œuvres de Volt. t. 1. ch. 41*).

En France, le mot taille ou impôt n'est venu que de l'usage où étoient les collecteurs de marquer sur un morceau de bois les sommes que chacun devoit payer. Dans le 15^e siècle il y avoit fort peu de personne parmi le peuple qui fussent écrire. Voy. aussi les loix sur les femmes, eu égard à leurs droits & à leur conduite. Dans le commencement du 16^e siècle, du tems de Léon X, de la famille de Cosme de Médicis, qui fut le restaurateur de l'élégance romaine, il n'y avoit peut-être pas dix gentilshommes en Europe qui eussent une bible. (*Œuv. de Volt. t. 4. c. 106*). Un plus grand conquérant que Pizarre (l'empereur Charlemagne), ne savoit pas écrire son nom.

Lorsque les femmes sont traitées en esclaves,

comme les esclaves , elles changent volontiers de maîtres. (Recher. mor. v. 57. p. 140. Recher. philos. v. 1. p. 69 & 70). Une femme Américaine procura des vivres à Colomb & à ses compagnons la première fois qu'il aborda aux Antilles ; l'antiquité fournit de pareils exemples. (Plin. Tacit. Plut. &c.).

(4) De nos jours les Asiatiques ne paroissent pas portés pour la saignée. Les Chinois ne saignent jamais sous quelque prétexte que ce soit. Le docteur Arnot , pour lequel on avoit la plus haute considération en Chine , fut , dit-on , le premier qui put engager un Chinois à se faire saigner. (Hist. du Thé , p. 51. Hist. de la Chine , par Duhalde , v. 3. p. 362 , & le Voyageur Chinois , v. 2. p. 177 & suiv. , qui contient une description de l'état de la Médecine à la Chine). La saignée cependant étoit en usage chez les Grecs du tems d'Hypocrate ; elle étoit connue des peuples du Pérou , lors de la découverte de ce pays. (Garcil. hist. des incas , v. 1. l. 2. ch. 24. p. 206.) , & aussi de quelques autres nations. (Mœurs des Sauvages , t. 2. p. 370).

En considérant combien de circonstances mènent aux sciences , ne peut-on pas attribuer cette découverte des Péruviens à leurs chauve-fouris , qui y sont en si grand nombre que , dans quelques provinces , lorsqu'elles commencent à voler après le coucher du soleil , elles couvrent les rues d'un nuage épais ; elles sont presque aussi grandes que des rats , & le dessous des toits des maisons de campagne en est généralement couvert. Elles saignent avec la plus grande

adresse les hommes & les animaux. Les habitants étant obligés , par l'excessive chaleur , de laisser pendant la nuit les portes & les fenêtres ouvertes , les chauve-souris y entrent ; & , s'il arrive qu'elles trouvent le pied de quelqu'un découvert , elles insinuent leurs dents dans la veine avec tout l'art du plus habile Chirurgien ; elles sucent le sang jusqu'à ce qu'elles en soient rassasiées : alors elles ôtent leurs dents , & le sang coule abondamment par l'ouverture.

Des personnes dignes de foi m'ont assuré que cet accident leur étoit arrivé , & que , s'ils ne s'étoient pas éveillés assez tôt , ils seroient passés du sommeil à la mort , ayant perdu une si grande quantité de sang , qu'à peine leur restoit-il assez de force pour fermer la blessure. La raison qui empêche de sentir la dent de ces animaux , est attribuée à l'agitation agréable & rafraîchissante de l'air battu par le mouvement de leurs ailes , ce qui engage à un profond sommeil (Voy. d'Uloa à l'Amér. mérid. v. 1. L. 1. c. 7. p. 59. Marti. *de novo Orbe*. Déc. 3. ch. 6. p. 129).

Les Indiens de l'Amérique septentrionale ont une manière grossière de saigner , en scarifiant les parties affligées avec une pierre tranchante. (Hennepin. Continuation d'une nouvelle découverte , p. 82. 101).

Sir John Sloan ajoute que les Nègres de la Jamaïque , après cette scarification , appliquoient unealebasse remplie de coupeaux ou d'autres matières combustibles enflammés ; il dit qu'ils étoient très-portés pour la saignée du nez. (Hist. de la Jamaïq. Introd. p. 54.).

Charlevoix attribue la découverte de la saignée à l'*anta*, animal qui, lorsqu'il trouve que ses vaisseaux sont trop pleins, s'ouvre une veine avec la pointe d'un roseau. Martir rapporte une histoire curieuse des succès de la phlébotomie, par une des chauve-fouris dont on a déjà parlé. « Le domestique » d'un couvent étoit malade d'une pleurésie très-dangereuse; ayant besoin d'être saigné sur le champ, » il essaya deux ou trois fois de s'ouvrir la veine avec » un rasoir; mais il ne vint point de sang, ce qui fit » croire que dans peu de tems il seroit mort. Les » Moines lui firent leurs derniers adieux, & sortirent » pour aller préparer sa tombe. Pendant qu'il étoit » ainsi abandonné, une chauve-fouris ouvrit la veine » d'un de ses pieds qui étoit découvert. Cet animal » se rassasia de sang & laissa la veine ouverte. Au lever » du soleil, les Moines vinrent retrouver cet homme » qu'ils avoient abandonné, le croyant mort: il » étoit alors très-gai & presque rétabli ». (Découv. du Nouv. Monde, 8. ch. 6. p. 300).

Waser, qui a vécu pendant quelque tems avec une tribu d'Indiens près l'isthme de l'Amérique, rapporte une méthode curieuse de saigner, pratiquée chez ces peuples; il s'exprime ainsi: « Il arrivoit souvent » qu'une des femmes de Lacenta (chef de la Tribu), » étant indisposée, se faisoit saigner, ce qui se pratiquoit de cette manière: elle s'assuyoit absolument » nue sur une pierre dans la rivière; un Indien, armé » d'un petit arc, lançoit sur le corps de cette femme » de petites flèches aiguës, & qui sont mesurées de

» façon à ne pas pénétrer plus avant que ne le font
» ordinairement nos lancettes. Il ne cessoit d'en lan-
» cer que lorsqu'une de ces flèches avoit rencontré
» une veine & que le sang sortît un peu : alors les
» Indiens sautoient & couroient çà & là , en expri-
» mant par plusieurs gestes leur joie & leur triomphe.
» (Voyages , p. 28. »).

Waser étoit Chirurgien ; il délivra cette femme de ce procédé pénible , en la saignant à la façon des Européens , ce qui lui acquit beaucoup de réputation & lui mérita la protection de Lacenta , à qui il dut la vie , ainsi qu'un de ses compagnons.

Les Nègres de Juda se tiroient quelques gouttes de sang (obligation qu'ils avoient promis de remplir) & en arrosoient un trou fait en terre. (Barbot. Descrip. de la Guin.).

Les Siamois scelloient leurs conventions en buvant réciproquement le sang l'un de l'autre. (Relat. de la Coubère). Salluste dit que Catilina présenta à ses complices des vases pleins de vin & de sang humain.

Autrefois , lorsqu'un Russe manquoit à se blanchir d'une accusation , il étoit obligé d'ouvrir une veine sous la cuisse gauche d'un chien , & de sucer le sang jusqu'à ce que l'animal en mourût : s'il arrivoit qu'il vomît le sang , ou qu'il parût indisposé , il étoit déclaré coupable. (Voyage de le Brun , t. 1.).

(5) Voyez une observation que le Père Hennepin fait à ce sujet , lorsqu'il est envoyé en esclavage par les Indiens. (Nouv. Décou. d'un vaste pays , &c. p. 183).

§. PREMIER.

(6) Herod. L. 5. p. 197. Strab. L. 3. p. 234. L. 16. p. 1082.

C'est par un usage semblable que , de nos jours , on demande encore en Angleterre , à la première personne que l'on rencontre montée sur un cheval pie , un remède pour la coqueluche.

De-là peut être encore l'usage subsistant chez presque toutes les nations , de se demander : *Comment vous portez-vous ?*

(7) En Egypte , ces livres étoient déposés dans le temple de Vulcain. (Galen. de Comp. Medic. per genera , l. 5. c. 2. t. 13. p. 775. Edit. Charterii.). Un des plus anciens temples des Cabires , dont Esculape fut un des chefs , étoit à Memphis. Il étoit si respecté , qu'il n'y avoit que les prêtres à qui il fût permis d'y entrer. Cambyse entra dans ces temples & examina les statues. Elles étoient à-peu-près les mêmes ; toutes d'une forme bizarre , suivant les usages des Egyptiens : il les fit toutes renverser , & détruisit les temples. De l'Egypte , ce culte passa à Chanaan , en Syrie & de-là en Grèce. (Hérod. l. 3. c. 37. l. 10. p. 725. Euseb. &c.).

(8) Les Egyptiens & les Indiens étoient divisés en différentes classes , qui avoient leurs fonctions particulières ; ces fonctions étoient héréditaires dans les familles. On ne voit pas que cet usage ait existé ailleurs ,
excepté

excepté chez les Ibériens. (Mitol. de Briant. v. 3. p. 458. Strab. Hérod.).

(9) Hérodote , l. 2. p. 84, dit que la Médecine étoit divisée en plusieurs parties différentes , & qu'un Medecin n'étudioit jamais qu'une seule espèce de maladies. Chaque pays avoit quantité de Médecins ; les uns ne travailloient que sur les maladies des yeux , d'autres sur celles de la tête , des dents ou du ventre , d'autres enfin sur des maladies internes : les peuples devoient avoir fait quelques progrès dans les sciences avant de pouvoir ainsi diviser la Médecine. L'état de la Médecine peut être regardé comme le baromètre des sciences chez tous les peuples. Par-tout où les arts & les sciences auront fait des progrès , la Médecine sera particulièrement recherchée. Ceci rend raison du peu d'avancement de la Médecine en Europe jusqu'au dixième siècle. Il y avoit à peine un Medecin en Espagne ; Sanche-le - Gras , roi de Léon , fut obligé de faire un voyage à Cordoue en 956, pour se confier aux soins d'un Médecin Arabe , qui , quoiqu'il eût été mandé par le roi , avoit répondu que c'étoit à lui à venir le trouver. (Hist. anc. & mod. de Voltaire),

Aujourd'hui même les Médecins Espagnols ne peuvent pas guérir les maladies vénériennes , quoique ce soit le mal le plus commun chez ces peuples ; faute de secours , ils mènent une vie misérable , & périssent en peu de tems. (Voy. de Darlymple en Espagne & en Portugal, en 1774). J'ai lu ailleurs que , sous le règne de Jean Sobiesky , roi de Pologne , on ne put trouver

aucun Médecin dans ce royaume, lors d'une épidémie subite.

(10) Hérodote, parlant des Egyptiens, dit qu'ils se purgeoient tous les mois pendant trois jours consécutifs, afin de prévenir les maladies. Plusieurs nations orientales sont encore dans l'usage de pareils préservatifs; les Arabes, les Perses, les Chinois, & quelques autres nations de l'Inde s'appliquent extérieurement le *moxa*. (Kempfer, hist. du Japon, t. 3. p. 282. & suiv., où il donne un état des maladies où l'on se sert du *moxa*.) Les Péruviens se purgent & se saignent pour prévenir les maladies; ils se saignent aux cuisses, aux bras, aux poignets, aux sourcils & aux autres parties du corps avec une pierre tranchante. (Garcill. hist. des Incas, t. 1. l. 2. ch. 24. p. 206. & suiv. Heister. inst. Chir. t. 1. c. 1. 8. p. 443).

(11) Iliad. l. 1. Voyez la conduite de Palamède, qui étoit partisan de la fatalité, & qui, par cette raison, regardoit la Médecine comme odieuse à Jupiter. Il refusa de l'apprendre de Chyron. Il fut frappé comme d'un coup de tonnerre, lorsqu'il vit Esculape préserver le camp des Grecs, situé dans un pays mal sain, de la peste qui ravageoit toutes les villes de la Grèce & même Troie. Esculape ordonna de s'abstenir de viande & de faire beaucoup d'exercice. (Philos. heroic. c. 10. p. 710).

Les Indiens du nord de l'Amérique ont la plus grande confiance dans les rêves. « Leurs rêves, dit » Hennepin, sont autant de prophéties, de loix, » d'inspirations, de commandements dans leurs en-

» treprises , à la guerre , en paix , dans le commerce ,
 » à la chasse ; enfin ils les regardent comme des ora-
 » cles. Cela va si loin , que , si , par leurs rêves , il
 » leur est ordonné de commettre un assassinat ou
 » quelque autre mauvaise action , ils l'exécutent sur
 » le champ ». (Contin. d'une nouvel. décou. p. 66.
 Mœurs des Sauvages , t. 1. p. 362. Charlev. &c.).

(12) Les Américains , d'après les histoires modernes
 que nous avons de ces peuples , paroissent avoir acquis
 la connoissance des remèdes internes pour les contu-
 sions & les suites d'une chute qui peut occasionner
 une hémorrhagie du nez ; les peuples du Chili donnent
 une décoction de l'herbe *quinchimali* ; espèce de fan-
 toline ou de Cyprès nain : dans les hydropisies ils don-
 nent une décoction de l'écorce du *peumo* : pour les
 enflures du corps provenant du *licîi* , du *mansenillier*
 & des autres arbres vénéneux , ils donnent une pré-
 paration du *pellboqui* , espèce de liseron.

Ils se servoient aussi d'une espèce de cinnamomum ,
 à laquelle on peut appliquer la description de Virgile.
 (Georg. l. 2.).

« L'arbre égale en beauté celui que Phébus aime :
 » S'il en avoit l'odeur , c'est le laurier lui-même ;
 » Sa feuille sans effort ne se peut arracher ,
 » Sa fleur résiste au doigt qui la veut détacher ,
 » Et son suc du vieillard qui respire avec peine
 » Raffermit les poulmons & parfume l'haleine » ,

(Trad. de M. l'abbé de l'Île.)

Les Indiens se servent de cet arbre dans les céré-
 monies de la paix. Lorsqu'ils firent la paix avec les
 Espagnols , en 1643 , ils tuèrent plusieurs moutons

du pays, & plongèrent dans le sang une branche de cinnamomum, que le député des Caciques présenta au marquis de Baydes (le général Espagnol), en signe de paix. Moyse avoit adopté un usage semblable dans une circonstance différente. (Exod. c. 12. S. Paul aux Hebreux, c. 9. Voya. de Dufrezier, d'Ulon, &c.).

Les peuples de l'Amérique septentrionale ont eu, depuis un tems immémorial, une méthode particulière de guérir les fièvres & les autres maladies. C'est d'un remède extérieur que parle le Père Hennepin, qui publia ses voyages, il y a environ un siècle. Après qu'il eut été fait prisonnier par les Illinois & qu'il lui fut arrivé des malheurs sans nombre, un chef des Indiens l'adopta pour son fils. Il dit de ce guerrier :
« Mon nouveau père, voyant que je ne pouvois
» plus me lever sans le secours de deux ou trois
» hommes, fit faire un fourneau & m'y fit entrer tout
» nud avec quatre Sauvages. Ce fourneau fut cou-
» vert de peaux de bœufs; & l'on y mit des pierres
» à feu & d'autres pierres brûlantes. Ils me dirent par
» signes de retenir mon haleine de tems à autre &
» aussi long-tems que je le pourrois. Je la retins ainsi
» que les autres Sauvages qui étoient avec moi retin-
» rent la leur. Dès que ces Sauvages eurent laissé
» aller leur haleine, ce qu'ils firent avec beaucoup
» de force, Aguipaguetin (le chef des Indiens) com-
» mença à parler avec une voix de tonnerre. Les au-
» tres Indiens le secundoient en mettant leurs mains
» sur mon corps; ils le frottèrent en répandant beau-
» coup de larmes. J'étois presque sans connoissance,

» cela m'obligea de sortir du fourneau : en sortant ,
» j'étois si foible , qu'à peine eus-je la force de pren-
» dre mon habit de S. François pour me couvrir. Ce-
» pendant ils répétèrent cette opération trois fois la
» semaine , & à la fin je recouvrai ma première vi-
» gueur ; ma santé devint aussi bonne qu'elle l'ait
» jamais été ». (Hennepin , nouv. déc. d'un vaste
pays , p. 170 , 171. Voyag. d'Uloa , v. 5. l. 6. c. 6.
p. 421. Forster , Bosfu , &c.).

Le capitaine Cook étant à Othaïti , tomba malade.
Oberéa le fit frotter & masser pendant quelque tems
par ses femmes. (Voyag. de Cook par Hawkes-
worth).

L'usage des peuples de Surinam consiste particuliè-
rement en remèdes extérieurs. (Descrip. de Surinam ,
t. 1. c. 8. p. 83 & 84. Martir , Charlev. Recher.
Philos. &c.).

(13) La belle captive a versé dans ce vase un vin
délicieux ; elle y mêle du fromage de lait de chèvres
& la farine la plus pure. (Iliad. l. 55. p. 437).

(14) L'usage des enchantemens est très-ancien. Ils
consistoient en des sentences , des rîmes & en des
mots seuls. Quelquefois on les disoit à quelque dis-
tance du malade , & d'autres fois à son oreille.

Souvent ces mots étoient écrits sur du papier , sur
du bois & sur d'autres matières qu'on attachoit au
cou ou à quelque autre partie du corps. Le remède
rapporté par Sirenus-Samonicus , pour l'hémittitée ,
qui est une espèce de fièvre , consistoit à écrire sur

du papier le mot *abracadabra*, ainsi qu'il est écrit ci-après, & à l'attacher avec un fil autour du cou.

a b r a c a d a b r a,

a b r a c a d a b r,

a b r a c a d a b,

a b r a c a d a,

a b r a c a d,

a b r a c a,

a b r a c,

a b r a,

a b r,

a b,

a,

Les Juifs attribuoient une semblable vertu au mot *abracalan*, écrit de la même manière. (Buxt. Synag. Jud. Seld. *De Diis Syriis*). Les Turcs tirent ces mots du Koran. (Voyag. de Chand. en Grèce), les amulettes étoient appliquées sur toutes les parties du corps, en forme de bracelets ou de colliers.

Lorsque Ulysse fut blessé au genou par un sanglier sur le mont Parnasse, Homère dit :

« On banda le genou d'Ulysse : on chanta les chansons mystérieuses ; & la blessure, en se fermant ,
 » prouva le succès de ces enchantements ; le cours
 » de sa vie reprit sa route azurée ».

§ I I.

De la Chirurgie.

(15) Lorsque Eurypile fut blessé par une flèche ;
il s'adressa à Patrocle :

« O Patrocle ! sauve-moi un reste de vie. Ramène-
» ne-moi sous ma tente ; arrache le trait qui me
» déchire ; avec une onde pure , lave le sang qui
» coule de ma plaie ; applique sur ma blessure ces
» remèdes puissants qu'Achylles t'apprit à con-
» noître , & que jadis lui enseigna Chyron ».

(Iliad. L. II. v. 845).

« (16) A l'aide d'un fer sécourable , il dilate la plaie
» & retire la flèche ennemie ; avec l'onde pure , il
» lave le sang qui coule de la cuisse , broie dans ses
» mains une racine amère & l'applique sur la plaie.
» Soudain la douleur cesse , le sang s'arrête , & les
» chairs redeviennent fraîches & vermeilles ».

(Iliad. *ibid.* ad finem).

(17) Lorsque Ménélas blessa le roi Hécube devant
Troie , « Agenor retire le fer ; & du tissu d'une fronde
» que portoit un de ses soldats , il enveloppe la
» blessure ».

(Iliad. L. 13. p. 37).

(18) Machaon suce le sang , & applique
les remèdes que Chyron fit connoître à son père
Esculape.

(Id. L. 4. p. 130).

(19) Iliad. L. 13. 15. 9. Xénop. &c. Pausanias suppose que toutes les armes offensives & défensives étoient de cuivre ; il dit : « La lance d'Achylles fut » gardée dans le temple de Minerve ; les deux bouts » étoient de cuivre. L'épée de Mériion étoit dans celui » d'Esculape , à Nicomédie ; elle étoit entièrement » du même métal ».

(20) Environ vingt ans avant la première Olympiade , les Dactyles Idéens célébrèrent des jeux , & , soixante-dix ans après le déluge de Deucalion. (Sénec. Ep. 90. Clém. Alex. Strom. p. 401).

Suivant quelques auteurs , les Dactyles Idéens ne découvrirent le fer que 1406 ans avant J. C. , sous le règne de Minos , roi de Crète , environ vingt ans avant que Cérès vînt à Athènes & apprît à semer le bled , & 90 ans après que Cadmus eut apporté les lettres de Phénicie en Grèce & bâti la citadelle de Thebes. Il n'y a pas plus d'un siècle que le fer est connu des peuples de l'Amérique septentrionale. (Hennepin , &c. p. 182).

(21) De-là Juvenal dit dans sa satire :

. *Ecce furentis*
Bellonæ , matrisque Deum , chorus intrat & ingens
Semivir obs æno facies reveranda minori
Mollia qui ruptâ semit genitalia testâ.

(22) Exod. c. 4. v. 25. M. Dymond , membre de cette Société , qui a passé quelque tems sur les côtes d'Afrique , m'a dit que ces peuples étoient si habiles à se servir des pierres , qu'ils ouvroient une veine

avec autant de facilité qu'un Chirurgien d'Europe avec sa lancette.

Lorsque Cortez entra la première fois dans Zempoala , dans l'Amérique méridionale , cette ville étoit entièrement abandonnée ; les peuples n'avoient laissé dans leurs temples que quelques idoles , des couteaux de pierres , & quelques malheureux restes des victimes humaines.

Le Cacique de cette ville fut le premier qui prit le parti de Cortez , & le secourut contre l'empereur Montezume dont il étoit tributaire. De la Véga parle de la dextérité des Péruviens à saigner avec des pierres pointues. (Hist. des incas , v. 1. L. 2. c. 24. p. 206. Hennequin , p. 22. 101).

(23) Mœurs des Sauvages , t. 2. p. 370. Voyag. de la baie d'Hudson , t. 1. p. 108. Hist. des incas , t. 2. p. 49. Voyez aussi les Ouvrages modernes publiés par Hawkesworth , Cook & d'autres écrivains ; sur-tout la description des instruments du labourage. Hennepin , p. 142.

(24) Après la bataille de Platée , où les Grecs vainquirent Xercès , qui avoit lui-même vaincu à Micalé , les Perses donnèrent une rançon considérable pour le rachat de leurs captifs. Cependant la plus grande partie ne fut pas rachetée ; plusieurs devinrent les esclaves des citoyens , & leur donnèrent une leçon fatale d'orgueil & d'intolérance : d'autres furent envoyés aux mines d'argent en Attique.

M. Froger , ingénieur sous M. de Gennes , qui visita

l'Afrique il y a environ un siècle, dit de ces peuples, que leur but principal étoit de faire un grand nombre de prisonniers qu'ils n'échangeoient jamais, mais qu'ils distribuoient au service des officiers, ou qu'ils vendoient au profit du souverain.

Voyez encore dans Homère le traitement cruel d'Agamemnon envers Adrasfe son prisonnier, qui chercha en vain à racheter sa vie. Il dit :

« Agamemnon lui plonge son épée dans le sein ;
» il tombe renversé. Atride presse du pied le cadavre
» expirant d'Adrasfe, & retire son fer ensanglanté ».

L'histoire rapporte que quatre cents vingt des premiers guerriers de Sparte furent environnés par la flotte Athénienne ; plusieurs furent tués, & le reste se rendit à discrétion après un combat sanglant. On proposa de donner en échange de ces prisonniers les villes que Brasidas avoit prises. Cet offre ne fut point accepté.

(25) Achilles prit douze captifs Troyens qu'il immola aux manes de Patrocle. Il dit :

« Tout ce que t'avoient promis mes serments, je
» l'accomplis aujourd'hui ; les douze jeunes Troyens
» que je devois t'immoler, la flamme va les dévorer
» avec toi ». (Iliad. L. 23).

Il traita avec plus d'humanité les deux fils de Priam, qu'il rendit pour une rançon. Ceci cependant ne doit point être une exception à l'observation générale. Ils n'étoient point prisonniers de guerre, ils avoient été pris gardant les troupeaux de leur père sur le mont Ida.

(26) Lorsque Philippe de Macédoine , père d'Alexandre-le-Grand , eut gagné la bataille de Chéronnée , 338 ans avant l'Ere chrétienne , il donna un repas à ses officiers ; ivre de joie & de vin , il fut sur le champ de bataille insulter aux morts qui le couvroient. Aucun de ses courtisans n'osa lui parler d'une conduite aussi inhumaine ; le seul Démades , l'orateur , alors son prisonnier , s'adressa au prince , & lui dit : « La fortune t'a élevé au rang d'Agamemnon , & tu ne rougis pas d'agir en Thersite » ! Ce discours changea les dispositions de Philippe , & Démades fut comblé d'honneurs.

(27) Tacite , L. 4. Tite - Live , L. 2. Mœurs & coutumes des Romains , p. 287.

Dans les premiers tems de la République , c'étoit un article de la loi , « qu'on regardoit pour mort un homme fait prisonnier » ; mais lorsque les progrès des arts les eurent rendus plus indulgens à l'égard des prisonniers , il fallut employer deux fictions pour assurer leur propriété & permettre l'échange. L'une fut la loi *Cornelia* , & l'autre le *Jus post liminii*. (Elem. jur. civ. sec. ord. Paud. 11 , p. 284).

Les Nègres sont assujettis aux mêmes usages. On ne donne aucune rançon pour un prisonnier. Dès qu'un homme est pris à la guerre , on le regarde comme mort ; il l'est en effet pour sa patrie & sa famille. (Voyage du Ch. des Marchais , t. 1. Amér. de Robertson , v. 1. p. 480).

(28) Les canons ont été inventés vers l'an 1378. On ne s'en servit en Angleterre qu'en 1405 , au

siège de Berwick. Cependant on ne dit point qu'on se soit servi de canons ni même de fusils au combat d'Azincourt , en 1415 , où Henri V gagna une victoire complète. On peut donc douter du rapport de Rapin , de Carte , &c. qui disent qu'on s'en servit à la bataille de Cressy , en 1346 , & l'année suivante au siège de Calais.

Les Vénitiens sont les premiers qui les aient employés à la mer dans un combat contre les Génois.

(29) C'est une considération bien mortifiante pour l'humanité, dit un auteur célèbre , que la force ait toujours prévalu sur la sagesse. Les royaumes les plus civilisés de l'orient sont devenus la proie des vainqueurs barbares. Les Troiens qui étoient avancés dans les arts & les sciences , succombèrent à la fin sous la force supérieure des Grecs. Darius fut vaincu par les Macédoniens , commandés par le plus grand conquérant qui ait existé jusqu'au tems de Gengis-Kan , avec cette différence cependant , que celui-ci ne fit que détruire des villes , & que l'autre en bâtit plus qu'il n'en détruisit. La plus grande partie de notre hémisphère , jusqu'au mont Atlas , a été subjuguée par les barbares ; ils détruisirent l'empire romain dans le cinquième siècle ; ils conquièrent l'Espagne & tout ce que les Romains possédoient en Afrique ; ils vainquirent ensuite les Caliphes de Babilone. De l'autre côté des monts Taurus & Caucaze , à l'orient de la mer Caspienne , & des rives du Volga en Chine jusqu'à la zone glaciale , tout cet immense pays fut la conquête des anciens Scythes , appelés depuis Tatares ,

& par nous Tartares, de *Teteor Caufmo*, un de leurs princes les plus puissants. Mah-Moud qui conquit la Perse & l'Inde vers la fin du dixième siècle, étoit Tartare. C'étoit de la Tartarie que Gengis-Kan, le plus grand conquérant dont on parle, sortit vers la fin du douzième siècle pour conquérir l'Inde, la Chine, la Perse & la Russie. Batou-Kan, un de ses fils, porta ses conquêtes jusqu'aux frontières d'Allemagne. Tamerlan qui subjuga une aussi grande partie de l'Asie, étoit un Tartare & même un descendant de Gengis-Kan. Les peuples qui maintenant habitent ces déserts, n'ont aucune espèce de connoissances; ils savent seulement que leurs ancêtres ont conquis l'univers.

Le luxe énerve le corps; les peuples les plus adonnés à la mollesse ont été la conquête des barbares la plus facile. Kouli-Kan disoit que ceux qui possédoient le plus d'or, étoient les moins accoutumés à l'usage du fer.

Depuis la découverte des canons & de la poudre, la force du corps est devenue moins nécessaire au succès d'une entreprise, que l'intelligence de l'esprit. La guerre, qui étoit un travail d'Hercule, est devenue une science. L'on opposeroit en vain à la bouche d'un canon dirigé avec art, la puissance des Cyclopes, la vigueur des barbares ou la force des Géants; c'est-là ce qui fait triompher la science de l'ignorance, & ce qui lui assure un asyle certain chez les nations policées. Une action se décide maintenant avec beaucoup moins de carnage que chez les An-

ciens. Le maréchal de Saxe calculoit , à peu de chose près , la durée d'une action d'après la décharge de cent mille fusils. On trouve la même chose dans l'histoire des guerres de Fecquière , & sur-tout dans les mémoires de Sully. L'artillerie entière d'une ville étoit braquée sur Sully un jour qu'il alla en découverte : les boulets qui frapportoient la terre , en avoient jeté sur lui une si grande quantité , qu'à peine le reconnut-on lorsqu'il arriva au camp ; cependant il échappa au danger.

Ce fut sous le règne de Louis XII & sous Ferdinand-le-Catholique qu'on découvrit une façon terrible de se servir de la poudre à canon pour la destruction du genre humain. Dans le commencement du seizième siècle , Pierre de Navarre , soldat de fortune , qui devint un grand général chez les Espagnols , découvrit l'usage des mines , & en fit l'essai sur les François. (*Œuvres de Voltaire*).

On parle des armes à feu dans la traduction du code des loix de Gentoo , par Haldé , comme d'une découverte des Anciens ; mais on n'en donne pas plus de preuves que de leur calcul énorme de l'âge du monde. Bérofe le Chaldéen , Manethon & d'autres écrivains ont débité les mêmes extravagances sur l'ancienneté du monde : celle des Chinois , dont les auteurs parlent si souvent , est à la fin expliquée par les annales de ce pays , qui sont maintenant à Paris dans la bibliothèque du Roi. (Voy. les mémoires sur l'histoire , les sciences , les arts , &c. publiés par les missionnaires de Pekin).

Je regarde cette découverte de la poudre à canon par les Anciens , comme chimérique & sans fondement , quoique appuyée par un ingénieux écrivain (M. Dutens) dans ses recherches sur l'origine des découvertes.

(30) La boussole a été inventée en 1229 , & éprouvée en 1302 par Flavia Giova ou Goia , Napolitain , qui distingua la pointe aimantée par une fleur de lys , armes que portent les rois de Naples , comme descendants de la Maison de France. La première époque où l'on se soit servi du compas , est sous Edouard III. Un moine de la province de Norfolk , nommé *Lynna* ou *de Lynn* , astronome éclairé , eu égard au tems où il vivoit , pénétra jusqu'en Islande , & leva quelques cartes de la mer du nord , dont on fit ensuite usage sous Henri VI.

Les Croisades avoient excité en Europe un esprit d'entreprises. La découverte du compas donna des vues plus étendues par l'acquisition d'un nouvel hémisphère , aidée du génie de Colomb. L'empire des mers fit naître une liaison avec des peuples jusques alors inconnus. Les voyages devinrent l'esprit des nations , & augmentèrent les connoissances. C'est le commerce général & la liaison intime de chaque peuple qui ont donné à l'Europe cette supériorité soudaine sur les peuples de l'antiquité. La différence des caractères a fait naître de nouvelles combinaisons qui toutes ont contribué aux progrès des arts & des sciences : l'imagination vive des Italiens , l'esprit des François , la pénétration des Anglois & l'activité des

Allemands ont servi à découvrir des pays & des peuples jusques alors ignorés.

§ I I I.

Des Accouchements.

(35) Dans quelques parties de l'Afrique, lorsque les Nègres prenoient des femmes enceintes, ils leur ouvroient le ventre afin d'avoir le plaisir de mettre l'enfant à mort. (Bosman. Le Ch. des Marchais).

Un Nègre jaloux de sa femme pendant sa grossesse, prend l'enfant aussi-tôt après sa naissance, l'écrase & le jette aux chiens. (Voy. de Brue).

Dans le royaume de Benin en Guinée, lors de la naissance de deux jumeaux, un & quelquefois tous les deux sont sacrifiés. (Bosman. Let. 21. p. 447).

(32) Bancroft. Hist. de la Guyanne, p. 330. Hennepin, p. 87.

Dans quelques pays, lorsque les femmes sont accouchées, les maris se mettent au lit pendant quelques jours, & l'on a pour eux les mêmes soins que s'ils étoient réellement malades. (Biet. Voy. de la terre équ. Du Tertre, Lafitau, &c.).

L'usage que les hommes avoient de se mettre au lit après les couches de leurs femmes étoit très-ancien en Espagne & dans d'autres pays. (Diod. Apoll. Strab.).

Mulieres cum pepererunt, suo loco viros decumbere jubent, eosque ministrant. (Marc. P.) Les Jésuites disent que le même usage existoit dans la province de Kardan & dans les autres parties de la Tartarie. Quelques voyageurs rapportent le même trait de quelques

Indiens

Indiens du nord de l'Amérique. (Fröger, Boulanger, Merolla, Kolben, &c.).

Fermin, dans sa description de Surinam, dit, page 81. ch. 8. t. 1 : « Il est à remarquer que, » lorsqu'une d'elles (femmes) vient à accoucher, » à peine a-t-elle mis au monde son fruit, qu'elle se » transporte à la rivière ou à la crique la plus voisine » pour le laver ; & elle-même s'y lave tout le corps : » pendant cette opération, le père de l'enfant se met » dans le *hamac*, & y reste environ six semaines pour » se reposer des peines qu'il s'est données à procréer » ce nouvel être. Pendant tout ce tems l'accouchée » doit avoir tout le soin du ménage ; on le visite & » on lui témoigne qu'on prend beaucoup de part à » ses incommodités. Toutes les femmes, il est vrai, » ont une grande facilité à accoucher ; & pour peu » qu'il se présente la moindre difficulté, elles ont » recours au suc d'un certain arbre qui leur procure » une heureuse délivrance ».

Il ajoute au chapitre 12, p. 130 : « J'ai vu même » une Nègresse qui, pour avoir commis une faute » punissable, reçut, cinq ou six heures avant son » accouchement, plus de cinquante coups de fouet » sur les fesses, ce qu'assurément nous regarderions » comme contraire à toutes les loix de l'humanité, » & n'en accoucha pas moins heureusement ».

L'auteur rapporte ce trait avec beaucoup de sang-froid, & ailleurs il cite la bible pour prouver la propriété des esclaves. Il rapporte aussi l'observation sur l'usage de laver les enfans comme citée par le

Docteur Bancroft, (Charlev. Hist. du Parag. Recher. phil. sur les Amér.).

Le père Martir , dans la septième déc. adressée à Sforce, duc de Milan, dit à ce sujet : « Lorsque les
» femmes voient arriver le tems de mettre leur enfant
» au monde , elles vont dans le bois voisin ; & ser-
» rant avec leurs mains les branches de quelques ar-
» bres , elles sont délivrées sans le secours d'aucune
» sage-femme. La mère prend l'enfant dans ses bras
» & court le porter à la rivière la plus proche ; elle
» s'y lave elle-même & plonge son enfant dans l'eau.
» Elle retourne ensuite chez elle sans pousser la
» moindre plainte, & donne à tetter à son nouveau
» né : ensuite , suivant l'usage , elle se lave plusieurs
» fois par jour, ainsi que son enfant ».

L'ingénieur J. Strange , éq. dit , dans la relation de son voyage en Dalmatie , « que la grossesse &
» l'accouchement de ces femmes paroîtroit très-ex-
» traordinaire parmi nous , où nos dames souffrent
» autant malgré le soin & la circonspection que l'on
» a avant & après le travail. Au contraire , une
» femme de Morlaquie ne change jamais de nour-
» riture & n'interrompt point ses travaux ordinaires
» lors de sa grossesse. Souvent elle accouche dans les
» champs , dans les chemins & sans aucune aide ; elle
» prend son enfant , le lave dans la première eau
» qu'elle trouve , revient à la maison & le lendemain
» reprend ses occupations ordinaires. L'usage de la
» nation de laver l'enfant nouveau né dans de l'eau
» froide , est invariable ».

Les Anciens étoient dans l'usage de laver les enfants dans de l'eau dès qu'ils venoient au monde , d'où Callimaque a dit , en parlant de la naissance de Jupiter :

« Aussi-tôt que tu fus né & que tu vis la lumière ,
» ta mère chercha l'eau claire d'un ruisseau pour
» purifier le corps d'un fils qu'elle chérissoit ».

Lycophron , dans son récit du meurtre de Cilla & de son fils Munitus , qui fut effectué dès que l'enfant vint au monde , dit qu'ils moururent avant que l'enfant eût été lavé.

Les Lacédémoniens baignoient leurs enfants nouveaux nés , non dans de l'eau , mais dans du vin , afin d'éprouver leur tempérament & leur complexion. (Plut. Vie de Licu.). Toutes les nations sauvages & autres ont adopté différentes coutumes lors de la naissance des enfants , ou peu de tems après. L'usage de la circoncision qui prit naissance chez les peuples orientaux , où quelques cérémonies semblables se sont répandues dans presque toutes les parties du monde mais par-tout où le christianisme a été professé , ce procédé douloureux a succédé celui de répandre sur l'enfant de l'eau bénite & de lui faire une croix sur la tête.

Les Indiens des bords du Gange se servent de l'eau de ce fleuve pour se purifier. (Cérém. relig. de Picart.) Le Brun dit des Turcs qui font usage de l'eau dans leurs cérémonies : « Ils portent pour cet effet tous les jours avec eux un petit pot de cuivre étamé » . (Voyag. au Levant , p. 43). Même aujourd'hui ils ont

pour le Nil la même vénération que les Juifs avoient pour le Jourdain , ou que les Indiens ont pour le Gange.

(23) Les deux grandes rues (de Palerme) se coupent dans le centre de la ville , où elles forment une jolie place , appelée *Ottangolo* , ornée de maisons élégantes & uniformes. Du centre de la ville on voit la longueur de ces rues & les quatre grandes portes. La porte Félice , qui surpasse les autres en beauté , donne sur le *Marino* , promenade délicieuse qui est un des plus grands plaisirs de la noblesse de Palerme. Au milieu on a élevé un temple élégant qui , pendant l'été , sert d'orchestre ; & , comme dans cette saison les habitants sont obligés de faire de la nuit le jour , le concert ne commence qu'à minuit : alors la place est couverte de voitures & de gens à pied ; pour favoriser l'intrigue & le plaisir , un ordre défend que personne , de quelque qualité que ce soit , porte une lumière avec elle. Les flambeaux sont éteints à la porte Félice , où les domestiques attendent le retour des voitures. Cette assemblée reste pour l'ordinaire une ou deux heures dans la plus grande obscurité , à moins que la lune , plus chaste , ne vienne les distraire : le concert finit à environ deux heures ; alors les maris vont rejoindre leurs femmes & retournent à la maison. Cette institution , dit l'auteur , quel qu'en soit l'effet , ne cause jamais de scandale. Jamais un mari n'est assez ridicule pour défendre le *Marino* à sa femme ; & les femmes sont si prudentes & si circonspectes que , pour éviter toute insulte

elles se mettent sous le masque. (Brydonc. Voyag. en Sicile & à Malthe. Lett. 21).

(34) Aithye paroît être une espèce de poule d'eau. Un oiseau de cette nature se trouve dans les sculptures des Egyptiens que l'on a copiées, sur-tout parmi les gravures de l'obélisque de Pamphylie. Cet oiseau étoit sacré, comme on peut le voir d'après les personnages qui portoient son nom, ou un nom composé de celui-ci. Minerve avoit le titre d'Aithye, & les noms d'Orithye, d'Idithye & d'Ilithye viennent de cet hyéroglyphique. La dernière étoit la déesse des accouchements, par conséquent la même que Lucine & Diane, la même aussi que Vénus Lubentia qui naquit de la mer. Lorsque le poëte feint qu'Ulysse est prêt de périr dans l'océan, & qu'il se débat contre les flots; lorsqu'il fait venir Leucothoé qui s'intéresse à son sort, il la fait paroître sous la figure de cet oiseau. (Odyss. Anal. de Briant.).

(35) Ta mère a prié Lucine de diminuer ses douleurs & de lui donner un prompt secours; elle est venue & a fait cesser ses peines: ta naissance a été aussi facile que ton règne.

(36) Les Anciens avoient adopté plusieurs moyens de procurer des couches aisées, en outre leurs prières aux dieux; les uns tenoient dans leurs mains des branches de palmes en marque de joie & de triomphe, & comme l'emblème d'une personne qui passe d'une grande affliction à la prospérité. (Homère).

Colomb, dans son second voyage à S. Domingue observe que la plupart des Caciques avoient trois

pierres qu'ils adoroient , ainsi que leurs peuples. Ils croyoient qu'une de ces pierres étoit utile aux femmes pendant l'enfantement. (Le P. Martir. de nov. orb. Dec. 1. L. 9. p. 53).

Les Athéniens avoient une grande vénération pour l'olivier ; usage qui paroissoit très-ancien. (Paus. Lyc. Anal. de Briant).

Le célèbre Boyle croit avec Helmont & Panarole que le foie d'anguille procure d'heureuses couches. En Perse , quand une femme est près d'accoucher , les maîtres d'école donnent congé à leurs écoliers , & les oiseaux qui sont en cage ont la liberté de sortir.

Quand les femmes de Maroc sentent les douleurs de l'enfantement , les voisins choisissent cinq écoliers ; ils attachent quatre œufs aux coins d'une serviette , que ces enfants portent dans les rues en chantant. (Le P. Charlev. Hist. de la N. France).

A Socotora , lorsqu'une femme est sur le point d'accoucher , le mari fait du feu à la porte de sa cabane , & crie à haute voix que sa femme va mettre un enfant au monde. (Dav. t. 5. Maff. L. 3. Ofor. L. 5). Parmi quelques tribus de Sibérie , lorsqu'une femme est accouchée , le mari prend le placenta , le fait bouillir ou rôtir , & s'en régale avec ses parents ou ses amis. (Voyag. de Gmélin.)

En Angleterre , quand un enfant vient au monde avec la coëffe ou l'amnios sur la figure , on conserve cette coëffe avec un soin particulier. Plusieurs croient que celui qui la possède ne peut jamais se noyer & que sa maison ne sera jamais brûlée. On se persuade

aussi que son état de sécheresse ou d'humidité annonce si l'enfant est bien ou mal.

(37) Exod. ch. 1. v. 56. On peut croire d'après les mots dont Moïse se sert, que les sages-femmes des Egyptiens avoient quelques machines pour faciliter l'accouchement. C'étoit probablement une espèce de chaise sur laquelle on plaçoit la mère dans l'instant des douleurs. Le mot hébreu *Abenain*, en latin *Sellas*, est susceptible de plusieurs interprétations : ce qui confirme le sens de ce mot, c'est que les Médecins qui ont écrit, parlent souvent d'une espèce de chaise qui facilitoit la délivrance. (Voy. Suidas, voce *Δοξαίσι δισφοί* Goguet orig. des loix).

(38) Le Docteur Hawkesworth a fait plusieurs réflexions philosophiques à ce sujet & sur la danse des peuples d'Otaïti, dans son histoire des derniers voyages à l'Amérique méridionale. Voyez aussi les voyages d'Uloa, le P. Hennepin, Brue, Coréal, Léry, Gemelli, Carreri. L'esprit des usages & des coutumes, art. pudeur, &c. t. 2. &c. &c.

§ I V.

De l'Anatomie.

Les herbes, les plantes & les fruits furent les premières offrandes des Anciens. Lorsque les Egyptiens alloient dans leurs temples célébrer quelques cérémonies, ils portoient une poignée de l'herbe *Agrostis*, en mémoire du grand usage qu'en faisoient leurs ancêtres. (Théop. Euseb. Bianchini. Hist. univ.). Il y a

eu aussi un tems où les libations ne se faisoient qu'avec l'eau , le vin n'étant point connu. On offrit ensuite du miel , du lait , de l'huile , du vin , de la fleur , & enfin des animaux , lorsque les hommes en eurent fait leur aliment ordinaire.

(40) Les peuples de Dannemarck sur-tout immoloient tous les ans un enfant & l'enterroient sous un autel , qu'ils adoroient comme un idole ; car ils n'avoient ni statues ni images. (Porphr. Isai. Briant).

(41) Amestris , femme de Xercès , enterra douze personnes sous sa tombe. (Plut. *Περὶ Δεισιδαιμονίας*). Chez presque tous les peuples de l'Amérique , lorsqu'une personne de distinction meurt , on immole à ses funérailles plusieurs de ses favoris & de ses femmes. (Charlev. Hist. du Parag. Bossu, Recher. philos. Garcill. *De solis*).

Bosman , dans la description de la côte de Guinée , dit qu'il vit douze personnes sacrifiées de la plus cruelle manière.

(42) Clem. Alex. Les Lacédémoniens offroient de même des victimes à Mars , à la fête de Diamastigose ; les enfants de Sparte étoient fouettés à la vue de leurs parents devant l'autel de Diane Orthie , avec tant de cruauté , que souvent ils expiroient sous les coups. (Plut.).

Dans des tems plus modernes , le cruel Muley Ismaël eut deux cents enfants. Une nourrice en apporta un devant lui ; cet enfant , en caressant Muley , mit par hasard sa main sur sa barbe : Muley le saisit

par les pieds & lui cassa la tête contre le marbre de la cheminée.

A Quilacara , dans la province de Travancor , le peuple sacrifie souvent sa vie volontairement , & les crieurs d'Amok se coupent la chair en lambeaux jusqu'à ce qu'ils expirent. (Picart. Cérém. relig.).

Les femmes des Hotentots se coupent une phalange d'un doigt à chaque fois qu'elles deviennent veuves. Les peuples de la Californie qui vivent dans un autre hémisphère , & presque à l'autre extrémité du globe , & qui par conséquent ne peuvent pas être les copistes des Hotentots , ont absolument le même usage , malgré les efforts faits , pour abolir cette coutume , par les Jésuites , qui trouvoient fort à propos que leurs esclaves eussent tous leurs doigts. (Recher. phil. Poyart. Hist. de Loango , &c.).

(43) Les Romains se sacrifioient aux dieux infernaux , & forcèrent d'autres peuples de se soumettre à cette loi cruelle. Nous lisons dans Tite-Live que , sous le consulat d'Æmilius Paulus & de TERENCE VARRON , deux Gaulois , un homme & une femme , & deux Grecs furent enterrés vivants dans le marché aux bœufs , où l'on avoit fait une place pour les recevoir ; place qui , auparavant , avoit servi au même usage. Plutarque rapporte le même trait , quelque tems auparavant , sous le consulat de Flavius & de FURIUS. (T. L. Plut. Briant. L'abbé Millot.)

Dans l'Orient , quantité de dévots Indiens se sont fait connoître en se jettant eux-mêmes sous les roues

du char de l'idole Jagonaut. (Sir. J. Mandev. Gasparo Bal. Volt. Hist. Nat. anc. & mod.).

(44) Clem. Alex. Plut. L'usage des combats cruels & sanglants des gladiateurs a été une des sources les plus considérables de la destruction du genre humain, si l'on en excepte cependant les persécutions de la religion. Quatre ont détruit plus de monde qu'il n'y en a maintenant dans les trois royaumes de la Grande Bretagne, sur-tout celle des Manichéens, par l'impératrice Théodore, de la S. Barthelemi, la guerre sainte d'Irlande & la croisade de Montfort. (Volt. Evang. du jour. v. 6).

(45) Olai Wormii monumenta Danica. L. 1. ch. 5.
 « On célébra ici un sacrifice annuel qui dura neuf
 » jours. Pendant ce tems on immola des animaux de
 » toute espece, mais sur-tout des hommes en grand
 » nombre ». (Hist. des nat. sept. d'Olaus-Magnus).

(46) L'usage d'immoler des victimes humaines a existé aussi en Europe. Harold, fils de Gunild, premier du nom, sacrifia deux de ses enfants, afin d'obtenir une tempête qui dispersât la flotte de Harold, roi de Dannemarck.

(47) Quelques-uns des peuples des Gaules fendoient les victimes d'un coup de hache. (Strab. L. 4). Les Celtes plaçoient la victime sur un billot ou sur un autel, la face tournée vers le ciel. Ils lui perçoient le *sternum* avec une épée; alors, la jettant à terre, ils tiroient leurs présages de l'effusion de son sang & de ses convulsions, lors de son agonie. (Diod. L. 5. p. 308. Les peuples de l'Amérique, suivant le rap-

port de tous les écrivains , surpassent toutes les nations de l'antiquité , par leurs cruautés envers leurs prisonniers. Quelquefois , sur-tout chez les peuples méridionaux, ils les immolent après les avoir caressés & leur avoir donné des femmes pour les servir & les consoler. Le jour marqué pour le sacrifice , les peuples victorieux s'assemblent , le captif est amené avec une grande pompe : on le tue d'un coup de massue ; lorsqu'il tombe , les femmes prennent le corps & l'habillent pour la fête. Ils versent du sang sur leurs enfants , afin de faire naître dans leur sein une haine implacable pour leurs ennemis. Tous se rassemblent & mangent la chair avec une voracité & une joie étonnante. La cruauté des Indiens du nord de l'Amérique , envers les prisonniers , est infiniment plus grande. Le simple récit suffit pour remplir l'ame d'horreur ; plusieurs écrivains en ont parlé : & le Docteur Robertson la dépeint avec les couleurs les plus vives. (Hist. de l'Amér. v. 1. p. 59). Un chef de voleurs de Sibérie accordoit le pillage à ses compagnons , & se divertissoit à faire souffrir les infortunés qui tomboient entre ses mains ; il les déshabilloit , les attachoit à un poteau , leur ouvroit la poitrine du côté droit : les convulsions où il voyoit ces victimes paroissoient lui faire le plus grand plaisir. (Voya. de l'abbé Chappe).

(48) Lambert, Hist. des peuples, L. 13. Garcillasso dit que , lorsque Hyaina Capac fut à l'extrémité, il ordonna que son corps fût ouvert , & qu'on portât ses entrailles dans une autre province. (V. 2. L. 9. c. 15. p. 414).

(49) Malheureux sont ceux qui tombent au pouvoir des peuples du Chili, dit du Frézier; car ils leur arrachent le cœur qu'ils mettent en pièces, & se vautrent dans leur sang comme des bêtes féroces. S'il arrive qu'ils prennent une personne de distinction, ils mettent sa tête sur la pointe d'une pique, se servent du crâne pour boire & le gardent comme un trophée. Le P. Hennepin fait la même remarque dans son histoire d'une nouvelle découverte. (Voyage autour du monde. Lettre des Jésuites).

Dans quelques contrées de l'Est on se servoit des crânes en forme de plats; à Sumatra ils servoient de monnoie. Les Indiens de la Floride, à l'issue d'une bataille, coupent les bras & les jambes à leurs prisonniers, & les conservent dans leurs cabanes en marque de triomphe. Les anciens Thraces coupoient la tête des prisonniers qu'ils avoient faits dans une bataille, la suspendoient en l'air, chantoient & dansoient autour de ces trophées. Le roi des Huns tua dans un combat le roi d'Yve-Chi; son crâne lui servoit de tasse dans toutes les grandes cérémonies. (Hist. anc. des peuples de l'Eur. t. 3).

(50) Plusieurs voyages dans les mers du Sud donnent les preuves les plus convaincantes de l'existence des Antropophages, sur-tout à Bolabola & à la nouvelle Zélande. (Hawkesworth, Parkinson, Cook).

Lorsque les Européens découvrirent l'Amérique, l'usage de manger les captifs étoit général.

Lorsque le cacique de Zempoala eut offert son amitié aux Espagnols, l'empereur Montézume exigea de

lui qu'il sacrifiât vingt Indiens aux dieux, en expiation de son crime. (De Solis, L. 2. ch. 9 & 11.) Le même écrivain, ch. 12, donne la description d'une fête à Zempoala, où les Indiens célébrèrent un sacrifice de sang humain. Ces malheureuses victimes furent ensuite mises en pièces & vendues : on les recherchoit & on les achetoit comme une nourriture sacrée.

Les Espagnols, en allant de Tlascala au Mexique, délivrèrent plusieurs prisonniers qui devoient mourir à des jours de fête. Ces captifs étoient gardés & nourris avec soin, afin d'être en état d'être servis sur leurs tables. (L. 3. c. 3). A Cholula, les Indiens, avant d'attaquer les Espagnols, sacrifièrent dans le grand temple de la ville dix enfants des deux sexes. (L. 3. ch. 6.) Quelques historiens disent que l'empereur Montézume sacrifioit tous les ans à ses idoles environ vingt mille captifs & d'autres victimes qui étoient ensuite servies sur sa table & sur celles des nobles. On assure que, dans un des temples près de Mexico, les murailles avoient un pouce d'épais de sang humain, & qu'il y en avoit un pied sur le plancher. Les prêtres alloient tous les jours dans ces temples, & n'y laissoient entrer que des personnes de distinction : lorsqu'il y en alloit quelqu'une, ils étoient chargés d'immoler des victimes humaines. Le premier temple où étoient leurs deux principales divinités, *Vixtlipuztli* & *Zercatlipucatl*, étoit une espèce de théâtre, au haut duquel on avoit placé soixante-dix pieux, à la distance de cinq pieds les uns des autres.

Chaque de ces pieux avoit des rayons du haut en bas, & ces rayons en avoient d'autres qui y étoient attachés. A chacun de ceux-ci pendoient cinq crânes percés aux tempes; on en a compté jusqu'à 536,000. (Hist. des voy. & des conq. des Castillans). *Vixtlipuztli*, le dieu de la guerre, étoit le plus révééré. On lui sacrifioit, toutes les semaines, de jeunes garçons & de jeunes filles; on leur ouvroit la poitrine pour avoir le cœur, que l'on offroit à cet idole. Les Mexicains avoient en outre environ 2000 idoles.

L'abbé Poyart, dans son histoire de Laongo, & des autres royaumes d'Afrique, croit qu'on n'immo-
loit point de victimes aux rois de Laongo; Robert-
son croit de même que le nombre des victimes im-
molées au Mexique est beaucoup exagéré par les écri-
vains Espagnols: il cite Stadius, Lery, les lett. édif.
la Condam., du Tertre, du Mont, &c.; mais il
paroît s'en rapporter aux recherches philosophiques,
comme le meilleur ouvrage à cet égard. Gemelli
Carreri dit qu'on immoloit tous les ans aux dieux du
Mexique 20,000 victimes.

Quatre prêtres tenoient les pieds & les mains pen-
dant qu'un cinquième ouvroit la poitrine & ôtoit le
cœur qu'on sacrifioit à l'idole. Un sixième prêtre
soutenoit la tête de cet infortuné; on lui avoit placé
auparavant les épaules sur une pierre pointue. (Voya.
autour du monde, t. 6. c. 6). La partialité des écri-
vains rend toujours les histoires douteuses. Voltaire,
dans son histoire de l'Angleterre, au seizième siècle,

dit que les portes de Londres étoient chargées de crânes humains , comme les murs de Mexico.

Lorsque Cortez fut à Yucatan , il rencontra Jérôme de Aguilar , Européen , qui , avec son esclave Marina , contribua beaucoup au succès de son entreprise contre le Mexique. Aguilar avoit été envoyé à Hispaniola pour chercher des hommes & des munitions ; il fut jetté sur les côtes de la Jamaïque : il se mit dans la chaloupe avec vingt autres personnes ; & , après avoir beaucoup souffert , ils abordèrent à Yucatan. Ils tombèrent entre les mains d'un Cacique qui en sacrifia six sur le champ à ses idoles , les mangea ensuite. Aguilar & les autres furent mis dans une cage de bois pour servir à d'autres fêtes ; mais ils réussirent à s'échapper.

Les peuples du Brésil font un monceau des têtes de leurs prisonniers de guerre , & ont beaucoup de plaisir à les montrer à leurs ennemis. Les os des jambes & des bras leur servent à faire des flûtes , & les dents à faire des colliers. (Voyag. de Léry).

Les grands de Cupang , dans l'isle de Timor , attachent à des morceaux de bois , au haut de leurs maisons , les têtes des ennemis qu'ils ont tués de leurs propres mains. (Voyag. de Dampierre).

Atkins dit que les peuples d'Akim ont leurs maisons pavées de crânes ; & Lamb rapporte que le roi de Juda , en Guinée , avoit deux palais pavés de la même manière. Chaque de ces palais est aussi grand que le parc de S. James , environ un mille & demi de circonférence. Les anciens Celtes conservoient dans

leurs maisons les crânes de ceux qu'ils avoient vaincus dans un combat singulier ; ils avoient un soin particulier de les montrer aux étrangers. (Hérod. L. 4). Soliman Bacha attaqua, en 1539, les Portugais qui s'étoient fixés dans l'Inde ; il fit trancher la tête à 546, & les envoya en présent au Grand Seigneur. (Hist. des voy. de l'abbé Prévost).

Cette espèce d'anatomie paroît ancienne & générale ; elle existe encore chez quelques peuples de l'Est : l'histoire dit que Tamerlan bâtit une pyramide des têtes de ses ennemis.

En Cochinchine, lorsqu'un soldat est condamné à mort pour crime de haute trahison, il est attaché à un poteau, & tous les soldats viennent en couper un morceau. (Relat. de Rhodes). L'usage de trancher la tête est très-ancien chez quelques Indiens ; les Européens même y ont donné plusieurs fois lieu : les Anglois ont offert jusqu'à cent livres sterling pour la tête d'un Indien. (Hist. de la colon. de Massachusetts-Bay, par Hutchinson).

Les Huns parlent avec la plus grande joie du nombre des ennemis qu'ils ont tués ; & , ce qu'ils regardent comme le premier de leurs ornements, ils attachent les crânes de ceux qui ont tombés sous leurs coups aux mors de leurs chevaux.

Il n'y avoit pas long-tems que les incas du Pérou avoient aboli le cruel usage des victimes humaines, lorsque les Espagnols y abordèrent ; & encore n'avoit-il été aboli qu'avec beaucoup de difficulté dans quelques provinces, sur-tout à Hanco-Hécalla ou Vilca.

Garcillaso

Garcillasso dit dans son histoire des incas , t. 2. L. 4. ch. 15 : « Les habitants sacrifioient des enfants à leurs » dieux dans leurs fêtes principales ». Il ajoute : « Ils » ne quittèrent qu'à regret leur abomination , parce » que le diable leur avoit mis dans l'esprit que cette » manière d'immoler des enfants lui étoit le sacrifice » le plus agréable ».

Un autre écrivain rapporte que les Indiens de Tapéacac , qui se liguèrent avec les Américains contre Cortez , surprirent douze Espagnols qu'ils sacrifièrent à leurs dieux & qu'ils mangèrent ensuite. Les braves Tlascalans , après leur défaite , craignoient & respectoient Cortez ; ils lui envoyèrent en présent cinq esclaves , & lui dirent : « Si tu es un dieu rigoureux , avide » du sang & de la chair des hommes , gardes ces cinq » esclaves que nous t'envoyons , & nous t'en en- » verrons davantage ». C'étoit un usage reçu chez les Indiens de vendre des enfants pour les sacrifices. (Cortez. Conq. de la nouv. Esp. Herrera). Cette idée paroîtra se confirmer , si l'on compare l'appétit des Espagnols à celui des Indiens. Les premiers furent fort surpris , lorsqu'ils en firent la remarque non seulement aux isles , mais encore dans plusieurs parties du Continent ; la tempérance des Indiens excédoit de beaucoup celle de l'hermite le plus sobre , & les Espagnols parurent aux Américains d'une voracité insatiable. Ils disoient qu'un Espagnol mangeoit plus de viande en un jour que n'auroient fait dix Indiens. (Charlev.). Labat dit que les Caraïbes mangent la chair humaine. Il ajoute qu'ils préfèrent celle d'un Anglois

à celle d'un François ou d'un Espagnol, comme plus délicate & plus agréable au palais. Le *goulou de mer*, dit-il, donne la même préférence aux Anglois; il en attribue la cause à la forte transpiration des Anglois, & non à la blancheur de leur peau, ce qui les a long-tems distingué des autres nations. Dans les croisades, tems où tous les peuples de l'Europe se trouvèrent réunis, les Anglois étoient remarqués à la blancheur de leurs mains : supériorité qu'ils ont encore sur tous les autres peuples du monde.

Les Irocois préfèrent la chair du cou; les Caraïbes celles des cuisses & des jambes. (P. Martir). Ils ne mangent jamais les femmes ni les filles : les chiens que les Espagnols employèrent contre les Indiens, avoient le même égard pour le sexe. (Rech. philos.).

Les peuples du nord de l'Amérique ont un proverbe qui dit que, "un ennemi est agréable au goût".

Tel étoit le systême des barbares de l'Europe; le P. Daniel rapporte que, lorsque le corps de Coligni, tué le jour de la Saint-Barthelemi, fut pendu au gibet de Montfaucon, Charles IX fut repaître ses yeux de ce spectacle, & dit que le corps d'un ennemi mort avoit toujours une odeur agréable; tel fut le discours de l'empereur Vitellius : "*Qui abhorrentes quosdam*
"*cadaverum tabem, detestabili voce confirmare ausus*
"*est : optimè olere occisum hostem, & meliùs civem*". (Suet. in Vitell.). A Paris on dévora la cervelle & le poulmon du maréchal d'Ancre; &, en Hollande, le cœur de Witt.

(51) Dom Antonio d'Ulloa cite dans son histoire de

Gallinazos, un trait qui y a rapport, (la voracité des animaux carnivores). Il y a dans l'Amérique méridionale un oiseau qui est si commun & si apprivoisé, que souvent le toit des maisons en est couvert. Cet oiseau a l'odorat si fin, qu'il sent un corps mort à la distance de trois ou quatre lieues; il ne le laisse jamais qu'il n'en ait fait un squelette : l'historien, qui demeura quelque tems dans cet endroit, ajoute qu'il est surprenant de voir autant d'oiseaux autour d'un corps mort, (il n'est pas rare qu'il y en ait sur ces côtes). Le corps en est couvert; & ce nombre est petit, en comparaison de ceux qui attendent leur tour, pour lequel ils se font souvent la guerre; ces oiseaux sont quelquefois quinze jours à faire un squelette. (V. I. p. 57 & 58).

Le même auteur, qui fut par les montagnes de Truxillo à Lima, qui en est éloigné de 264 lieues, dit que le chemin est plutôt tracé par les os des mules qui ont péri sous leurs charges, que par aucune autre marque. La manière avec laquelle les mules descendent les montagnes est étonnante; elles connoissent la précaution nécessaire dans ces lieux dangereux: lorsqu'elles sont sur une éminence, elles s'arrêtent; &, après avoir placé leurs pieds de devant l'un contre l'autre, elles placent de même ceux de derrière, mais un peu en avant comme pour se coucher. Dans cette attitude, elles examinent le chemin, & glissent avec la vitesse d'un éclair. L'unique soin du cavalier est de se tenir ferme sur la selle sans serrer la bride; le moindre mouvement suffit pour faire perdre l'équilibre

à la mule, & alors tous les deux périssent : l'adresse de ces animaux est étonnante ; car, dans ce mouvement rapide, lorsqu'ils paroissent avoir perdu la faculté de se conduire, ils suivent aussi exactement les sinuosités du chemin, que s'ils avoient auparavant remarqué & retenu la route qu'ils devoient suivre : parmi tant de dangers, ils prennent toutes les précautions nécessaires à leur sûreté, autrement il ne seroit pas possible de voyager dans ce pays où le salut du cavalier dépend de l'expérience & de l'adresse de l'animal.

(62) L'histoire rapporte que les Egyptiens plaçoient dans leurs maisons, les jours de fêtes, la figure d'une personne morte. (Hérod. L. 2. Plut. Isi. Osir.). Goguet n'ajoute aucune foi à ce récit, quoique Hérodote cite les expressions dont les Egyptiens se servoient dans ces circonstances : « Regardes, » bois & te réjouis, car un jour tu seras de même ». Le père Hennepin, un des missionnaires qui ont voyagé les premiers dans les parties septentrionales de l'Amérique, rapporte des Illinois & des Américains qui vivent sur le bord des lacs, un trait à-peu-près semblable : « Un des chefs emportoit avec lui » les os d'un de ses amis, & les gardoit soigneusement dans la peau d'un animal, ornés de plumes » rouges & noires de porc-épic. Il assembloit de tems » en tems ses amis pour fumer autour du corps; alors » il nous envoyoit chercher les uns après les autres, » & nous faisoit couvrir ces os de marchandises Européennes ». Il ajoute : « Le fils d'Aguipaguetin,

» qui m'appelloit son frère , prenoit ma chasuble
» brochée , & se faisoit un honneur de s'en couvrir.
» Il en avoit enveloppé les os d'un homme qui tenoit
» un rang parmi eux & dont ils respectoient la mé-
» moire ; ma ceinture , qui étoit de laine rouge &
» blanche , servoit à l'attacher lorsqu'il le partoit en
» triomphe. Après qu'il eut employé ma chasuble
» comme un ornement pour couvrir les os du mort ,
» lors de leurs fêtes les plus solennelles , ils en firent
» présent à un peuple leur allié , qui habitoit un
» pays éloigné de près de quatre ou cinq cents lieues
» vers le ouest ».

Dans la découverte de la rivière des Amazones , par
d'Acugna , l'Auteur parle du respect que les peuples
avoient pour les forciers. Il dit : « Les Indiens gar-
» doient les os de ces forciers , & avoient pour eux
» la même vénération que nous avons pour les reli-
» ques des saints , (p. 98. & 99) ». Cet auteur con-
firme le rapport de Hennepin , sur leur usage de garder
les os des morts , comme faisoient les Egyptiens.

M. Acarete du Biscay , dans son voyage à la ri-
vière de la Plate , & de-là au Pérou par terre , en 1657 ,
dit des peuples qui habitent les bords de cette ri-
vière , que , lorsqu'il meurt un de leurs parents , ils
frottent le cadavre avec une terre qui consomme la
chair , & ne laisse que les os qu'ils emportent avec
eux dans une espèce de coffre , pour preuve de leur
affection pour leurs parents. (Herr. P. Mart. , &c.).

L'usage des Egyptiens que j'ai rapporté d'après
Hérodote , & qui a été contredit par Goguet , est

confirmé par l'usage de veiller les morts. Cet usage existe encore aujourd'hui, parmi le bas peuple, dans la métropole, sur-tout dans *Rosemary-Lane* où il y a beaucoup d'Irlandois.

Le mort est placé sur une table ou dans une caisse, au milieu de la chambre. On met un drap sur lui avec un plat de tabac en feuilles pour l'usage de ceux qui s'assemblent pour veiller le corps. Un autre plat de tabac en poudre est placé sur la poitrine; chaque personne met, en entrant, de l'argent dans une bourse commune pour payer les frais de la fête qui continue jusqu'à ce que tous soient ivres : alors ils jettent des cris terribles, & prononcent des mots inarticulés à la manière des Irlandois grossiers; tantôt c'est dans la chambre, & tantôt dans la rue, où ils vont engager d'autres personnes à veiller le mort.

C'est un ancien usage de l'église, & universellement pratiqué. On le veille depuis l'instant de sa mort jusqu'à ce qu'on le porte en terre, soit dans la maison même du mort, soit dans l'église. Cet usage est appelé *Lake Wake*, mots dérivés du Saxon : *Lic* ou *Lice*, corps; & de *Wæcce*, veille ou garde. Chancer s'en sert en ce sens dans son histoire des Chevaliers.

« Ne howe that arcite is brent to ashen colde ,
 « Ne howe that there the *lyche wake* was holde
 » All the night long.

(F. II. éd. de 1542).

(53) On est surpris de voir combien les peuples orientaux sont encore peu avancés dans la Médecine, la Chi-

rurgie & l'Anatomie. Les voyages de Haynes en Turquie, en Egypte & dans la Terre Sainte, publiés en 1774, prouvent évidemment l'ignorance de ces peuples. (Voy. p. 61. Let. 6. datée du Grand Caire). Niebuhr, dans son voyage en Arabie, publié dernièrement, prouve de même combien les Européens y sont en réputation. Le Docteur Cramer est devenu fameux par un vomitif qui guérit une personne de distinction. Un émir lui envoya son cheval qui étoit malade; M. Cramer crut qu'on le demandoit, & se disposoit à le monter: mais on lui dit qu'on ne le lui avoit envoyé que parce qu'il avoit besoin de son secours. Un domestique Européen, qui avoit été hussard, connoissoit un peu le traitement des chevaux, & le guérit. Ce nouveau Docteur fut ensuite appelé par plusieurs personnes malades. Nombre de vieillards Arabes offrirent des sommes immenses à M. Cramer, pour recouvrer la faculté de dépuceler leurs jeunes esclaves; mais la science du Docteur n'alloit pas jusques-là.

Tournefort dit que les Médecins du ferrail du grand seigneur tâtent le pouls de la malade, dont le bras est couvert de gaze; il ne leur est pas permis de faire aucune question. L'usage (antérieur à Homère) d'exposer les malades dans les temples, existe encore: de même la réputation d'Esculape, qui commença au temps d'Epidaure, continua pendant plusieurs siècles.

Il n'y a pas un seul Médecin parmi les naturels de la ville immense du Grand Caire; ces peuples ont

plus de foi dans les reliques que dans la Médecine. Les étoffes qui ont touché le chameau qui apporte les présents annuels au grand seigneur sont conservées avec beaucoup de soin. On en met sur les personnes qui sont dangereusement malades, ce qui passe pour un remède souverain. De nos jours ils regardent les maladies vénériennes comme l'effet d'une peur subite. Nous savons, il est vrai, que cette maladie parut en Europe sous la forme d'une épidémie. Pierre Pintor, Médecin du pape Alexandre VI, & Pierre Delphini, lui donnèrent le nom de *fièvre pestilentielle*. Voyez, sur ce sujet, un ouvrage intitulé : *Dissertation sur l'origine de la Maladie vénérienne*, par M. Sanches, D. M. qui prouve que ce mal n'a point été apporté de l'Amérique en Europe par Christophe Colomb.

Cet auteur dit, page 69 : « La maladie vénérienne » a été connue en France, & plus encore en Italie, » avant l'arrivée de Colomb en Espagne, au retour » de son second voyage.

» Cette maladie a commencé par une épidémie » générale qui s'étendit dans toute l'Europe. Elle parut » en même tems en Italie, en France, en Alle- » magne, & dans tous les pays du nord. Il y a une » loi de Jacques IV, roi d'Ecosse, datée du 22 sep- » tembre 1497, qui fut promulguée à l'occasion de » la maladie vénérienne, à laquelle on donnoit le » nom de *Grandgor*. De même le parlement de » Paris avoit rendu un arrêt daté du 6 mars 1496 ».

» On lit, à la page 9 : « Christophe Colomb partit » pour son premier voyage, le 3 ou le 4 août 1492 ;

» il fut de retour le 13 mars 1493. Il partit, pour le
» second voyage, le 25 septembre 1493, & revint le
» 8 juin 1496.

» Colomb, dans son premier voyage, ne parle
» point de la maladie vénérienne. Oviédo lui-même,
» dans son histoire générale des Indes, n'en dit pas
» davantage par rapport à ce premier voyage ; il
» remet au second l'époque de cette maladie.

» Ferdinand Colomb, qui a donné l'histoire des
» voyages de Christophe Colomb, son père, ne
» parle point de la maladie vénérienne dans les deux
» premiers voyages. On y voit cependant tout ce qui
» a rapport à la religion, aux mœurs, aux céré-
» monies, &c. Il y est même fait mention de leurs
» Médecins, appelés *Buhuitihus* ; mais il n'est pas dit
» un seul mot d'aucune maladie épidémique ».

Page 133, il dit : « Mais la maladie vénérienne
» ravageoit la France, selon Pintor, en 1494 ; &
» quand une cour porte une loi pour arrêter les pro-
» grès de quelque calamité ou de quelque maladie
» régnante, on fait très-bien qu'elle ne prend con-
» noissance de ces malheurs que lorsqu'ils sont
» publics ».

Page 3, « Pacificus Maximus est mort l'an 1500.
» On peut voir qu'il a souffert & vu les symptômes
» vénériens depuis l'an 1420, jusqu'à l'an 1500.

» Le roi Alfonse de Naples est mort l'an 1458 ;
» d'une gonorrhée invétérée & immonde, dans le
» tems que la peste ravageoit Naples.

» Dans la chronique de Cardamie, depuis 1450,

» jusqu'en 1494, on lit que le roi Lanslao, ou
 » Ladislas, est mort l'an 1414, pour avoir été in-
 » fecté dans les parties de la génération, par une
 » fille qu'il entretenoit.

» Depuis que l'armée de Charles VIII fut entrée en
 » Italie, pendant l'hiver de 1494, cette maladie fut
 » appelée, par les historiens du tems, *Morbus gal-*
 » *licus*.

» L'armée Espagnole n'a pu la communiquer à
 » l'armée Françoisse, puisqu'elles ne se sont jamais
 » trouvées en présence ». Cet auteur ajoute : « En
 » jugeant sur les assertions de Pierre Pintor & de
 » Pierre Delphini, on peut assurer que les Espagnols
 » ont communiqué aux habitants des isles Antilles,
 » le mal vénérien ».

§. V.

De la Botanique & de la Pharmacie.

(54) C'est probablement l'irruption des Titans &
 des Cuthites, ou rois bergers de Chaldée & de Ba-
 bylone, qui amena l'esprit des connoissances dans
 les terres de Mizraïm, dont ils s'emparèrent & qu'ils
 appellèrent Egypte. Le règne des bergers, qui dura
 511 ans, fut le règne de Chusée; mais les Grecs, si
 l'on en croit Briant, se trompèrent sur l'étymologie
 des mots *Chuson* & *Chus*. Ils substituèrent *Chruson*
 (d'or), ce qui fit naître la fable de l'âge d'or, & dès-

lors celles des âges d'argent, de cuivre, & des autres âges de la fable. (Anc. myt. V. 1. p. 8. &c.).

(55) Par l'usage que toutes les nations faisoient des végétaux, il paroît que c'étoit le seul remède dont on se servoit. Non seulement cet usage a existé dans les premiers âges du monde, mais encore il étoit général chez les peuples grossiers, dont nous avons des détails plus modernes. (Garcill. hist. des incas. P. Martir).

(56) Le mille-folium, ou achillée, a reçu son nom d'Achylles. (Plin. L. 25. dit que ce fut cette plante qui guérit Téléphe); l'hyacinthe étoit consacrée à Ajax (Pli. L. 25.); la germandée, à Teucer (Pli. L. 25.); la scille, à Epimènes (Chéop.); le geneft, à Alexandre (Stéph.); l'olive, à Aristée (Diod.); la gentiane reçut de même son nom de Gentius.

(57) Les Grecs ne vécurent d'abord que de racines & de fruits sauvages. (Paus.) Une espèce de gland fut leur première nourriture. (Georg. de Virg.). Cette espèce de gland est commune dans le sud de l'Europe. (St. Pli.). Probablement les Anciens entendoient parler des chataignes, des noix, &c.

Il étoit d'usage à Athènes de rappeler à la mémoire ces tems d'ignorance & de grossièreté; pour cet effet, on présentait aux époux, le jour de leur mariage, un panier plein de glands & de bled. (Ant. Grec. de Potter. Orig. des lang.).

(58) Al-Orus est le dieu du feu. (Diod. de Sic. Hérod.). comme El-Allath est le soleil. Alorus est le même que *Nimrod*, appelé par les Grecs *Nebrod* &

Orion. Il fut le premier rebelle & le premier roi connu. Il fonda Babylone ou Babel, & y fixa sa demeure. Le titre de Bélus lui fut conféré. (Anal. de Briant. Myt. de Banier).

(59) Théba (תבת, arche) dont le pavot & la grenade étoient l'emblème. (Insc. de Grutter, p. 33. n°. 10. *Deo invicto Mithrae*). On trouve le pavot gravé sur le marbre, à côté de Junon, de Vénus, de Mithras & d'autres divinités. Le pavot, chez les Anciens Doriens, s'appelloit *μακρον*, *Macon*. Aujourd'hui *Ma* & *Mas*, chez les Ammoniens, signifie l'eau; &, en lui donnant plus d'étendue, la mer. *Macon* annonçoit la divinité honorée sous le nom de *Poséidon*, qui signifioit *marimus deus, rex aquarum*. (Anal. de Briant).

(60) Le mot *Diana* est composé de *De Iana*; la déesse *Iana*, la même que *Dioné*, *Idioné*, *Adioné*, *Dionæ*, *Vénus*. (Serv. in Georg. L. 1. v. 5.).

“ *Lunam, eandem Dianam, eandem Cererem,*
” *eandem Junonem, eandem Proserpinam dicunt* ”.
(Anal. de Briant, myt. de Bani.).

(61) *Cérès* fut d'abord la déesse du feu; de-là elle étoit appelée à *Cnide* *Kυγα*, *Cura* (Cel. Rhod.), titre du soleil. Les Romains l'appelloient *Cérès*; & les Doriens, avec plus de raison, *Garys*. Briant dit que la cause de ce qu'on la prenoit pour la déesse des bleds, venoit de ce que les Grecs ne connoissoient pas leur propre mythologie: les tours de *Cérès* étoient *Πυρλαβεια*, ainsi appelées du feu qu'on y gardoit continuellement; les Grecs les appelloient *Πυρς τομειον*.

Ils firent du temple d'Orus un grenier à bled; ensuite, sans abolir l'ancien usage, ce lieu devint un magasin de bled, que l'on distribuoit à ceux du peuple qui avoient fait une action de mérite. (Anal. de Br. myt. de Ban.).

(62) Les Egyptiens croyoient que, lorsque l'ame étoit séparée du corps de l'homme, elle passoit l'espace de trois mille ans dans ceux de différents animaux, & qu'elle revenoit ensuite animer d'autres corps humains. (Hérod. L. 2. p. 123.).

(63) (Voy. Hérod. L. 2. Greenfield). Dans la description des pays orientaux, par le Docteur Prococke, il y a une description particulière de la façon d'embaumer les corps chez les Egyptiens (V. 1. p. 226. & suiv.). Cet art étoit connu en Amérique. Colomb, dans son second voyage, vit sur la côte, près de l'isthme de Darien, quantité de cadavres que les Indiens avoient embaumés: il en apporta plusieurs avec lui. (Collect. des voyages, v. 1. p. 109.).

Brydone, dans son voyage en Sicile & à Malte; (v. 2. p. 71. & 72.) parle d'un couvent de Capucins, près Palerme, dans lequel il y a un vaste souterrain divisé en galeries spacieuses, dont les côtés sont remplis d'une infinité de niches, & propres à faire une collection de statues. Il y a dans chaque niche un corps embaumé. Ce corps est debout & attaché par derrière, au fond de la niche; le nombre est à-peu-près de trois cents. Tous ont les habits qu'ils portoient ordinairement; & cette collection forme l'assemblée la plus respectable. La peau & les mus-

cles deviennent , par une préparation , aussi secs & aussi durs qu'un morceau de *stock-fish* (moruë de Norvège , séchée au vent). Quoique plusieurs soient dans ce lieu depuis plus de deux cents cinquante ans , aucun n'est encore dans l'état de squelette ; quelques-uns , il est vrai , ont les muscles beaucoup plus retirés : cela vient probablement de ce que les personnes étoient plus exténuées lors de leur mort.

C'est-là que les habitants de Palerme rendent visite à ceux de leurs amis qui sont morts , & se rappellent avec plaisir & regret les instants de leur vie. Là ils se familiarisent avec leur état futur , & choisissent la compagnie qu'ils desireront avoir dans l'autre monde. Ils essaient laquelle de ces niches est bonne pour leur corps , afin de n'y faire aucuns changements lorsqu'ils doivent l'occuper ; quelquefois même ils y restent l'espace de quatre heures.

L'isle de Thénériffe , une des Canaries , a été longtemps fameuse pour ses momies ; le Docteur Birch en parle dans son histoire de la Société Royale , & Glass dans celle qu'il a donnée des isles Canaries. Il y a environ dix ans que le lord Sandwich se procura une de ces momies , & la donna à l'Université de Cambridge dont il est chancelier. J'ai eu deux de ces momies enfermées dans des peaux de chèvres , cousues ensemble ; j'en ai donné une au Musée , & l'autre est encore en ma possession. Il y a près de deux siècles qu'on a cessé d'embaumer les corps dans cette isle ; cependant ces momies sont dans le meilleur état , & les muscles en sont très-peu retirés. Water dit qu'en

» cherchant de l'eau près Potosi , dans l'Amérique
» méridionale , ils firent environ quatre milles dans
» une anse de sable qui étoit couverte de cadavres
» d'hommes , de femmes & d'enfants ; ils étoient si
» épais, qu'un homme auroit pu marcher l'espace d'un
» demi-mille sans mettre les pieds ailleurs que sur
» un de ces cadavres. Ils ne paroissoient pas être
» morts depuis plus de huit jours ; mais , lorsqu'on
» les touchoit , ils étoient aussi légers qu'une éponge
» ou qu'un morceau de liège : les Indiens , plutôt
» que de rester à la merci des Espagnols , s'enterroient
» tout vivants. Les hommes avoient encore auprès
» d'eux leurs arcs brisés ; & les femmes leurs rouets
» & leurs quenouilles chargées de coton. Je pris à
» bord un enfant de huit ou dix ans pour l'emporter
» en Angleterre ; mais je ne pus réussir dans mon
» projet par la folie des matelots , qui croyoient que,
» tant qu'un de ces cadavres seroit à bord , le com-
» pas varieroit : il ne me fut pas possible de les em-
» pêcher de jeter cet enfant à la mer. Dans un voyage
» aux Indes occidentales , il m'est arrivé un pareil
» événement : j'avois un squelette à mon bord ; lorsque
» nous eûmes dépassé Madère , nous essuyâmes une
» tempête qui dura pendant plusieurs jours. Les ma-
» telots apportèrent sur le pont la cause prétendue de
» ce mauvais tems , afin de le jeter à l'eau. J'eus ce-
» pendant assez de pouvoir sur eux pour les empê-
» cher d'effectuer leur projet , sur-tout à l'aide du
» rhum que je leur prodiguai , pendant que nous
» fûmes le jouet des flots en courroux ».

(64) La superstition des Egyptiens étoit si grande à cet égard (la transmigration de l'ame dans le corps des animaux), qu'ils sacrifièrent leur liberté & leur pays à leur attachement pour les animaux qu'ils adoroient. Cambyse prit Péluse, la clef de l'Egypte, en mettant à la tête de son armée des chats, des chiens & des moutons. Les Egyptiens mirent bas les armes, & préférèrent livrer leur patrie à l'ennemi, plutôt que de courir le risque de faire aucun mal à des animaux qu'ils regardoient comme sacrés. (Mytol. de Briant. Comp. aux voyag. d'Uloa à l'Amér. mérid.).

S'il arrivoit qu'un Indien tuât exprès un animal sacré, il étoit puni de mort ; s'il le tuoit involontairement, il étoit puni suivant la discrétion des prêtres : mais s'il tuoit, quoique involontairement, un chat, un faucon ou un ibis, il étoit mis à mort. Diodore rapporte, à ce sujet, un trait dont il a été témoin oculaire. « Un Romain tua par hasard un
 » chat ; le peuple irrité, s'assembla autour de la mai-
 » son où s'étoit retiré le coupable : ni les discours des
 » principaux que le roi avoit envoyés, ni la crainte
 » des Romains avec lesquels on parloit alors de paix,
 » ne purent sauver la vie de cet infortuné ». Le respect des Egyptiens, pour ces animaux, étoit si grand, que, dans une extrême famine, ils aimèrent mieux se manger les uns les autres, que de faire leur nourriture de ces divinités imaginaires : lorsque ces animaux mouroient, sur-tout le taureau Apis qui étoit le premier de leurs dieux, leur chagrin étoit extrême. A la mort d'Apis, le deuil étoit général ; & ses funérailles

raïlles se faisoient avec une pompe incroyable. Sous le règne de Ptolémée Lagus, Apis mourut de vieillesse ; son gardien dépensa treize mille talents à son enterrement : plusieurs, dit-on, ont dépensé jusqu'à cent mille talents pour l'entretien de ces animaux. (Hérod. Euter. Essais de Wood, &c. &c.).

(65) Tyr, en Hébreu, est appelé *Zor* ou *Sor* ; & , suivant un autre Dialecte, *Sur* & *Sar* : de-là le pays voisin fut appelé Syrie. Les Arméniens ou les Syriens appellent cette ville *Tor*, *Tur* ou *Tyr*, semblable au mot Chaldéen שדר & חדר. Ces deux termes signifioient taureau ; c'étoit l'emblème de leur divinité. (Voy. la mytholog. de Briant ; le dict. de Macb.) Porphyre, Maxime, Ulpain, étoient de Tyr.

(66) Tarsif ou Carteia, ville près de Gibraltar ; environ huit ou neuf cents ans avant l'Ere chrétienne, les Phéniciens y formèrent une colonie ; la ville s'appella *Melcarthos*. Les Carthaginois chassèrent les Phéniciens, environ deux cents quatre-vingts ans avant Jésus-Christ ; ils en furent eux-mêmes chassés par les Romains, après un séjour de quatre-vingts ans. C'est de cette ville que l'on croit que sortit la flotte de Salomon. (1. Rois. ch. 20. v. 22. Journal de Carter, de Gibraltar à Malaga).

(67) *Diligentes homines hæc notasse, quæ plerumque meliùs responderent ; deindè agrotantibus ea præcipere, cœpisse ; sic Medicam ortam : subindè aliorum salute, aliorum interitu, perniciofa discernentem à salutaribus.* (Cels. pref. L. 1. p. 9.).

(68) L'histoire rapporte qu'une personne malade

de la fièvre, but par hasard de l'eau d'un lac environné des arbres qui portent l'écorce du Pérou. Plusieurs de ces arbres qui étoient tombés dans l'eau, lui avoient donné la vertu de leur écorce. Ce malade fut parfaitement guéri par ce remède naturel ; cette découverte fut faite par les Indiens du Pérou en 1500, & l'arbre fut apporté en Europe en 1650 & prit le nom d'écorce de Jésuites, de ceux qui l'y ont apporté.

Ce trait ne se rapporte pas, à ce que dit Uloa, qui prétend que les Indiens ignoroient la vertu de cet arbre ; il dit que M. de Jussieu leur apprit à en faire l'extract, & engagea les peuples de Loja, dans la juridiction de Quito, à s'en servir : ils avoient négligé d'en faire usage, quoique les fièvres intermittentes y soient aussi communes que par-tout ailleurs. Avant que M. de Jussieu les eût détrompés, ils croyoient que les Européens l'avoient emporté avec eux comme une cause de mort : cet ingénieux Médecin les persuada de leur méprise par d'heureux effets, & maintenant ils s'en servent dans toutes sortes de fièvres. (Voy. d'Uloa. Voyag. des Jésuites).

69) L'histoire des animaux fournit quantité d'exemples de la sagacité de leur instinct, même sans parler de l'éléphant qui est presque doué du raisonnement de l'homme. Uloa rapporte un trait curieux sur les chiens. Il dit que ceux de l'isle de Jean Fernandez n'aboient jamais ; « nous en apportâmes quelques-uns à bord : ils ne firent aucun bruit jusqu'à ce » qu'ils eussent vu les nôtres ; alors cependant ils » commencèrent à les imiter, mais d'une étrange

» manière, & comme si c'eût été une chose qui ne
» leur eût pas été naturelle ». (V. 2. L. 8. ch. 4.
p. 225.).

Les chiens que les Espagnols employèrent dans la conquête de l'Amérique , paroissent doués d'une grande sagacité. Ceux de Vasco Nunnez dévorèrent deux mille Indiens. A la bataille de Caxamalca , la première ligne de l'armée de Pizarre n'étoit composée que de chiens ; ils attaquèrent l'armée des Péruviens avec une telle impétuosité & une telle valeur , que la cour d'Espagne , charmée de leurs exploits , leur accorda la paie des autres troupes. On trouve dans l'histoire qu'un chien nommé Bérécillo , qu'ils employèrent dans les combats du taureau , s'étoit distingué & avoit été chanté par les Poëtes Espagnols. Dans le second voyage de Colomb , vingt chiens & lous firent le plus grand ravage dans l'armée des Indiens , à la bataille où Cacinabo fut fait prisonnier avec ses femmes , & dans laquelle 100000 Indiens furent mis en fuite.

En Angleterre on employoit autrefois les chiens à divers usages ; les annales disent que le recteur de Newbiggin étoit obligé d'aller faire le service dans l'Eglise de Kirkby-Thou , & que le recteur devoit lui donner à dîner & à ses chiens. (Hist. du Westmoreland & du Cumberland , par Nicholson & Burn).

Homère parle de la fidélité d'Argus , lors du retour de son maître Ulysse , od. xvij.

L'auteur des recherches philosophiques dit que le fameux Bérécillo avoit deux réaux par mois. Brutus ,

fameux levrier , qui suivit Ferdinand Sotto à la conquête de la Floride , fit un grand carnage parmi les Indiens ; il fut tué d'un coup de flèche. Garcillasso dit que les Espagnols prirent le deuil à sa mort.

Le célèbre Barémel étoit fort redouté dans l'isle Hispaniola ; & , quoiqu'il fût à l'abri des flèches des Indiens au moyen d'une cuirasse qu'on lui avoit mise , ils parvinrent à le tuer en lui lançant leurs traits dans les yeux. Antoine de Herrera dit dans sa première décade , que cet animal terrible avoit été posé pour garder un défilé. Une femme Indienne qui desiroit passer par cet endroit , s'adressa au chien , en lui disant : « Seigneur chien , ne me fais point de » mal , je porte cette lettre aux chrétiens ». L'auteur ajoute que le chien la flaira , & la laissa passer sans lui faire aucun mal. (Voyag. de Bossu , rech. phil. sur les Amér.).

(70) Les vertus du dictame ont été découvertes par un jeune cerf. (Plin. L. 25.). Cet animal se purge lui-même avec le seseli : un singe a appris aux hommes que la partie ligneuse de la casse étoit laxative. (Fallop. purg. simpl. 35.). La bélette mange une herbe qui lui fait attaquer le serpent avec impunité. (Kemp. exot.). La chèvre se blesse les yeux avec une ronce , lorsqu'ils sont enflammés. (Geop. Plin.) ; la tortue se défend de la morsure du serpent , par l'origan ; l'ours se sert de l'arum pour s'ouvrir les intestins qui se sont presque fermés pendant l'hiver : cet animal se guérit du poison de la mandragore , en léchant une fourmillière. (Plin.). Les perdrix , les geais , les merles se purgent

avec des feuilles de laurier pendant le tems de la mue (Plin.); les pigeons , les coqs se servent de la pariétaire ; les canards & les oyes , du grémil pour le même objet , (id.); le faucon emploie , pour guérir ses yeux , une herbe qui de-là a tiré son nom ; le serpent fait tomber la pellicule qui lui couvre les yeux , en se frottant sur le fenouil ; les perdrix , les cicognes , les pigeons-ramiers guérissent leurs blessures avec l'origan ; les Egyptiens ont appris l'art de se purger , par des chiens qui mangeoient des herbes qui avoient cet effet : les chiens ont encore fait connoître les vertus de la pariétaire contre le calcul.

(71) Des lits d'un gazon toujours verd terminoient agréablement la plaine. (Ody. L. 7.).

C'est ici la seconde description de jardins que l'histoire nous fournit ; Moÿse avoit fait la première , en parlant des jardins d'Eden. Les peuples orientaux , qui les premiers se livrèrent à l'étude des sciences , & dont le sol étoit favorable à la culture des jardins , en avoient un soin particulier , & continuent encore à s'en occuper ; les détails que l'on a de ceux de Babylone , & ceux plus modernes de Willehambers le prouvent également : les jardins de l'empereur Montézume , à Mexico , étoient spacieux & remplis de plantes médicinales. L'auteur de la conquête du Mexique dit , L. 3. ch. 14. : « On ne voyoit que
» fleurs d'une variété & d'un éclat agréables , des
» herbes médicinales & des bosquets où il soupoit
» ordinairement pendant l'été. Il avoit pris soin de
» mettre dans son jardin toutes les simples que fournit

» ce sol fertile ; les Médecins ne s'occupoient que
 » de l'étude de leurs noms & de leurs propriétés. Il
 » y avoit des simples pour toutes sortes de maladies
 » & d'infirmités ; & leurs remèdes ne consistoient que
 » dans le suc & l'application de ces simples , avec
 » lesquelles ils faisoient des cures surprenantes. Une
 » longue expérience leur avoit fait découvrir leurs
 » vertus ; & , sans connoître la cause d'une maladie ,
 » ils renissoient à la guérir : l'empereur donnoit vo-
 » lontiers aux malades les simples que les Médecins
 » croyoient leur être nécessaires. Il s'informoit avec
 » soin du soulagement qui en résulloit , soit qu'il
 » tirât vanité du succès de ses actions , ou qu'il crût
 » qu'il étoit du devoir d'un souverain de prendre un
 » soin particulier de la santé de son peuple ». Lors-
 que Cortez tomba malade à Tlascala , les Médecins
 le guérèrent en peu de tems. (Gage , Herrera , de
 Solis). Dans l'orient , les princes étoient persuadés
 que la Médecine étoit digne qu'ils la cultivassent ;
 les rois d'Egypte , ainsi que je l'ai déjà observé , s'ap-
 pliquèrent à l'étude de cette science. Salomon étudia
 la Botanique ; il connut la nature du cèdre du Liban
 & celle de l'hysope qui croît sur les murailles. (1. R.
 c. 4. v. 33.).

(72) Les anciens nous ont conservé plusieurs
 exemples des propriétés remarquables des simples.
 (Le Clerc). Les simples ont guéri Cortez à Tlascala.
 Au commencement du quinzième siècle , les
 Chirurgiens de l'Europe étoient si ignorants , qu'ils
 ne purent guérir Henri V , le conquérant de la

France, d'une fistule qui le mit au tombeau, au château de Vincennes, en 1422, âgé de 34 ans. (Voyez la Médecine de l'Amérique; mœurs des Sauvages, t. 2. p. 371; le P. Martir, déc. 7. ch. 3. p. 255, &c.).

(73) (Hor. od. 5. v. 21). Les peuples de l'Ibérie descendoient des Cuthéens. Propertius parle de l'efficacité de leurs herbes :

» *Non hic verba valet, non hic nocturna cutæis* ».

(L. 2. Eleg. 1. v. 73.)

Virgile dit sur le même sujet :

« *Has herbas atque hæc ponto mihi lætæ venenæ*

» *Ipse dedit mæris, nascuntur plurima ponto* ».

(Eclog. 8. v. 95).

(74) Le Docteur Bancroft, membre de la Société de Médecine, parle, dans son histoire, du poison le plus subtil que l'on connoisse. Ce poison est appelé *Woorara*. Les flèches sont faites de la substance dure & solide du *Cokarito*; elles ont ordinairement douze pouces de long, & sont de la grosseur d'une aiguille à tricoter : un des bouts finit en pointe & est empoisonné avec le *Woorara*; l'autre pointe est enveloppée de coton, suivant la grosseur du roseau qui sert à lancer la flèche. Cette flèche, ainsi empoisonnée, est mise dans un roseau long de plusieurs pieds; elle est lancée à la distance de trente ou quarante verges, par la force de l'air des poulmons, & porte avec vitesse la mort à l'animal qu'elle atteint.

Les peuples de la rivière des Amazones se servent aussi du poison. M. de la Condamine, dans la rela-

tion d'un voyage dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, dit : « Ils trempent la pointe de leurs flèches, ainsi que celles de leurs arcs, dans un poison si actif, que, quand il est récent, il tue, en moins d'une minute, l'animal que la flèche a frappé ».

Labat dit que le jus de la pomme étoit employé par les Caraïbes pour empoisonner leurs flèches. (Voyag. aux isles, t. 1. c. 20. p. 477 & suiv. t. 2. c. 2. p. 58.)

Fermin, dans sa description de Surinam, parle du mancelinier; il dit que les Indiens s'en servent pour empoisonner leurs flèches. « Pour en convaincre les Espagnols, un roi Indien blessa très-légèrement d'un coup de flèche empoisonnée un enfant de douze ans, fort sain, à l'extrémité d'un doigt du pied; il ordonna tout de suite aux Chirurgiens qu'il avoit eu soin d'appeller, de lui amputer la jambe au-dessus du genou: ce qui fut à peine fait, que les envoyés Espagnols virent expirer l'enfant, non par les suites de l'opération, comme cela fut vérifié, mais par l'effet du poison qui s'étoit subitement répandu dans la masse du sang, & avoit rapidement gagné les parties nobles avant qu'on eût pu y apporter secours ».

Les écrivains rapportent plusieurs traits sur les femmes de la rivière des Amazones. Orellana, qui s'étoit séparé de Pizarre en 1539, descendit cette rivière. Il eut une escarmouche avec les peuples qui vivent sur les bords; il en tua plusieurs, parmi lesquels il se

trouva quelques femmes qui avoient combattu auprès de leurs époux. Orellana avoit un esprit romanesque; ce combat lui fit faire une histoire dans les formes d'un peuple d'Amazones : il donna ce nom à la rivière dont les bords étoient habités par de telles femmes. Plusieurs historiens rapportent dans cette histoire toutes les circonstances de la fable de Sémiramis. (Voyag. de Dacugna & d'Acarette , collet. des voyag. Myr. de Briant , Apoll. Plut.).

Dans le quinzième siècle, quatre femmes se mirent à la tête des armées : la comtesse de Montfort, en Bretagne; l'épouse d'Edouard II, en Angleterre; la pucelle d'Orléans, en France; & Marguerite d'Anjou, épouse de Henri VI, roi d'Angleterre. Celle-ci combattit contre le comte de Warwick, à la bataille sanglante de Nottingam; elle étoit aux côtés de son époux. (Voy. l'histoire du Parag. par Charlev. Plin. Tacite, Plut. &c.).

(75) (Plut. Sympol. l. 5. c. 7. p. 680). On cite plusieurs personnes dont l'haleine étoit fatale aux hommes & aux animaux qui s'y trouvoient exposés. (Péleri. de Purchas. Hist. de Machamul, roi des Maures).

(76) Chiron, si célèbre par ses connoissances, étoit un nom supposé, formé d'une tour ou d'un temple de ce nom, qui étoit à Nephéle en Thessalie. C'est un composé de *Chir-on*, tour ou temple du soleil. C'étoit la demeure des Centaures; il servoit d'école pour la jeunesse. Plusieurs des héros de Troie, tels que Nestor, Machaon, Podalire, Enée, Achylles, &c., y avoient été. C'est dans cette école que fut

inventée la machine d'attaque, appelée le *Bélier* ; ce fut à la guerre de Troie qu'on en fit le premier essai : elle avoit une tête semblable à celle d'un cheval : elle servit à faire la brèche par où passèrent les Grecs, de-là la fable du cheval de bois dont parle Homère ; depuis on a changé ce cheval de bois en bélier. Le savant Briant suppose que Chiron étoit simplement un temple. (Anal. v. 1. p. 435).

Il y avoit plusieurs édifices appelés *Chironniens*, & consacrés au soleil. *Charon* avoit la même étymologie, & étoit consacré à la même divinité. Le temple le plus fameux de ce nom étoit sur le côté occidental du Nil, vis-à-vis Memphis, près le lieu où l'on enterroit les personnes de distinction, & aussi, près des catacombes. Toutes les personnes que l'on y enterroit, payoient un tribut pour être portées sur ce rivage. De-là encore le salaire & la barque de Charon ; le Brun dit la même chose à ce sujet. (Voyage dans le levant, c. 36. p. 192).

§. V I.

De la Chymie.

(77) Boerhaave suppose que Tubalcayn étoit l'Héphaïste des Egyptiens & des Grecs, l'Horus des Babyloniens, & le Mulciber ou Vulcain des Romains. (Elém. de Chym. t. 1. p. 9).

(78) L'airain est fait avec le cuivre, métal qui demande beaucoup d'art pour être enlevé de la mine. Il est certain cependant qu'il y a des rivières qui rou-

lent le cuivre , ainsi que d'autres font l'argent & l'or. (Hist. nat. de la N. France, p. 94. Hist. des guer. civ. de Grenade. Fonte des mines. Dict. de Chym. de Macquer , art. Fer).

(79) Le métal le plus difficile à travailler est le fer ; la mine est friable & se réduit facilement en poudre. Il demande beaucoup de peine & l'action du feu la plus forte pour le fondre. (Art de convertir le fer , par M. de Réaumur).

(80) Plusieurs regardent l'histoire du veau d'or , rapportée par Moyse , comme une preuve des progrès que l'on avoit faits dans la métallurgie : les meilleurs Chymistes reconnoissent la difficulté de mettre l'or en fusion. (Boerh. Elém. de Chym.). Frédéric III , roi de Dannemarck , curieux de mettre en pratique ce qui avoit réussi à Moyse , engagea plusieurs savants Chymistes à l'essayer. La méthode dont se servirent les Hébreux , est rapportée en ces termes :
« Il prit le veau qu'ils avoient fait , le mit dans le
» feu , le réduisit en poudre. Il mit cette poudre dans
» de l'eau , & en fit boire aux enfants d'Israël ».
(Exod. c. 32. v. 20).

Moyse dit lui-même :

« Je pris le veau d'or que vous aviez fait ; je le mis
» dans le feu , & le réduisis en poudre aussi fine que
» la poussière : je jettai cette poussière dans l'eau qui
» descendoit de la montagne ». (Deut. ch. 9. v. 21).

(81) Goguet , dans son ouvrage de l'origine des loix , traite ce sujet. (V. 1. l. 2. c. 4). Il suppose que les volcans ont donné une idée de la métallurgie : les

métaux fondus qui couloient de ces fourneaux naturels , peuvent avoir porté les hommes à essayer de les travailler à l'aide du feu. (*Hist. nat. de Buffon. Alous. Barba*). Ce qui rend cette conjecture plus vraisemblable, c'est que ceux qui , dans la fable & dans l'histoire , passent pour avoir découvert la métallurgie , habitoient des contrées fameuses par les volcans qui s'y trouvoient. (*Diod. Strab. Paus. Bouchart, Chanc.*). Les anciens écrivains cependant ont attribué cette découverte à l'embrâsement des forêts , dont le sol contenoit des parties minérales : la violence du feu ayant fondu les métaux , ils couloient & se mêloient à la surface de la terre. (*Lucre. &c.*). De là , suivant l'ancienne tradition des Grecs , la découverte du fer sur le mont Ida. (*Maxim. Oxon. Ep. 11. Sen. Chan. Alex.*). C'est à un pareil événement qu'on attribue la découverte de l'argent dans les monts Pyrénées. (*Arist. de mirab. auscult. p. 1157. Diod. Strab.*). Quelques marins rapportent qu'après avoir abordé dans une isle inconnue , ils firent du feu au pied d'une montagne , & qu'ils en virent couler de l'argent. (*Anc. relat. de la Chine & des Indes. Or*).

On rapporte de même que le chef d'une colonie établie depuis peu au Paragay , voyant une pierre d'une dureté extraordinaire , & tirant sur le noir , la mit dans un grand feu ; quelque tems après il en vit couler du fer , aussi bon que celui dont on se sert en Europe. (*Lett. édif.*). On dit encore que le capitaine d'un navire espagnol , étant obligé de mettre à terre sur une isle déserte , y répara sa cuisine. En

faisant le foyer, il mit plusieurs couches de terre. Lorsqu'il arriva à Acapulco, tout l'équipage fut fort étonné de voir sous les cendres une masse d'or, que la violence du feu avoit fondu & séparé de la terre. (Mém. de Trév. septembre 1713).

Je suis fort porté à croire, dit Gémelli, que de tels événements ont pu découvrir aux hommes l'art de travailler les métaux; peut-être a-t-on par hasard exposé à la violence du feu des pierres ou de la terre qui contenoient des matières métalliques, & l'on en a vu sortir une matière liquide qui a pris différentes figures, & est devenue aussi dure que si elle avoit été coulée. Cela aura excité la curiosité, & des expériences multipliées auront découvert l'art de fondre les métaux.

(82) Chymie, *Χημια*, signifie art d'Egypte. La contrée elle-même étoit appelée *Chymia*, *Chamia*, ou la *Terre de Cham*. Une autre idée de la Chimie ou Al-Chimie est l'effet du feu. *Cham* étoit le culte qu'on rendoit au soleil, de-là les *aurita*, *orita*, &c. (Diod. L. 2. Hérod. Boerh. Suidas, sur le mot *Χημια*).

(83) Abraham tira son sabre pour immoler son fils. Les anciens patriarches étoient des bergers; dans le livre de Job nous trouvons un détail particulier sur le travail des métaux. Eliézer fit à Rebecca un présent de boucles d'oreilles d'or & d'argent; Judah donna son cachet & sa bague à Thamar. Pharaon donna sa bague à Joseph, & lui mit une chaîne d'or au cou. (Gen. Diod. Plin.).

(84) Abraham vécut 1900 ans avant l'Ere chré-

tienne, ce qui n'étoit qu'environ deux siècles après le déluge de Noé, & au moins 150 ans avant la fondation du royaume d'Argos, par Inachus.

(85) Dans la vallée de la Paz coule une petite rivière; en 1730, un Indien qui s'y lavoit les pieds, y trouva un morceau d'or si gros, que le marquis de Castel Fuerte l'acheta douze mille pièces de huit, & l'envoya en Espagne, comme un présent digne de la curiosité d'un souverain. (Uloa). Garcillasso dit qu'en 1556, on découvrit de l'or dans une pierre aussi grosse que la tête d'un homme; le possesseur de cette pierre étoit opulent. Cette découverte lui parut si avantageuse qu'il s'embarqua pour l'Espagne, afin de la présenter à Philippe II; mais le vaisseau périt avant d'arriver au port. Le père Martir dit qu'André Moralis, pilote, qui parcourut ces côtes avec de la Cossa, avoit un diamant précieux qu'il acheta d'un jeune Indien, dans le pays de Cumana, province de Paria. Ce diamant étoit aussi long que deux phalanges du doigt annulaire, & aussi gros que le pouce. Il avoit huit angles que la nature avoit parfaitement formés. Le jeune Indien portoit cette pierre au cou. Il la vendit à Moralis pour cinq de nos fausses pierres, faites de verre de diverses couleurs, qui plurent beaucoup à ce jeune homme qui ignoroit la valeur de la sienne.

Voyez la conquête de la nouvelle Espagne, par Cortez, avec la liste des trésors trouvés dans l'Amérique méridionale, p. 12, 13, 14. Voyez aussi l'in-

ventaire fait par Cortez au Mexique, lorsque l'empereur Montézume étoit son prisonnier.

Colomb, dans son troisième voyage à l'Amérique, vit un Indien qui avoit un morceau d'or aussi gros qu'une pomme. Lorsque ce voyageur étoit à S. Domingue, un Indien vint sur le rivage avec un morceau de ce métal qui pesoit huit onces; il le tenoit d'une main, & présentoit l'autre, dans laquelle on mit le bec d'un faucon: l'Indien alors laissa l'or, & prit la fuite comme s'il eût triché les Espagnols dans cet échange.

Le plus gros diamant qui soit en Europe, fut trouvé, en 1476, par un soldat Suisse, à la bataille de Granfon; ce soldat le donna à son général pour six livres: le luxe étoit alors inconnu en Suisse. Les députés de Berne, dans le plan qu'ils présentèrent à Charles de Rosh, duc de Bourgogne, disoient que tout leur pays n'auroit pas payé les éperons de ses chevaliers. (Œuv. de Volt.).

(86) C'est d'après la découverte de l'or en Guinée, que l'on a des guinées en Angleterre.

(87) (Lett. édif. Hist. génér. des voyag.). Les Anciens parlent de plusieurs rivières considérables qui roulent parmi leurs eaux de l'or, de l'argent, du cuivre & de l'étain. (Plin. l. 33. voyag. de Pirard).

Le savant Goguet dit, dans l'origine des loix, que le tonnerre peut avoir fendu des rochers & des montagnes, & découvert aux hommes l'or qu'ils renfermoient. (Justin. Barba Hallot). Un pareil accident fit découvrir une mine d'or au Pérou vers la fin du

dernier siècle. (Voyag. d'Uloa). Quelquefois les vents, en déracinant les arbres, ont produit les mêmes effets. (Alon. Bar.). On fait comment on découvrit les fameuses mines du Potosi. Un Indien de Porco, nommé *Gualpa*, où *Huelpa* chassoit aux chèvres sauvages sur des montagnes couvertes d'arbres & de buissons. Il déracina un petit arbre planté sur le sommet d'un rocher; il apperçut quelque chose qui brilloit: il l'examina, & reconnut que c'étoit une masse d'argent (Acost. Garcill. Uloa).

Dans les environs de la Conception, à l'endroit appelé le séjour du roi (*Estancia del rey*). On a trouvé, en lavant, ces morceaux d'or que les Espagnols appellent *Pepitas*, grains. Quelques-uns pesoient dix marcs, dix-huit onces, & étoient extraordinairement beaux. Il y a près des Cordelières une mine de cuivre pur, dont plusieurs morceaux pésent jusqu'à cent quintaux; les Indiens appellent une de ces montagnes, *Payen*, cuivre. Dom Jean Mélenès, qui en fit la première découverte, l'appella *S. Joseph*; il en tira un morceau pesant quarante quintaux. (Voyag. de Frezier). Le même auteur dit qu'à Chuquiago, à deux lieues de la Paz, on a trouvé des morceaux d'or pur, dont un pesoit 514 onces, & fut acheté par le comte de la Meneloa, vice-roi du Pérou, qui en fit présent au roi d'Espagne. Un autre morceau, qui pesoit 360 onces, tomba entre les mains de dom Juan de Mur, en 1710, pendant qu'il étoit corrégidor d'Arica. (Louis de Bossu, &c.).

De même divers accidents peuvent avoir découvert les substances minérales que la terre cachoit dans son sein ; l'histoire en fournit beaucoup de preuves. Cependant il y a eu un tems où l'on n'avoit aucune idée des métaux ; les peuples employoient des pierres à feu , des cornes d'animaux , des os de poissons , des écailles , des roseaux , des épines , &c. Dans toutes les circonstances où les nations civilisées se servent des métaux ; & même , de nos jours , des peuples qui connoissoient l'agriculture & plusieurs autres arts savants , ignoroient l'usage des métaux.

Goguet , dans l'origine des loix , dit que , sans la connoissance des métaux , l'agriculture ne peut faire de grands progrès. L'histoire des peuples d'Otahiti paroît contredire cette conjecture. (Voyez le journal de Cook & sa description des instruments du labourage , & de la pyramide d'Obérea).

(88) Les peuples des isles Mariannes , découvertes en 1521 , n'avoient aucune idée du feu. Jamais surprise ne fut plus grande que la leur , lorsqu'ils en virent quand Magellan aborda dans une de leurs isles. Ils crurent d'abord que c'étoit une espèce d'animal qui s'attachoit au bois & qui s'en nourrissoit. Plusieurs qui s'étoient approchés trop près , se brûlèrent , les autres en furent effrayés , & n'osoient le regarder qu'à une grande distance. Ils craignoient d'être dévorés ou au moins blessés par ce terrible animal. Telles furent les premières idées qu'ils se formèrent de la chaleur & de la flamme. (Hist. des isles Marian. Voyag. autour du monde). Les habitants des isles

Philippines & des Canaries étoient aussi ignorants que ceux des isles Mariannes. Dans l'isle de *Las Jordenas*, dépendante de la Chine, l'usage du feu étoit inconnu. On dit la même chose de plusieurs peuples de l'Amérique (mœurs des Sauvages), sur-tout des Amikouans peuples de l'Amérique méridionale, nouvellement découverts; ils habitent un pays montagneux, éloigné de la mer & privé de rivières navigables. (La Condam. Relat. de la riv. des Amaz.). De-là vient peut-être l'usage de manger crue la chair des animaux; usage établi chez plusieurs peuples de l'Antiquité, & qui subsiste encore dans quelques pays. (Hérod. Arist. Martini, Euseb. &c.).

Les peuples de l'isle Otahiti surpassoient de beaucoup les Américains dans la connoissance des arts; cependant ils ignoroient la manière de faire bouillir l'eau. Ils n'avoient aucuns vases propres à supporter la chaleur; le lord Monboddo, dans l'Origine des Langues, dit, en parlant des *Ιχθυοφαγοι* & des *Υλοφαγοι* de Diodore de Sicile, qu'ils ne faisoient point usage du feu, mais qu'ils grilloient leurs viandes aux rayons du soleil.

(89) Le père Hennepin a vu lui-même la manière avec laquelle les Indiens de l'Amérique septentrionale se procurent du feu. Il dit : « Aussi-tôt que nous fu-
 » mes à terre, un Indien coupa de l'herbe; il en fit
 » trois petits monceaux, & nous défendit de nous
 » asseoir dessus. Il prit un morceau de bois de cèdre
 » qui étoit rempli de petits trous ronds, dans l'un
 » desquels il mit une substance plus dure que le

» cèdre; il le frotta très-vîte entre ses mains jusqu'à
» ce que le feu y prit ». (Hennep. Découv. d'un
vaste pays dans l'Amérique septent. Labat. voyag.
aux isles. Mœurs des Sauv.). C'étoit quelquefois la
méthode dont les anciens Perses se servoient pour
allumer le feu sacré. (Picart. Cérém. relig.).

(90) Les Phéniciens, qui ont ignoré pendant
quelque tems l'usage du feu, en attribuent la décou-
verte au choc des ronces & des arbres agités par
les vents. (Euf. Thuci. Diod. Plin. &c.).

(91) Les Chinois, qui avouent que leurs ancêtres
ne connoissoient point l'usage du feu, disent que
Sui-gin-ski, un de leurs premiers rois, leur apprit
à en allumer, en frottant avec force deux morceaux
de bois l'un sur l'autre.

(92) Les Grecs reconnoissent que leurs pères ont
été long-tems sans faire usage du feu, (Diod. Plut.
Paus.), & qu'ils en firent la découverte par le frot-
tement de deux morceaux de bois. (Plin. Solin. Acad.
des inscrip.)

(93) En Italie, & en plusieurs autres endroits, la
terre met le feu à des matières combustibles qui se
trouvent sur sa surface. Dans la province de Kamfi,
en Chine, il y a des gouffres brûlants : les peuples
y font cuire leurs vivres, en suspendant les pots sur
l'ouverture. (Hist. de la Chine, Martini). Il y en
a de semblables en Perse; les anciens souverains de
ce pays y avoient établi leurs cuisines. (Arist. de
Mirab.). On trouve dans plusieurs pays des sources
d'eau si chaudes, que les habitants y font cuire leurs

viandes , par la seule immersion , sans qu'ils aient besoin de vases. (Jour. des sav. mai 1665). Il arrive souvent que des feux souterrains , en se faisant jour au milieu des forêts , des bois & d'autres endroits , les mettent en feu & les détruisent. (Strab. Acad. des scien. Goguet , Uloa). Sonnat , dans son voyage de la nouvelle Guinée , dit qu'il trouva , à environ deux lieues de Calamba , dans un petit village , un ruisseau dont l'eau étoit bouillante. Le thermomètre de Réaumur y monta à 69 degrés , quoiqu'à une lieue de sa source. Ce voyageur ne fut pas peu surpris d'y trouver des herbes & des plantes dans toute leur vigueur , quoique les racines fussent continuellement dans cette eau bouillante , & que les branches fussent enveloppées d'une vapeur si épaisse & si suffoquante , que les hirondelles qui passaient même à la distance de sept ou huit pieds , tomboient sans mouvement. L'auteur vit encore des poissons qui nageoient dans cette eau avec une telle vitesse , qu'il lui fut impossible d'en prendre aucun ; ils avoient les écailles brunes & étoient longs de quatre pouces.

(94) En outre la pourpre , on avoit trouvé , dans ces tems reculés , le moyen de faire d'autres couleurs qui conservoient pendant très-long-tems leur premier éclat. (Plin. L. 9). Plutarque dit , dans la vie d'Alexandre , que ce conquérant trouva , parmi les trésors du roi de Perse , une prodigieuse quantité d'étoffes de couleur de pourpre , qui , après un espace de cent quatre-vingts ans , avoient encore leur lustre & leur première fraîcheur.

On voit dans Hérodote , dit Goguet dans l'origine des loix , que des peuples qui vivoient sur les côtes de la mer Caspienne , peignoient sur leurs étoffes des animaux & des fleurs , dont la couleur ne changeoit jamais , & duroit aussi long-tems que l'étoffe ; ils employoient dans leurs teintures des feuilles d'arbres qu'ils broyoient & qu'ils faisoient infuser dans de l'eau. (Hérod. **L. 1**). On fait que les Sauvages du Chili font, avec des plantes, des couleurs qui supportent plusieurs fois la lessive sans être altérées. Pline parle de la façon de teindre la toile chez les Egyptiens , dont les couleurs étoient si bien empreintes , qu'il n'étoit pas possible de les changer ; il dit même que les étoffes étoient meilleures , & que la couleur devenoit plus solide en les lavant.

Moyse parle d'étoffes teintes en bleu-ciel , en pourpre & en écarlate : il dit encore qu'on avoit des laines de couleur d'orange & de violette. (Exod. c. 25).

(95) On tiroit la pourpre de plusieurs sortes de coquillages de mer. Les meilleurs se trouvoient près l'isle où fut bâtie la nouvelle Tyr. (Plin. **L. 6. §. 60**). On en pêchoit dans plusieurs autres endroits de la méditerranée ; les côtes d'Afrique étoient fameuses pour la pourpre de Gétulie. (Plin. **L. 5. §. 1**). Les côtes d'Europe ont fourni la pourpre de Laconie qui avoit une grande réputation. (Plin. Pausan.). Pline range en deux classes les testacées qui fournissent la pourpre. La Buccine fut appelée pourpre de la couleur qu'on en tire. (Plin. **L. 9. §. 61**). Dans la suite on rechercha sur-tout cette dernière espèce ; suivant

le rapport des Anciens, on trouve dans la gorge de ce poisson une veine qui contient une couleur d'un rouge obscur. (Arist. Hist. des anim. Plin.). Le reste du poisson est inutile. (Id. Vitruv.). Le point essentiel étoit d'avoir ces poissons vivants; car, à l'instant de mourir, ils perdoient cette liqueur précieuse qu'on conservoit avec soin. Après l'avoir mise dans le sel pendant trois jours, on la mêloit avec de l'eau; on la faisoit bouillir dans un pot d'étain pendant dix jours, & à petit feu: elle servoit ensuite à teindre la laine que l'on avoit préparée. (Cic. Phil. frag. t. 3). On faisoit égouter cette laine pendant cinq heures, ensuite on la cardoit, & on la remettoit à bouillir jusqu'à ce que la teinture fût toute employée. (Plin. L. 9, §. 62). On étoit obligé de mêler plusieurs sortes de coquillages; on y ajoutoit aussi plusieurs ingrédients, tels que le nitre, l'urine, l'eau, le sel & le fucus (vareck), plante, dont la meilleure se trouvoit sur les rochers de l'île de Crète. (Plin.). Les Syriens n'employoient, pour faire leur pourpre, que les coquillages; ils mettoient pendant quelque tems la laine dans cette liqueur, ensuite ils l'ôtoient & la faisoient bouillir avec la buccine seule. (Plin. L. 9, §. 62).

(26) On trouve dans les voyages d'Uloa des détails particuliers sur la préparation de cette excellente pourpre pour laquelle on avoit la plus grande estime,

(27) La difficulté d'avoir la pourpre, & sa cherté, tendoient à en faire perdre l'usage. La veine du poisson n'en fournissoit que peu; d'ailleurs il falloit

l'avoir avant qu'il fût mort, ensuite les autres préparations qui demandoient beaucoup de tems & de précaution, sans parler du risque que l'on couroit à cette pêche, ce coquillage se tenant au fond de l'eau. (Acad. des scien. Arist. Plin.).

(98) Le berger lava avec de la laine la gueule de son chien, qu'il croyoit ensanglantée; Hercules porta cette laine au roi de Phénicie. (Phælop. Achil. Goguet, &c.).

(99) Les Anciens, dit le savant Briant dans sa mythologie, attribuoient aux dieux les découvertes utiles & agréables. Cérès avoit enseigné aux hommes l'agriculture; Osiris leur montra l'usage de la charrue; Cinyras, celui de la harpe; Vesta leur apprit à se faire des maisons: chaque divinité étoit regardée comme l'auteur de quelque bienfait. On attribua la découverte de la pourpre à Hercules de Tyr, le même que Palæphate appelle le philosophe; mais quelques-uns lui refusent cet honneur, & disent qu'on la doit à son chien, ainsi que l'observe Cassiodore: "*Cùm*
"*famæ canis avida in Tyrio littore projecta conchyliâ*
"*impressis mandulibus contudisset, illa naturaliter*
"*humorem sanguineum diffluentia ora ejus mirabili*
"*colore tinxerunt, talia exempla meditantes fecerunt*
"*principibus decus nobile*". (L. 9. c. 36).

Cependant il n'est guère probable qu'un chien se soit jetté sur des écailles de poisson; d'ailleurs le murex est un coquillage pointu & environné d'épines fortes & perçantes, avec lesquelles un chien n'auroit pas osé avoir affaire. Il y a dans l'histoire une

méprise ; Hercules de Tyr , ainsi que toutes les autres divinités orientales avoient le titre de *Cahen* , *Cohen* & *Chon* , ainsi que les Grecs le disent eux-mêmes : ce titre a été changé en *Κυν* , chien , qu'ils décrivent comme un attribut de la divinité. J. Antiochenus qui parle fort au long de l'histoire , dit que la pourpre étoit la découverte de *Ποιμενικη* , qui fut sans doute un berger roi. (Voyez *Cohen* , dans la mythologie de Briant , v. 1).

D'autres auteurs attribuent cette découverte à l'amour ; Hercules , disent-ils , étoit amoureux de la nymphe Tyros. Son chien trouva un coquillage sur le bord de la mer , & le brisa : sa gueule fut teinte de pourpre. La nymphe fut si éprise de cette couleur , qu'elle déclara à son amant qu'elle ne le verroit que lorsqu'il lui auroit apporté une robe de cette couleur. Hercules ramassa beaucoup de ces coquillages , & réussit à teindre une robe telle que sa maîtresse l'exigeoit. (Pollux , L. 1. c. 4. p. 30).

(100) Les Anciens savoient dorer en or moulu & en or battu : *Æs inaurari argento vivo , legitimum erat.* (Plin. Hist. nat. L. 33. Vitruv. L. 7).

(101) Le mont Laban , Luban ou Labar & Lubar (Epiph. L. 1. Cedren , p. 11) est le même que le mont Baris de Nicom. Damas. (Euseb. præp. Evan. L. 11. p. 414) , & que le mont Ararat de Moïse. (Anal. de Bry.).

(102) La découverte de la fermentation est probablement postérieure au déluge ; car Noé fut surpris par l'effet de la liqueur ; peut-être ne doit-on l'at-

tribuer qu'au hasard. Les Indiens, qui d'abord firent des incisions aux arbres pour se procurer la liqueur qui en tomboit, trouvèrent ensuite que, lorsqu'elle étoit gardée dans des vases, elle devenoit plus agréable. (Observ. de Barry sur les vins des Anciens).

Les poètes chantèrent les effets du vin qui les inspiroit; ils l'attribuèrent aux dieux, à Osiris, à Saturne & à Bacchus. Homère l'appelle ποτον εἶον, divin breuvage. Dans ces tems reculés on aimoit le vin, l'on en connoissoit de plusieurs espèces. Il paroît, d'après les louanges que ce poète en fait, qu'il a souvent éprouvé ses effets salutaires : (*Laudibus arguitur vini vinosus Homerus*, dit Horace). Le vin anime ses héros au conseil & à la guerre; & Nestor n'est pas plus recommandable par sa sagesse que par son amour pour le jus de la vigne. Les femmes en faisoient le même usage que les hommes, privilège qui leur fut refusé chez les Romains dans les premiers tems de la république. (Observ. de Barry.).

(103) Bacchus, que l'écriture appelle *Chus*, étoit père de Nimrod, Alorus ou Orion. (Anal. & observ. de Briant, mythol. de Bani.).

(104) Noé a eu différents noms dans divers pays : ces noms changeoient suivant ses attributs; on l'a appelé *Nous*, *Nusus*, *Noachus*, *Nul*, *Nys*, *Noa*, *Pachus*, *Dios*, &c. (Anal. de Bry. Monde primit. Anal. & comp. plan génér. & raisonné).

(105) Le vin acquit en peu de tems un haut degré de perfection. Le vin Maréotic est très-connu; il ve-

noit dans la Scythie Egyptienne, & avoit beaucoup de feu.

*Hæc illa est, Pharios quæ fugit noxia reges,
Dum servata cavis potant mareotica gemmis.*

(Gratii cuneget, v. 312).

Toute la côte de l'Ionie, aux environs de Gaza en Palestine, étoit fameuse pour ses vins, ainsi que le pays de Sarepta, au pied du mont Liban : Sidorius Apollinaris parle de ces vins, & les range parmi les meilleurs d'Italie & de Grèce.

*Vina mihi non sunt gætica, chia, falerna,
Quæque sareptano palmitè missa bibas.*

(Carm. 17.v. 138).

Le vin de Chalybon en Syrie étoit le plus estimé; Strabon dit qu'il étoit consacré à l'usage des rois de Perse, (L. 15. p. 1068).

Chypre, Crète, Chios & Lesbos, appelées Ethiope, avoient aussi de bons vins; on en trouvoit encore de pareils en Sicile, aux environs de Taormenium, dans le pays des Lestrigons & des Cyclopes (Odyss. L. 1. 58. 357).

En Thrace, on avoit les vins de Maronia, qui croissent sur le mont Ismare, & qu'Homère a chanté. (Odyss. L. 1. 14. ch. 16. p. 714).

Mais aucun n'étoit plus estimé que ceux de Formie & de Falerne. Il y avoit en Ibérie & dans la Mauritanie des vins de la première qualité. L'histoire rapporte que, dans ce pays, les vignes étoient en si

grand nombre, qu'elles égaloient les arbres d'une forêt. Strabon dit que deux hommes pouvoient à peine embrasser le tour d'un de ces arbres, & que les grappes avoient un pied & demi de long. (L. 17, p. 1182).

On cultivoit aussi la vigne dans l'Ethiopie Indienne, sur-tout chez les Oxydracéens, descendants de Bacchus. Ils avoient encore une liqueur forte qu'ils tiroient du riz, ils s'en servoient pour les sacrifices. Les peuples de Lusitanie & de Bétique faisoient une liqueur fermentée, qu'ils appelloient *Zuth*. Cette liqueur leur vint d'Egypte (Hérod. L. 2.) : de-là ils en avoient attribué la découverte à Osiris. Hésychius, qui donne à cette liqueur le nom de vin, dit qu'elle étoit faite avec de l'orge. Strabon en parle au Livre 3, p. 233. (Voy. l'anc. Mythol. de Briant, d'où j'ai tiré cette note).

(106) Quelques écrivains disent que l'on introduisoit dans les veines des vieillards le sang de jeunes personnes & d'animaux, afin de les rajeunir. Héister a décrit ce procédé dans sa Chirurgie. Au tems de la Chevalerie, on a cherché une fontaine d'Arcadie, à laquelle on attribuoit cette vertu, & quelques navigateurs disent l'avoir trouvée en Amérique.

Les Juifs ordonnent aux vieillards attaqués d'apoplexie, de la lèpre ou de convulsions, de boire du sang de jeunes enfants. (Œuv. de Volt.).

Sheldon rapporte qu'un prêtre Mahométan, qui desiroit détruire les ennemis du prophète, prédit au

roi Arrakan qu'il ne vivroit pas long-tems; mais que , pour prolonger sa vie , il falloit sacrifier six mille de ses sujets , quatre mille vaches blanches & deux mille pigeons blancs; en prendre le cœur , & en faire une composition qui éloigneroit l'heure de sa mort : le roi suivit ce conseil & sacrifia ses sujets.

Les Morlaques , tant de l'église Romaine que de l'église Grecque , ont sur la religion les idées les plus singulières , & l'ignorance de leurs ministres augmente tous les jours ce mal monstrueux. Ils sont aussi fermement persuadés de la réalité des forciers , des fées , des enchantements , des apparitions nocturnes , &c. , que s'ils en avoient eu mille exemples ; ils n'ont pas le moindre doute sur l'existence des *vampires* ; ils leur attribuent , de même qu'en Transilvanie , de sucquer le sang des enfants. Lorsqu'un homme meurt , & qu'on craint qu'il ne devienne *vampire* , on lui coupe les jarets & on lui pique des épingles sur tout le corps , persuadé qu'après cette opération il lui est impossible de marcher. On a vu des Morlaques qui , craignant qu'après la mort ils n'eussent besoin de boire du sang d'enfants , prioient leurs héritiers & les obligeoient même de leur promettre de les traiter , à l'instant de mourir , comme des *vampires*. (Voyag. de Strange en Dalmatie , publiés depuis peu).

On met à la tête du mort une croix de bois & une large pierre afin de l'empêcher de devenir vampire ou succeur nocturne. (Voyag. de Born en Transilv. & en Hongrie , en 1770 , let. 3).

La lèpre étoit à peine connue dans les pays septentrionaux jusqu'au tems des Croisades , qu'elle fut apportée d'Afrique & d'Asie. Louis VIII , roi de France , légua par son testament , en 1225 , cent sols à chacun des deux mille Lazarites qui étoient dans son royaume , ce qui est une preuve de l'augmentation de cette maladie pendant les Croisades.

Quant à la fontaine dont il a été parlé plus haut , & à laquelle j'ai dit qu'on attribuoit la vertu derajeunir les vieillards , cette fable eut beaucoup de partisans. Le père Martir non seulement le croyoit , mais encore en donnoit des preuves. (Voyez la seconde & la septième Décade). Bossu dit dans ses voyages que don Juan Ponce de Léon découvrit la Floride lorsqu'il étoit à la recherche de Bimini , isle où coulent le Jourdain & cette fontaine si renommée chez les Indiens de l'isle de Cube. Léon crut cette fable , & chercha la fontaine sans réussir à la trouver ; il chargea de la même expédition le capitaine Pérez d'Ortubia & le Pilote Antonio d'Alminos , qui touchèrent à la baie de Portorico , où ils trouvèrent Bimini ; mais ils ne virent ni le Jourdain ni la fontaine. Dom Juan mourut quelque tems après. La première fois qu'on parla de cette fontaine à Madrid , plusieurs Espagnols furent s'embarquer à Cadix. A leur retour , chacun s'aperçut de sa méprise ; on se mocqua d'eux d'avoir si gratuitement entrepris un long & pénible voyage , pendant lequel cependant ils découvrirent le cap Corientès.

(107) Goguet , dans son ouvrage de l'origine des

loix, observe que les peuples qui chassent aux chèvres sauvages & aux chamois sur les Alpes, boivent toujours le sang de ces animaux dès qu'ils les ont tués : ils prétendent que rien ne fortifie plus le corps.

Bosman dit qu'Angua, chef des nègres de Jabi, sur la côte d'Or, buvoit souvent le sang de ses captifs, & même de ses femmes. (Descript. de la côte de Guinée. Lett. 2, p. 23).

(108) Les raisins, la poire & la cerise, furent apportées en Angleterre en 1550. Xénophon, dans son expédition de Cyrus, parle de *Ceraunt*, ville de Grèce, située dans le pays des *Colches*, près la mer. C'est de cette ville que Lucullus, en revenant de son expédition contre Mitridate, apporta les cerises en Italie, l'an de Rome 680. On les apporta en Bretagne cent vingt ans après. Il paroît qu'elles ont tiré leur nom de cette ville, ou que la ville a pris le sien de ces arbres. Tournefort dit qu'il trouva tous les environs de cette ville couverts de cerisiers *Χεῖς εἰρασονται*, fut appelée ensuite Pharnacée, quoique Ptolémée, Strabon & Pline, en fassent deux villes différentes. (Xénop. L. 5. Plin. L. 15).

Ammien-Marcellin dit que Lucullus fut le premier qui apporta ces arbres à Rome. Pline observe qu'ils n'y furent point connus avant la bataille de ce général contre Mitridate. (Tournef. v. 3). Les cerises furent apportées de Flandres dans la province de Kent, en 1540. (Chron. d'Aderf.)

(109) L'extrait du lait de jument, lorsqu'il est

aigre, donne une liqueur aussi forte que l'eau-de-vie. (Marco Polo. L. 1. c. 57).

Un peuple barbare de l'Amérique fait une liqueur forte avec des racines putréfiées & infusées dans de l'eau.

(110) Les Américains tirent de la racine du maïs ou manioc, que les femmes mâchent, une liqueur enivrante, qu'ils appellent *Chicha*. La salive excite une forte fermentation, & dans peu de jours la liqueur devient bonne à boire. Ces peuples l'aiment avec passion. (Lett. Edif. d'Acoft. Damp. Hist. Nat. des Ind. &c.)

Cette espèce de liqueur fermentée, est connue en Afrique & aux Antilles. Les nègres font fermenter le jus des cannes à sucre, & s'en servent dans les funérailles; ils en mettent sur le tombeau de leurs amis, pour les soulager dans le voyage qu'ils vont entreprendre. (Lafitau, Mœurs des Sauvag. Descript. de Surinam).

(111) Les peuples d'Otaïti mâchent une racine qu'ils appellent *Ava*, *Ava*; elle fermente avec la salive, & donne une liqueur forte. Cook dit qu'il a vu faire cette liqueur, & qu'il en a bu. (Voyez son dern. Voy. v. 1. p. 186).

Schouten & le Maire, dans leur voyage autour du monde, en 1616, abordèrent à l'île de Horn. Les peuples qui l'habitent préparèrent pour ces voyageurs une pareille boisson. Ils furent invités à un repas où se trouvèrent deux princes du pays. On apporta du *cana* (espèce d'herbe dont ils font une liqueur);

chacun en prit une bouchée , la mâcha quelque temps , & la mit ensuite dans un vase de bois. On y versa de l'eau , on présenta cette liqueur aux rois , & ensuite aux Hollandois , qui refusèrent d'y goûter. (Charlev. Hist. du Parag.)

(112) Les peuples de Sibérie font , avec une espèce de moufferon , une liqueur qui , par la fermentation , devient si active , que l'urine de ceux qui s'en font enivrés , conserve la même vertu. (Hist. du Kamthacka). Les Hottentots attribuent à ce fluide des qualités particulières. Dans quelques parties de l'Inde , on regarde l'urine de vache comme une chose sacrée : on la recherche sur-tout pour les malades qui succombent sous le poids de leurs infirmités. (Cérém. Relig. de Picart.)

(113) Quelques peuples de l'Amérique , qui ne connoissent pas les effets de la fermentation , emploient d'autres moyens pour donner à leurs liqueurs la force qu'ils desireroient qu'elles aient. Ceux de l'Amérique septentrionale & de la Californie se servent de la fumée de tabac , qu'ils font entrer dans les narines. Cette fumée monte au cerveau , & les met dans l'état de l'ivresse la plus forte. (Hist. d'Oviéd. Voy. de Wafer).

Colomb , dans son second voyage aux Indes occidentales , vit que chaque cacique ou prêtre avoit un temple particulier pour le service de quelques images de bois , appelées *Cémies* , devant lesquelles ils font quelques cérémonies , & qu'ils prient avec une grande dévotion.

dévotion. Dans chaque temple, il y avoit une table ronde, sur laquelle étoit une poudre que l'on mettoit sur la tête de l'idole. Ils prennent cette poudre par le nez, au moyen d'un bâton creux, & prononcent quelques mots inintelligibles. Cette poudre les enivre sur-le-champ. Les Cémies avoient différens noms. Quelques-unes étoient plus en réputation que les autres, de façon qu'il s'en trouvoit souvent de volées.

Plusieurs Espagnols entrèrent dans un de ces temples. La statue fit alors beaucoup de bruit. Cependant ils s'apperçurent de la tricherie en la jettant par terre. La voix étoit apportée par un long tuyau, dont un bout alloit à un côté obscur du temple, où un indien étoit caché parmi des feuilles, & disoit ce qu'exigeoit le Cacique. Celui-ci, se voyant découvert, pria les Espagnols de ne parler à aucun de ses sujets de ce qui venoit d'arriver, parce qu'il lui seroit impossible de les retenir dans l'obéissance. (Cortez, Hist. de la nouv. Esp. Collect. de voyag.)

Les habitans de certaines contrées de l'Amérique prenoient continuellement du tabac, & en si grande quantité qu'ils s'enivroient. Les prêtres, sur-tout, & les charlatans, en imposoient au public par leurs grandes agitations, qu'ils disoient être autant d'inspirations. Tel étoit l'usage des oracles & des sybilles.

Les *Othomacoas*, peuplade située sur les bords de l'Orenoque, ont une composition qu'ils appellent *Yupa*. C'est la graine d'une plante qui nous est inconnue, réduite en poudre & mêlée avec des

coquillages brûlés & pulvérisés. Ses effets, lorsqu'elle est prise par le nez, sont si violents, qu'ils ressemblent plus à la rage qu'à l'ivresse. (Gumil. Mart. Charlev. Wafer).

§. V I I.

De la Médecine Mystique.

(114) Frézier dit que les peuples du Chili n'ont aucune religion. On n'a trouvé chez eux ni temples ni idoles. Cependant la divination y étoit connue.

Hennepin, qui le premier découvrit la rivière du Mississipi, & qui demeura long-tems chez les peuples de l'Amérique septentrionale, dit que plusieurs lui parurent n'avoir aucune religion.

(115) Adair donne, dans son Histoire des Américains, un détail particulier sur leurs manières de guérir les maladies. Il rapporte une conversation qu'il eut avec un médecin, qui lui dit : « qu'ils » avoient tué un ancien forcier pour s'être servi de » charmes destructeurs ».

En 1765, dit le même écrivain, un médecin ou prophète vint me rendre une visite d'ami; il étoit presque ivre, & son état le rendit plus communicatif. Lorsqu'il fut à la porte, il fit une profonde révérence, les bras ouverts du nord au sud. Il resta dans cette situation à-peu-près une minute : en se relevant, il me regarda d'une manière effrayante & chanta à demi-voix : *Yo, yo, yo, yo*; une minute après : *Hi, hi, hi, hi*; & ensuite : *Wa, Wa,*

Wa, Wa. Il prononça ces mots de plusieurs manières différentes. Il regarda de tems en tems en haut, sa tête extraordinairement penchée en arrière. Il chanta pendant environ un quart d'heure. Comme ma porte étoit vers l'est, & qu'il eut les yeux tournés toujours vers l'ouest, je ne puis assurer s'ils invoquent leurs divinités de cette manière. Hennepin, qui a écrit auparavant, s'accorde avec Adair sur ce sujet.

Lorsque le roi de Caongo est malade, ses médecins publient sa maladie dans le royaume, & chacun est obligé de tuer un coq. (L'abbé Poyart, Hist. de Loango).

(116) Pline dit que la magie, après s'être munie du secours de l'astrologie, emprunta sa splendeur & son autorité de la religion.

Les Marabouts des Arabes ne sont pas moins respectés que les Okkis & les Manitous des Américains.

(117) Les divinités de Cozumel, de Zempoala, de Cholula, de Tlascala, de Mexico & des autres parties de l'Amérique, étoient représentées sous des figures horribles. On sacrifioit à ces dieux des victimes humaines. (De Solis).

Le père Tachart dit que les Siamois croient que le juge suprême de l'enfer écrit continuellement la vie & les actions des hommes, & que, lorsqu'il arrive à la page de chacun, la page éternue. Les hommes, disent-ils, éternuent dans le même instant. De-là l'usage de souhaiter à celui qui éternue une vie longue & heureuse. En Allemagne & en Hollande, il est

d'usage d'ôter son chapeau dans ces circonstances. Plusieurs peuples de l'Asie sont asservis aux mêmes coutumes. Les anciens Grecs croyoient qu'il étoit honteux d'éternuer, & de-là ils faisoient leurs prédictions.

(118) Plusieurs nations grossières attribuent à l'influence des êtres invisibles tout ce qui passe leur intelligence. Hennepin, dans sa découverte d'un vaste pays, en donne plusieurs preuves chez les peuples qui habitent le bord des lacs.

Ils appelloient son bréviaire un esprit malin, & peu s'en est fallu qu'il ne lui ait coûté la vie. La première fois qu'ils virent des canons, ils se persuadèrent que c'étoit un fer possédé de l'esprit malin. Il ajoute qu'il avoit un pot de fer large d'environ un pied. Les Indiens n'osèrent jamais toucher ce pot sans se couvrir les mains d'une peau de castor. Les femmes en avoient une telle frayeur, qu'elles le pendoient à des arbres, n'osant approcher de la cabane où il étoit. Il desiroit en faire un présent à un des chefs, mais aucun ne voulut l'accepter ni même en faire usage, parce qu'ils croyoient qu'il y avoit dedans un esprit qui les auroit certainement tués.

Quelques Indiens font du feu près de leurs hameaux; ils lui attribuent la vertu de chasser le démon; souvent même ils en tirent des présages. (Mœurs des Sauv. T. 1. p. 388).

Quant à ce que certains auteurs disent des Manitous, des Cémies, des Okkis, &c. (Voyez Charlev. Journ. Hist. d'un voyag. de l'Amér.)

Ces forciers sont si habiles, qu'il ajoute : "Quelques missionnaires ont cru que plus d'une fois, dans ces rencontres, les prestiges de ces charlatans avoient été accompagnés de l'opération visible du démon". (Hist. génér. de la nouv. Fran. Louiſ. de Boſſu.)

Le docteur Forster dit que des peuples de Russie ont de pareils forciers; dans le département de *Cazan* sont les *Tchéremiffes*, les *Tchuwasches* & les *Wotiaks*. Les premiers les appellent *Mushan*, les seconds *Yommas* ou *Jymmas*; & les derniers *Tona* ou *Tuno*. Il y en a des deux sexes : ils font les mêmes grimaces que ceux de l'Amérique. En Sibérie, les *Tungusi*, les *Yakuli* & les *Byrati* les appellent *Shamaus*. Ils sont asservis aux mêmes usages lors de leurs prétendues conjurations.

Plus on va à l'est de la Sibérie, plus on trouve de ces espèces de charlatans, & plus est frappante la ressemblance qu'il y a entre les sauvages du nord de l'Amérique & les peuples qui habitent cette partie de l'Asie. Martir, en parlant des *Cémis*, rapporte plusieurs disputes amusantes qui s'élèvent entr'eux, & dans lesquelles ils font entrer le diable & la Vierge. La dispute se décide en attachant les mains à deux hommes derrière le dos. Un d'eux a recours à la Vierge, & l'autre aux *Cémis*, & celui qui a le plutôt fini est regardé comme vainqueur. Les Indiens, cependant, crainte de supercherie, répètent la cérémonie d'une manière plus solennelle. "Il paroît aux yeux de tous les spectateurs un diable en longue robe,

» la gueule ouverte , les dents allongées , des cornes sur
» la tête, & tels qu'ils représentent leurs Cémis. Ce diable
» cherche à dénouer les mains de sa partie. La Vierge
» paroît aussi-tôt & défait d'un coup de baguette le
» nœud de la sienne. Les mains de l'ennemi restent ser-
» rées comme auparavant ».

Si, dans le quinzième & le seizième siècle, de pareilles histoires étoient crues des peuples de l'Europe les plus instruits, on ne doit pas s'étonner de la superstition des sauvages de l'Amérique.

Dans la huitième décade du même auteur, on trouve de pareilles histoires sur la croix, ainsi que dans plusieurs écrivains de ce siècle, sur-tout dans de Solis. Un bois plié en forme de croix, que Cortez & son prêtre Olmédo avoient planté à Zempoala & à Tlascala, étoit souvent enveloppé d'illuminations remarquables; ce qui effrayoit même les belliqueux Tlascalans. Le Docteur Chandler, dans son voyage en Grèce, donne des preuves semblables de la crédulité des Chrétiens Grecs. Il dit : « La première
» année de notre séjour dans le Levant, le bruit
» courut que l'on avoit vu dans l'air une croix bril-
» lante, sur la grande mosquée de Constantinople,
» qui avoit été une église dédiée à sainte Sophie. Les
» Turcs furent alarmés de ce prodige, & cherchèrent
» en vain à dissiper la rumeur ».

C'est un usage reçu, que les personnes qui ne savent pas écrire, font un signe en forme de croix, pour constater leurs conventions. On trouve plusieurs écrits de cette espèce de personnes de la plus haute

distinction, & même de rois. *Signum crucis manu propriâ pro ignoratione litterarum.* (Ducange). De-là le mot : *signer un billet.*

Dans le pèlerinage de Purchas, on trouve plusieurs histoires sur l'apparition soudaine du diable lors des pactes faits avec lui. Philostrate (in vita App. L. 4.) parle d'un esprit qui se métamorphosa en femme, & se maria avec un certain Monyppus Lycius; cérémonie à laquelle Appollonius fut présent. « *Multum factum cognovêre, quod in mediâ Græciâ gestum sit* ».

Sabin, dans son Commentaire sur la dixième métamorphose d'Ovide, parle d'un esprit qui se maria, & eut des enfans. Jean-le-Majeur, dans la vie de Jean le moine, qui vécut du tems de Théodose, loue la continence de ce moine; il ajoute que le diable prit la figure d'une fille de marché, & réussit à vaincre ses pieuses résolutions. (Raretés histor. de Winst.)

(119) Sur la navigation des Phéniciens, voyez un ouvrage curieux, intitulé : *Histoire générale des découvertes des arts utiles & des progrès qu'on y a faits.* Le docteur Robertson a donné aussi un Essai sur la navigation dans le commencement de son Histoire de l'Amérique. Le même Essai se trouve dans la Chronologie d'Anderson & dans l'Histoire générale des Voyages, par l'abbé Prévost.

(120) Voyez sur la communication des deux continents, l'Amérique de Robertson, l'abbé Prévost, Laffitau, Charlev. Bossu, Rech. phil. sur les Amér. Mœurs des Sauv. &c.

(121) Cozumel étoit une divinité des peuples de l'Amérique méridionale ; de-là l'isle de Cozumel. L'idole avoit la figure d'un homme ; elle étoit si horrible , que l'on voyoit facilement quel étoit celui qu'elle représentoit. Cette difformité est remarquable dans toutes les idoles de ces peuples ; & celui qui faisoit l'idole la plus hideuse , passoit pour le meilleur ouvrier. De Solis , dans la conquête du Mexique , observe que le diable leur apparut sous ces figures. Martir , & plusieurs écrivains de ce siècle , disent la même chose. Cortez , qui joignoit à son courage beaucoup d'enthousiasme pour la religion , détruisit le temple de Cozumel , éleva dans ce lieu un autel , devant lequel il planta une croix. Il en usa de même envers les idoles de Zempoala. Son zèle lui auroit fait tenir la même conduite au Mexique , s'il n'eût été retenu par la prudence d'Olmédo. Cambyse , le conquérant de l'Egypte , détruisit de même les temples de ces peuples , & mit les animaux en liberté.

Plusieurs nations grossières ont , en certaines occasions , la même sévérité pour leurs propres idoles. Un Ostiaque , peu satisfait de la fienne , la maltraite & la jette au feu. Si , au contraire , elle lui plaît , il la caresse , la couvre de peaux de castor , & la met dans le lieu le plus respectable de sa cabane. (Mull. Descr. de la Russie). Lorsque les nègres de Loango invoquent leurs dieux inutilement , ils les jettent au feu & se moquent d'eux. (Voyage de Merolla). Les Goths avoient l'usage de leur lancer des flèches dans

de pareilles circonstances. (Ola. Mag. Hist. de Gent. Sept.)

Les matelots espagnols traitent leurs saints tutélaires avec la même indignité. S. Antoine a été souvent fouetté & jetté à la mer dans des occasions critiques, où il paroïssoit cesser de les protéger.

Les peuples de l'Amérique avoient plusieurs autres divinités qui présidoient à diverses actions, & qui étoient plus ou moins respectées dans différentes provinces. *Telcatlépulca* étoit très-révérend à Chalco, près Mexico. C'étoit un dieu méchant & terrible, d'où provenoient les maladies, la stérilité & d'autres punitions du ciel. La ville de Chalco étoit fameuse par ses nécromanciens & ses prêtres. *Tlalock* étoit le dieu de la guerre chez les Mexicains. Sa figure étoit horrible & difforme. *Vitelpuchtli* ou *Vitzilopuchtli* présidoit à la guerre & au meurtre. *Tiaxoltculi* étoit le dieu du luxe. *Ométochtli*, celui de l'ivresse; *Estruac*, celui de l'air; *Thalac*, celui de l'eau; *Bacab* présidoit aux enfants; *Chiripia* étoit la mère des dieux & de la terre, &c. (Garcill. Hist. des Incas).

Cependant, le nombre de leurs dieux n'égaloit pas celui des dieux des Grecs & des Romains, que plusieurs auteurs font aller jusqu'à quarante milles. Varron, suivant Tertullien, compte trois cents Jupiter.

(122) Sanchoniathon est le premier historien qui parle de Magus, par lequel il entend Chus, le père des adorateurs du feu (les mages), & aussi des vrais Scythes, qui avoient le titre de Magoy. (Eus. Prep.

Evang.) Hérodote parle aussi de Magus , & le fait prêtre du **Soleil**. Les anciens Babyloniens & les Chaldéens furent les premiers peuples que l'on appella Mages. Ils furent les instituteurs de ces cérémonies qu'on rapporte à Zoroastre. Ce culte passa ensuite chez les Perses , qui eurent leurs Mages. Lorsque les Babyloniens eurent une idolatrie plus compliquée , les Perses , qui succédèrent à l'empire de l'Asie , renouvelèrent sous Darius , fils d'Hystaspe , ces cérémonies , qui avoient été négligées & presque oubliées. Ce roi suivoit la religion appelée Magie , & voulut que l'inscription en fût sur son tombeau. (Porphyre). Il regardoit comme le titre le plus honorable , d'être appelé le professeur d'une pareille doctrine. Les Perses adoroient le soleil sous le titre de *Zor-Aster*. Ils furent plusieurs fois opprimés & persécutés , sur-tout après la mort de leur dernier roi , Yesdegerd. Ils se retirèrent dans la Gédrosie & dans l'Inde , emportant avec eux quelques mémoires maltraités sur leur religion. De-là on a fait *Sadder* , *Shaster* , *Vedam* & *Zendavesta*. Les Mages tombèrent à la fin en discrédit , & les Grecs les appelèrent *Απατεωνες* *φαρχακευται* , *conjureurs* & *forçiers* ; mais les anciens Perses eurent pour eux la même estime. Hélych les appelle *Μαγον* , Suidas *Μαγοι*. (Dio. Chrif. Porphyr.)

De-là il paroît qu'un mage étoit une personne sacrée , un professeur de la théologie , un prêtre dévoué à la philosophie & au culte de la divinité. (Plut. II. & Osir.)

(123) Ceux qui avoient recours aux dieux bienfaisants, étoient appelés *Thurgia*. Les personnes initiées dans les mystères ne pouvoient avoir aucun commerce avec les femmes; ils ne devoient manger d'aucun animal, ni se souiller en touchant à un corps mort. (Helio).

Les Lacédémoniens, après avoir mis Pausanias à mort dans le temple de Pallas, ne purent appaiser ses mânes, qui les tourmentoient continuellement. Ils eurent recours aux magiciens de Thessalie, qui chassèrent l'esprit de Pausanias, & l'obligèrent à quitter le pays. De même Saül envoya consulter le devin d'Endor, qui invoqua l'esprit de Samuël. (Diod. Pic. le Ventril. de la Chap.)

(124) Esculape étoit le chef des Cabires, dont les usages se conservèrent en Samothrace. Esculape d'Epidaure fut le voir & fut initié dans ces mystères, ainsi qu'Hercule & plusieurs autres personnages fameux. (Hero. Hiero.) Ces mystères se célébroient dans plusieurs temples, sous des noms différents, quoique tous se rapportassent au même objet. En Egypte, c'étoit les Orgies d'Isis & d'Osiris; en Thrace, c'étoit celles de Bacchus & de la mère des dieux; celles d'Athys & de Cybèle, en Phrygie; de Vénus & d'Adonis, en Chypre & en Phénicie; de Cérès, à Eleusis; de Diane, chez les Scythes; de Mythras, en Perse, &c. (Lafit. Mœurs de Sauv. Apul. Voyag. de Chand. dans l'Asie Min.)

(125) Cette espèce de magie s'appelloit Géotie. Les professeurs de ce culte n'avoient de correspon-

dances qu'avec les mauvais génies, & n'employoient leur science qu'à faire du mal. (Héliod.)

(126) De tous les sacrifices, aucun ne paroissoit plus utile que celui d'un prince. Lorsque le sort le condamnoit à mourir, l'ordre étoit reçu avec des acclamations & toute l'expression de la joie. Dans un tems de famine, tel fut le sort du roi Damalder, qui fut mis à mort pour le salut de son peuple. Un autre prince, Olaus Tréterger, fut brûlé vif en sacrifice à Waden. (Observ. de Briant).

Les prêtres de l'antiquité avoient pour certains nombres le respect le plus inviolable. Les Druides attribuoient quelque chose de mystérieux au nombre *neuf*. De-là leurs fêtes sanglantes & leurs sacrifices se célébroient en quelque pays tous les neuf ans; dans d'autres, tous les neuf mois, & continuoient pendant neuf jours : ailleurs, on immoloit tous les ans quatre-vingt-dix-neuf personnes au dieu *Swantowite*. Après leur mort, on les attachoit à des arbres, & on les y laissoit jusqu'à ce qu'ils fussent en putréfaction. Adam Bremenfis dit que, de son tems, on trouva, dans un bois de la Suède, soixante-dix cadavres dans cet état. (Obs. de Bri.)

Anne, roi de Suède, sacrifia à Adin neuf de ses fils, afin d'obtenir de ce dieu de prolonger ses jours. A Upsal, en Suède, on célébroit tous les ans un sacrifice solennel. On choisissoit parmi les captifs, en tems de guerre, & parmi les esclaves, en tems de paix, neuf personnes qu'on immoloit. Le sacrifice finissoit par une fête, où l'on mettoit tout l'appareil

de ces tems barbares. On buvoit jusqu'à l'ivresse : le roi & les premiers de la ville buvoient à la santé des dieux. De-là l'usage chez les premiers Chrétiens, en Allemagne, & dans les pays septentrionaux, de boire à la santé de Notre-Sauveur, des apôtres, &c. Mallet, dans ses Antiquités, fait remonter au tems des Anglo-Saxons l'usage de boire à la santé de quelqu'un. C'est d'après une pareille coutume que les historiens disent que Rowena, fille ou nièce de Hengest, but à la santé de Vortigern, roi des Bretons. Elle entra dans la chambre où étoient le roi & ses gardes, fit une profonde révérence, & lui dit : *« Soyez en bonne santé, seigneur roi »*. Lorsqu'elle eut bu, elle présenta son vase au roi, en se mettant à genoux. Le roi le reçut, & but aussi à sa santé. (Mœurs, Usag. Cout. &c.) Cet usage cependant, paroît remonter jusqu'au tems d'Homère.

Les Egyptiens avoient neuf divinités principales, huit représentoient les huit personnes sauvées dans l'arche : la neuvième étoit la colombe. On avoit conservé une pareille allusion dans les mystères d'Eleusis, en Samothrace & en Phénicie. Ces mystères se sont répandus en Europe : c'étoit la superstition des Druides.

Il arrive fréquemment que, lorsque les Tartares ont gagné une bataille, ils remplissent neuf sacs des oreilles qu'ils ont coupées à leurs ennemis. En 1696, l'empereur de la Chine défit un corps de Calmouks; les vainqueurs leur coupèrent les cheveux, & en firent neuf sacs. (Rech. sur les Egypt.)

Lorsque les Espagnols ravagèrent l'Amérique, le nombre *douze* étoit sacré chez eux en mémoire des douze apôtres. Plusieurs d'entr'eux firent vœu de leur sacrifier tous les jours douze Indiens.

(127) Pline parle d'une herbe qu'il étoit suffisant, disoit-on, de porter dans une armée pour la mettre en déroute, & tourne en ridicule cette superstition. Il demande où étoit cette herbe, lorsque Rome fut opprimée par les Cimbres & les Teutons. Pourquoi les Perses n'en firent-ils pas usage, lorsque Lucullus tailla leur armée en pièces? Pourquoi Scipion fit-il une si grande provision d'armes & de machines de guerre, lorsqu'une plante pouvoit lui ouvrir les portes de Carthage? (L. 2, c. 41).

(128) Strabon & Diodore de Sicile disent que, lorsque les Druides avoient à parler d'affaires d'état, ils perçoient un homme par-derrière d'un coup de poignard, & tiroient leurs présages de sa façon de tomber & de la forme de la plaie. Tous les prisonniers de guerre étoient égorgés sur des autels ou mis dans des cages d'osier, pour être brûlés vifs en l'honneur des dieux.

Sur les bords du Rhin, lorsqu'un Gaulois soupçonnoit la fidélité de sa femme, il l'obligeoit d'exposer sur les bords de ce fleuve l'enfant qu'il croyoit n'être pas à lui. Si cet infortuné étoit entraîné par le courant de l'eau, la femme étoit punie de mort, comme adultère; si, au contraire, il flottoit, & qu'il revint à sa mère, qui le suivoit sur le bord du fleuve, le mari, persuadé de la chasteté de son épouse, lui

rendoit son estime & son amour. L'empereur Julien, de qui nous tenons ce fait, dit que le dieu de ce fleuve vengeoit l'injure faite au lit nuptial.

Dans quelques endroits de la Guinée, lorsqu'un prince change de demeure, on le fait savoir au peuple. Il n'est alors permis à aucun homme de coucher avec sa femme, sous peine de la vie, jusqu'au retour du prince, qui est de même annoncé dans tout le royaume. Ceci donne aux femmes un moyen d'accuser leurs maris lorsqu'elles en sont mécontentes, vu sur-tout qu'il n'y a point d'appel. (Journ. de Baltell dans l'abbé Prévost. Hist. Crit. des prat. superst. Colomb. vrai Théa. d'honn. Esprit des loix. Elém. d'hist. génér.)

(129) Ce fut en vain que les empereurs romains cherchèrent à abolir un usage aussi barbare. Il a existé dans quelques provinces des Gaules jusqu'à l'entière destruction du Druidisme.

(130) Lorsque Sévère partit pour l'expédition qui fut la dernière de sa vie, une de ces prêtresses lui dit : *« Seigneur, n'espérez pas la victoire & soyez sur vos » gardes contre vos propres soldats »*. Il fut assassiné pendant la campagne.

Marc-Aurèle demanda à ces prêtresses si l'empire resteroit long-tems dans sa famille. On assure qu'elles lui répondirent que celle de Claude seroit un jour la plus illustre. En effet, celle d'Aurèle n'exista pas long-tems.

Les Goths croyoient qu'il y avoit dans les femmes une vertu divine & prophétique. Elles étoient reçues

au conseil. On les consultoit sur les affaires d'état les plus pressantes. Voyez le rapport de Ganna, sur une fille prophétesse des Marcomans, peuples de la Germanie & des Gaules; & sur Villeda, autre prophétesse des Germains, citée par Tacite. (Essai de Wood sur le gén. & les Œuv. d'Hom.)

Le respect que les Germains avoient pour leurs femmes, ne venoit que de leurs connoissances dans les affaires domestiques. On leur confioit l'éducation de la jeunesse. La foiblesse du sexe qui le porte à la superstition qui, dans les tems d'ignorance, étoit respectée, est devenue chez les peuples policés un sujet de ridicule. La connoissance des plantes & des blessures faisoit une partie de leurs occupations. Leurs progrès dans la botanique & dans la chirurgie leur donnèrent une grande autorité dans ces tems de guerre & de pillage. Elles suivoient les armées au champ de Mars, & leur captivité étoit le plus grand malheur qui pût arriver. Les vues d'un état n'étoient jamais si bien appuyées, que lorsqu'on donnoit quelque femme de distinction en ôtage.

Les anciens Lacédémoniens, quoique continuellement occupés de la guerre & peu familiarisés avec les sciences & les arts, pour lesquels ils affectoient un mépris marqué, accorderoient aux femmes des avantages tels qu'elles n'en avoient point de pareils dans aucune autre république de la Grèce. Les Spartes même, quoique gouvernés par des loix aussi sévères que celles que les moines ont souvent imposées, accorderoient à leurs femmes l'abondance & le luxe.

Aristote

Aristote attribue leur respect pour le sexe à leur caractère guerrier. L'amour de la guerre, dit-il, & l'amour des femmes se suivent. Les nations les plus belliqueuses ont toujours été les plus portées aux plaisirs de l'amour : & si, dans la fable, Mars est uni à Vénus, ce n'est pas l'effet d'une imagination purement chimérique, mais la suite d'un établissement plus solide. C'est de-là peut-être que les royaumes gouvernés par des reines ont toujours été plus fertiles en héros. (Arist. Obs. polit. de Forster).

(132) Chez les Druides, il falloit cueillir la verveine au lever de la canicule & au point du jour. On offroit ensuite à la terre un sacrifice en expiation : on se servoit de fruits & de miel. Cette plante avoit la vertu de chasser la fièvre, de guérir toute espèce de maladie, & même de réconcilier les ennemis. (Plin. L. 25).

(133) Moïse parle de l'hysope comme d'une herbe dont on se servoit contre la lèpre & dans les cérémonies sacrées.

(134) On faisoit, avec beaucoup de pompe, une procession au lieu où étoit cette plante (Le Guy). Les devins marchaient les premiers, & chantoient des hymnes & des chansons en l'honneur des dieux. Suivoit un héraut qui avoit une baguette à la main; ensuite trois druides portoient les choses nécessaires pour le sacrifice. Le chef des prêtres, habillé de blanc, fermoit cette procession que le peuple suivait en foule. Lorsqu'ils étoient arrivés au lieu marqué, le chef des Druides montoit sur un chêne,

& coupoit le guy avec une faucille d'or. Les Druides le recevoient respectueusement dans le *sagum* (robe blanche). On immoloit deux taureaux blancs, & l'on faisoit la fête. On adressoit des prières aux dieux, ainsi que Plin le rapporte, afin que cette plante donnât la prospérité à ceux qui devoient y avoir part. On s'en fert encore aujourd'hui en Angleterre, dans les tranchées des enfants; & quelques praticiens de Londres en ordonnent l'usage. Maçon, dans son *Elfride*, fait allusion au respect qu'on avoit pour le *guy*.

(135) Tous les peuples, dans l'état d'ignorance, étoient portés pour le merveilleux. C'est de-là, ainsi que je l'ai dit, que, dans les tems les plus reculés, on avoit l'usage des enchantemens; ils étoient connus des Egyptiens & des Grecs. Plusieurs de ces charmes subsistent encore chez les peuples de l'Europe les plus civilisés.

De nos jours, les prêtres d'Afrique ou marabouts font un commerce considérable en vendant des charmes, qu'ils appellent *grigris*. Leur usage est de répondre à toute question, de protéger contre la foudre, de prévenir les maladies, de procurer plusieurs femmes, de faciliter les accouchements, d'échapper au naufrage lors de la pêche & à l'esclavage en tems de guerre, enfin d'assurer le gain d'une bataille.

Barbot, dans la description de la Guinée, parle de Brack, roi du Sénégal, & sur-tout de ces *grigris* qui étoient fort communs chez les peuples de ce

royaume. (Hist. génér. des voyag.) Ils ont une si grande dévotion pour les grigris, qu'ils donnent volontiers tout ce qu'ils possèdent pour s'en procurer.

Le grigris est ordinairement une feuille de papier, où sont écrits quelques passages du Koran. Il est plié dans un linge, & couvert de la peau de quelque animal ou de cuir écarlate ou pourpre. Il est quelquefois décoré de coquillages, d'écailles ou de quelque autre ornement.

On a ouvert deux grigris; l'un contenoit le 112^e chapitre du Koran, & l'autre, quelques passages de ce livre; sur-tout le suivant, adressé à la divinité : *Tu es mon maître, & tu m'as rendu puissant sur tous les peuples & toutes les nations.* Ces grigris étoient probablement faits d'après les Phylactères des Juifs, qui étoient rôlés & couverts de parchemin, & qui contenoient quelques sentences de l'Ecriture. (Deut. VI, v. 8). Non seulement les Juifs les portoient, mais même les Pharisiens, plus encore que les autres, quoique par un motif d'hypocrisie. (Matth. XXIII, v. 5).

(136) Aucune maladie n'a fait naître plus de charmes que la fièvre; une méthode commune est de courir neuf fois autour d'un buisson, pendant neuf jours de suite. Cet usage tient au Druidisme. Neuf est un nombre mystique de la plus haute antiquité.

Plusieurs personnes croient que si l'on donne au malade une araignée, sans qu'il en ait connoissance,

ceci devient un remède certain. D'autres ont la même opinion de la mouchure de chandelle.

De même les charmes sont fort en usage pour les maux de dents, sur-tout en forme d'amulettes, qu'on met au cou des enfants. D'autres se persuadent qu'un remède infailible est d'ôter un ver qui rend la dent malade. Aujourd'hui même, il y a dans la capitale une femme qui abuse de la crédulité du public, & en tire des contributions considérables, en ôtant ce prétendu ver. Elle a, pour cet effet, des œufs de vers-à-soie, qu'elle fait faire éclore dans toutes les saisons. L'insecte ressemble d'abord à un petit ver; elle le montre adroitement après quelques opérations manuelles. Le malade alors, est convaincu de l'efficacité du remède. Cela cependant, peut produire un bon effet, l'imagination étant fortement frappée. Les indiens guérissent de même leurs malades; ils montrent un os ou quelque autre chose, qu'ils disent avoir ôté de la partie affligée. Souvent, lorsqu'une personne est attaquée de la crampe, on lui met une bague au doigt : mais pour que cette bague ait quelque vertu, il faut qu'elle soit faite d'un métal pris en cachette, & sans qu'on ait été découvert. Quelquefois encore les personnes attaquées de ce mal portent la palette d'un mouton; de-là cet os est appelé *l'os de la crampe*. Boyle ordonne, dans certaines maladies, de porter au cou un petit sac rempli de poudre de crapaud brûlé vif dans un pot qui n'ait point encore servi. Il donne aussi plusieurs moyens de prévenir les enchantemens. (Œuv. de Boy.)

(137) Van Swiéten, dans ses Commentaires (v. 3, p. 391), explique les différents noms qui caractérisent l'épilepsie. On a donné une infinité de remèdes pour cette maladie. Le plus fréquent parmi le peuple des environs de Londres, sur-tout dans la province d'Essex, est de couper le bout de la griffe d'un chat noir, afin d'avoir trois gouttes de sang qu'on met dans une cuillerée de lait de femme. Ce remède doit se répéter trois jours de suite. Si c'est un homme qui est attaqué de ce mal, il faut que la femme dont on prend le lait ait accouché d'une fille, & le contraire si c'est une femme. Ce remède reste sans effet, si le malade en a connoissance. Il faut encore que le malade descende trois marches d'un escalier, trois fois par jour, pendant trois jours consécutifs. Ce nombre, qui est la racine de neuf, est en grande réputation chez les francs maçons.

(128) Le docteur du Moulin parle du plus grand abus qui se commette en ce genre : ce sont les sachets *anti-varioliques*, à deux guinées la pièce. On les porte au cou, les hommes sur la poitrine & les femmes sur le nombril. La nuit, ces sachets ont le même effet, quoique sous l'oreiller, où l'on recommande de les mettre. On leur attribue la vertu de prévenir la petite vérole.

(139) L'usage de l'attouchement royal commença sous le règne d'Edouard-le-Confesseur, vers le milieu de l'onzième siècle.

(140) Wiseman, chirurgien du roi Charles, a écrit en faveur de ce remède.

(141) Pline & plusieurs historiens de l'antiquité, disent qu'à Rome même, plusieurs femmes furent métamorphosées en hommes.

(142) Fulgose rapporte que, sous le règne de Ferdinand premier, roi de Naples, Louis Guarna, citoyen de Saleine, eût cinq filles. Les deux aînées, appelées *Francisca* & *Carola*, âgées de quinze ans, trouvèrent chez elles un tel changement, qu'elles prirent des habits d'homme, & les noms de François & de Charles.

(143) Une portugaise de famille noble, appelée *Marie Pachéca*, fut métamorphosée en homme; elle changea d'habit, & s'appella *Manuel Pachéca*. Elle fit ensuite un voyage aux Indes, fut un bon soldat, & se comporta avec courage & honneur. A son retour, elle se maria à une dame de distinction; mais elle n'eut point d'enfans. (Amat. Lusi. Conf. Med. Cent. 2, aura 39).

(144) Dans la ville de Rheims en France, en 1560, une fille, âgée de quatorze ans, montra des signes d'un sexe différent. Lorsque ses parents en furent informés, l'autorité ecclésiastique la fit changer de nom & d'habit. (Paræ. L. 4, c. 5).

(145) Donat dit qu'en 1574, dans la ville de Spoleto, une fille, âgée de dix-huit ans, fut métamorphosée en homme. Il ajoute „ que plusieurs habitants de la ville peuvent l'attester. (De Hist. Mir. L. 6, p. 298).

(146) Aucune esqèce d'imposteur n'a eu plus de

succès que les *Water conjurers* dont l'Angleterre est remplie.

(147) Frédéric Hoffman finit son excellent chapitre de *Diaboli potentiâ in corpore* par ces mots :
« *Neque dubitamus, fore ut in posterum ejus potentia*
» *ludibria que magis magisque evanescunt. Clarior*
» *enim lux veritatis ubique in animis hominum capit*
» *explendescere, florent artes & scientiæ, rationis cul-*
» *tura ubique accuratissime suscipitur* ». (Tom 5, Mit.
de Banière. Antiq. Grec. de Potter, &c.

F I N.

T A B L E

D E S M A T I È R E S.

<i>DE la Médecine en général,</i>	page 1
<i>De la Pratique de la Médecine,</i>	6
<i>De la Chirurgie,</i>	13
<i>Des Accouchements,</i>	20
<i>De l'Anatomie,</i>	27
<i>De la Botanique & de la Pharmacie,</i>	37
<i>De la Chymie,</i>	47
<i>De la Médecine Mystique,</i>	57

Fin de la Table.

